UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES JUIFS SOIXANTE-HUITARDS ET LA QUESTION ISRAELO-PALESTINIENNE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

> PAR BERNARD BOHBOT

> > MAI 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pas été possible sans l'aide précieuse des personnes suivantes envers qui je resterai reconnaissant. Elles seront nommées par ordre alphabétique. Je tiens tout d'abord à remercier Yolande Cohen, ma directrice de recherche, qui a fait preuve d'une indulgence et d'une patience légendaire au cours des dernières années. Idem pour Nathalie Rech, qui m'a aidé à colliger les informations que j'ai recueillies. Je tiens également à remercier les membres du jury : Julien Bauer et Denis Charbit. Non seulement ont-ils accepté de dévouer de très longues heures à la correction de ce travail, mais ils ont également contribué à aiguillonner si habilement ma recherche. La diversité des angles d'analyse qu'ils m'ont permis de découvrir m'a donné donné la possibilité d'aborder ma recherche avec une pluralité de points de vue. Parmi ceux qui m'ont permis de mener ce travail à terme, je ne peux me permettre d'omettre Simon Epstein, qui m'a conseillé si généreusement, à la fois à titre d'expert, mais également à titre de contemporain des évènements de Mai 68.

Enfin, je m'en voudrais de ne pas nommer les personnes suivantes qui m'ont nourri intellectuellement et/ou moralement tout au long de mon parcours : Yair Auron, David Bendavid z''l, Sandra Bendavid, Esther Bendavid, Ely Ben Gal z''l, Charles Blattberg, David Bohbot, Lucien Bohbot Nikolas Bohbot, Neil Caplan, Micheline Cloutier-Turcotte, David Cohen, Stéfane Fontaine, Alain Geismar, Frank Guttman, Norman King, Frederick Krantz, Li Lei, Piroska Nagy, Vincent Paris, Martin Petitclerc, Yakov Rabkin, Bruno Ramirez, Daniel Rickenbacher, Alain Rozenkier, André Senik, Reuven Shultz, Liliane Siegel, Nathan Weinstock et plusieurs autres

que j'oublie mais qui ne me reprocheront pas de ne pas les avoir nommés car ils ne liront pas ce mémoire de toute façon !

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	i
TABLE DES MATIERES	iv
RESUME	v i
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I HISTORIOGRAPHIE DU MAI 68 JUIF	ene 1 8 13
1.4 Palestine contre Israël/ tiers-monde contre Europe	
 1.7 La fin du gauchisme et la redécouverte de la judéité	
1.8.1 Problématique et questions de recherche	25 28
CHAPITRE II MAI 68, LES JUIFS D'EXTREME-GAUCHE ET LA QUESTION PALESTINIENNE	
2.1 De gauche parce que Juifs	
 2.2 De la gauche à l'extrême-gauche 2.3 Le gauchisme comme révolte générationnelle 2.4 Des Juifs non-juifs 2.5 Le tiers-monde devient un prolétariat de substitution et les Juifs devienne blancs 	39 40 nt
CHAPITRE III L'ANTISIONISME DES JUIFS SOIXANTE-HUITARDS ET LES PROBLEM DE LA GAUCHE RADICALE AVEC L'IDENTITE JUIVE	ES 56
5U1 //	J

301 //	Les Juifs assimilés à l'impérialisme occidental	02
	Le tabou de la Shoah dans les rangs trotskistes	
	La gauche radicale mal à l'aise avec la notion de peuple juif	
	Déradicalisation et retour à la judéité	
3.7	Et l'antisémitisme?	84
	XE A ESPONDANCE AVEC LES PERSONNES RECRUTEES POUR DES EVUES	91
ANNE QUEST	XE B I'IONNAIRE	93
ANNE	XE C	
FORM	ULAIRE DE CONSENTEMENT	97
DIDI I	OGRAPHIE	102

.

RÉSUMÉ

Le mémoire porte sur les juifs soixante-huitards et la question israélo-palestinienne. Plus précisément, il traite sur l'antisionisme des Juifs d'extrême-gauche qui ont milité dans l'extrême-gauche française qui a connu un véritable essor dans le sillage des évènements de Mai 68. Afin de mener à terme ce projet, il fut décidé d'interviewer d'anciens militants d'extrême-gauche qui furent eux-mêmes – ou qui ont côtoyé de près - des Juifs antisionistes dans leur jeunesse. Il fut décidé d'interroger des individus qui ont rompu avec la gauche radicale, car ils sont plus à même de poser un regard critique sur leur engagement passé. Le constat qui ressort de cette étude est que les Juifs antisionistes de l'époque, qui militaient à l'extrême-gauche, n'étaient généralement pas des antisémites qui souffraient de la fameuse « haine de soi » dont parlait Theodor Lessing au sujet des Juifs qui n'assumaient pas leur judéité. Au contraire, leur origine juive expliquait largement leur engagement à l'extrêmegauche. Se sachant dépositaires d'un groupe qui fut longtemps opprimé, un pariavolk pour citer Max Weber - la plupart sont d'ailleurs des survivants de la Shoah -, ils considéraient qu'ils avaient le devoir de défendre les opprimés, y compris les Palestiniens.

Toutefois, cet engagement en faveur des exclus les poussa très loin, au point de réclamer la disparition de l'État d'Israël. Deux raisons expliquent une revendication aussi radicale: 1) leur tiers-mondisme exacerbé – ils voyaient le tiers-monde comme un prolétariat de substitution - qui consiste à accorder aux peuples dits du Sud tout ce qu'ils réclament, y compris le démantèlement de l'État d'Israël 2) une incompatibilité entre la notion de peuple juif qui fusionne religion et nationalité, et la vision du monde marxiste qui considère que la société doit se structurer uniquement autour d'un contrat social. À leurs yeux, les Juifs ne constituaient donc pas un véritable peuple ayant droit à l'autodétermination nationale.

MOTS-CLEFS: Juifs, extrême-gauche, Mai 68, France, antisémitisme, sionisme, antisionisme, Israël, Palestine.

INTRODUCTION

L'antisionisme juif est un phénomène intellectuel et politique intriguant. Autrefois majoritaire dans le monde juif, il relève aujourd'hui du délit d'opinion au sein de la plupart des communautés juives. Pourquoi un tel revirement? Probablement en raison des évènements tragiques qu'ont vécu les Juifs au XX^e siècle. Même le Bund qui s'opposait au sionisme avant la Shoah a fini par se rallier à la création d'Israël¹. De plus, à moins que l'on reste dans l'abstraction la plus totale, tel un George Steiner qui aborde le sionisme uniquement sur un plan philosophique, force est de constater que l'antisionisme contemporain comporte de possibles répercussions pratiques qui sont tout à fait réelles pour le devenir du peuple juif.² En clair, depuis 1948, l'antisionisme qui dépasse le cadre philosophique, appelons-le «l'antisionisme politique », a pour but le démantèlement pur et simple de l'État d'Israël et de la souveraineté nationale du peuple juif. Il ne s'agit plus simplement de s'opposer à l'édification d'un État, mais de démanteler un État existant.

Mais d'abord deux mots sur cet « antisionisme politique » juif. Il est confiné aujourd'hui aux cercles d'extrême-gauche - marxistes, anarchistes et altermondialistes. Certes, on peut trouver ici et là des Juifs qui réclament la dissolution d'Israël et qui n'appartiennent pas à la gauche radicale - pensons aux Naturei Karta ou aux Satmars qui rejettent le sionisme pour des raisons religieuses, mais ils sont minoritaires au sein même du judaïsme hassidique, et la question de

¹ David Slucki, The International Jewish Labor Bund after 1945: Toward a Global History, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 2012, p. 173.

² Ricardo Gil Soeiro, Wounds of Possibility: Essays on George Steiner, Newcastle upon Tyne, UK, Cambridge Scholars Publishing, 2012, p. 196-200.

l'antisionisme religieux dépasse l'ambition de ce travail. Pour revenir aux « antisionistes philosophiques » comme George Steiner, ou des Juifs non-sionistes comme Primo Levi, leur critique de cette idéologie est demeurée abstraite. Les seuls qui ont poussé leur antisionisme jusqu'à réclamer la fin de l'État juif proviennent de la gauche radicale. Dans la littérature sioniste, qui est largement majoritaire aujourd'hui dans le monde juif, le phénomène de l'antisionisme juif est analysé plus souvent qu'autrement à l'aune du concept de « la haine de soi » développé par le philosophe allemand du siècle dernier, Theodor Lessing³. Ainsi, les Juifs qui réclament la dissolution d'Israël seraient des « Juifs honteux », qui n'assument pas leur héritage. D'après les travaux du psychologue israélien Shlomo Sharan, il s'agit purement et simplement d'une pathologie⁴.

Cette théorie de la « haine de soi » est-elle plausible ? Sans être obligé de citer les exemples les plus extrêmes comme Otto Weininger, qui poussa son antisémitisme jusqu'au suicide, dans *Antijudaïsme : la tradition occidentale*, l'historien David Nirenberg démontre comment même les Juifs qui ne rejetaient pas leur judéité pouvaient être consciemment ou non, victimes de préjugés judéophobes⁵ - il cite notamment le cas de Hannah Arendt. Et comme cela était à prévoir, ce concept a été employé pour expliquer le phénomène des Juifs d'extrême-gauche qui réclament le démantèlement de l'État d'Israël.

Pour autant, peut-on accuser ceux qui défendent cette grille de lecture d'être malhonnêtes intellectuellement, comme l'affirment leurs détracteurs? Les tenants de la théorie de la haine de soi considèrent que reconnaître à tous les États du monde, y compris ceux qui furent crées de manière beaucoup plus injuste qu'Israël, le droit d'exister, à l'exception du seul État juif, correspond à une attitude discriminatoire.

³ Theodor Lessing, La haine de soi: le refus d'être juif, Paris, Berg international éditeur, 2011.

⁴ Shlomo Sharan, « La haine de soi et la quête de la normalité », Controverses, vol. 1, n° 4, 2007.

⁵ David Nirenberg, Anti-Judaism: The Western Tradition, New York, W.W. Norton & Co., 2013; Pierre-André Taguieff, La judéophobie des modernes: des Lumières au jihad mondial, Paris, O. Jacob, 2008; S. SHARAN, « La haine de soi et la quête de la normalité »..., op. cit.

Selon eux, seule une attitude haineuse envers les Juifs peut justifier ce deux poids, deux mesures. Cette analyse paraît rationnelle. D'autant plus que l'extrême-gauche a longtemps prôné l'assimilation des Juifs, comme si cette identité avait quelque chose de toxique et qu'il fallait absolument l'enterrer. Certes, les Juifs d'extrême-gauche reconnaissaient leurs «origines juives » qui, dans bien de cas, se confondaient avec le fait d'être issus d'une communauté de paria pour paraphraser Max Weber, mais il s'agissait avant tout d'une « identité négative ». Pour citer l'ancien secrétaire de la Ligue communiste révolutionnaire, Alain Krivine, pourtant d'origine juive : « face à un antisémite, je suis juif ». Il y a donc eu, et ce courant existe encore au sein de la gauche radicale, une réelle tendance à considérer que la judéité dérange.

Mais ce désir de la gauche radicale de dissoudre l'État d'Israël et aucun autre pays, de même que l'existence d'un courant toujours fort au sein de l'extrême-gauche qui réclame l'assimilation des Juifs (l'enthousiasme à gauche autour de la trilogie de Shlomo Sand en est l'exemple le plus révélateur), prouvent-t-ils pour autant que les Juifs qui se réclament de ces courants de pensée sont affligés de la haine de soi⁷? Nous tenterons de creuser cette question tout en considérant le fait que les principaux intéressés rejettent avec véhémence cette accusation.

Cependant, parler d'antisémitisme juif, de haine de soi et d'autres qualifications qui relèvent de la pathologie <u>revient à nier la manière dont ces Juifs d'extrême-gauche se définissent</u>. Tony Greenstein, figure emblématique de l'antisionisme trotskiste au Royaume-Uni, rejette de toutes ses forces les accusations d'antisémitisme à son endroit. Un minimum d'ouverture d'esprit oblige à tenir compte de ce facteur. Après tout, les larmes d'Olivier Besancenot, ancien leader de la Ligue communiste révolutionnaire en France, n'étaient-elles pas réelles lorsqu'il a réagi en pleurant

⁶ Claude Salomon Lagrange, «Les « juifs de négation » haïsseurs de leur peuple », août 2014, http://www.europe-israel.org/2014/08/les-juifs-de-negation-haisseurs-de-leur-peuple-par-claude-salomon-lagrange/ (9 juillet 2018).

⁷ Shlomo Sand, Comment le peuple juif fut inventé: de la Bible au sionisme, Paris, Fayard, 2009.

devant l'accusation d'antisémitisme portée contre lui par Roger Cukierman, l'ancien Président du CRIF (Congrès représentatif des institutions juives de France)¹⁰?

Néanmoins, parce que nous cherchons à débusquer les éléments politiques, avec tout ce qu'ils comportent d'irrationalité, nous avons dû mettre de côté les analyses de Tony Greenstein, Judith Butler, Ilan Pappe et des autres antisionistes radicaux qui réclament la dissolution de l'État d'Israël. Ils sont pris dans une logique autojustificatrice qui ne laisse aucune place à un regard critique sur soi. Cela dit, les exgauchistes juifs (le terme gauchiste englobe les adhérents à la gauche radicale), qui ont aujourd'hui renoué avec leur judéité et qui ne réclament plus la dissolution d'Israël, sont encore vivants et plus souvent qu'autrement actifs. Règle générale, ils réfutent l'idée selon laquelle ils furent des antisémites dans leur jeunesse. Pour percer le mystère de l'antisionisme radical de leurs jeunes années, de même que leur refus de se percevoir comme membres d'un peuple juif, il nous est apparu qu'il serait opportun de les interroger, étant donné qu'ils sont passés des deux côtés de la « barricade ». Peut-être peuvent-ils nous expliquer aussi à travers quels processus intellectuels ils sont passés pour en arriver à épouser puis renier par la suite l'antisionisme de leur jeunesse?

Nous avons donc choisi de nous arrêter sur la toute première vague d'antisionisme politique juif qui a succédé à la création de l'État d'Israël – la deuxième est celle qui a débuté lors de la Deuxième intifada et qui continue encore aujourd'hui. Muriel Darmon et le sociologue Shmuel Trigano qualifient d'ailleurs « d'alterjuifs », ceux qui ont fait de leur opposition à l'existence même de l'État d'Israël, un élément central de leur judéité¹¹.

¹⁰ « Les larmes de Besancenot », *Leparisien.fr*, 3 février 2003, http://www.leparisien.fr/politique/les-larmes-de-besancenot-03-02-2003-2003785954.php, (13 juillet 2018).

¹¹ Muriel Darmon, « Du paradoxe identitaire au paradoxe dialectique : genèse d'un nouveau culte. », Controverses, vol. 1, n° 4, 2007.

Pourquoi ce choix? Ce qui est intéressant avec les « antisionistes radicaux de la première vague » (les Juifs soixante-huitards comme on les appelle communément) est que plusieurs d'entre eux ont renoncé à leurs idéaux de jeunesse. Contrairement aux Juifs d'extrême-gauche d'aujourd'hui, ils ne cherchent donc plus le démantèlement forcé d'Israël. Ils peuvent ainsi poser un regard critique sur leur propre passé, ce que ne peuvent pas faire les jeunes Juifs d'extrême-gauche d'aujourd'hui ou les Juifs soixante-huitards qui n'ont pas renoncé au gauchisme de leur jeunesse.

Même si les révoltes étudiantes ont balayé presque tout l'Occident à la fin des années 60, l'extrême-gauche française fut la plus puissante ; il ne faut pas oublier non plus que la communauté juive française était (et reste toujours) la plus grande d'Europe occidentale sur le plan démographique, et la plus importante au monde après celle des États-Unis et d'Israël. Le cas français est donc le plus fécond pour étudier le phénomène de l'antisionisme juif d'extrême-gauche.

Les sources primaires que nous utiliserons pour ce mémoire proviennent avant tout d'entrevues réalisées auprès d'anciens gauchistes juifs qui ont participé aux « événements de Mai ». Nous présenterons également succinctement l'histoire des relations de la gauche radicale avec la question israélo-palestinienne afin de comprendre dans quel univers intellectuel les jeunes Juifs soixante-huitards ont évolué. Pour ce faire, nous dépouillerons la presse d'extrême-gauche en France, principalement le journal La Cause du peuple, ainsi que les publications Rouge et Informations ouvrières. Les témoignages à chaud et à postériori des acteurs se retrouveront à la fois dans les sources primaires (des articles surtout), mais également dans les ouvrages publiés par les acteurs de Mai 68. Enfin, les interviews menées au cours de cette recherche permettront également à quelques-uns des acteurs et actrices de l'époque de revenir sur les propos et positions qu'ils et elle ont défendues il y a déjà près d'un-demi-siècle, au sein des deux principaux courants de l'extrême-gauche

qui existaient à l'époque, soit des trotskistes et des maoïstes. Cependant, soulignons que cette subdivision doit demeurer poreuse car, dans les faits, les différentes tendances d'extrême-gauche ne différaient pas énormément. Elles réclamaient toutes la dissolution de l'État d'Israël en tant qu'État juif et le retour des réfugiés palestiniens dans l'ensemble du territoire israélien. Certes, les trotskistes et les anarchistes se montraient plus ouverts quant à l'idée d'une entité autonome juive en Palestine intégrée aux « États-Unis socialistes du Moyen-Orient¹² ». Les maoïstes étaient quant à eux beaucoup plus tiers-mondistes, en ce sens qu'ils étaient prêts à donner aux Palestiniens ce qu'ils voulaient; en l'occurrence, une Palestine socialiste unifiée au sein de laquelle les Juifs seraient dépouillés de tout droit à l'autodétermination¹³. Néanmoins, pour ces groupes affinitaires, l'existence d'Israël en tant qu'État nation juif existant dans les frontières d'avant la Guerre des Six jours était exclue.

Notre thèse est que l'antisionisme radical des Juifs soixante-huitards ne relève pas d'un quelconque antisémitisme juif mais qu'il s'agit plutôt d'un « tiers-mondisme exacerbé », qui consiste à vouloir accorder au tiers-monde tout ce qu'il réclame, y compris la destruction de l'État d'Israël. Cette attitude peut paraître irrationnelle, mais elle l'est beaucoup moins quand on sait que pour les soixante-huitards (et c'est encore le cas d'une bonne partie de la gauche radicale aujourd'hui), le tiers-monde constitue un prolétariat de substitution; d'autant plus que les classes populaires occidentales paupérisées ont prouvé à plus d'une reprise que la destruction du système capitaliste ne les intéresse pas. Notons que cette vision des choses est reprise d'une autre façon par les tenants de la post-colonialité, qui voient eux aussi à travers la mobilisation des identités marginalisées, le meilleur outil de critique des sociétés capitalistes et occidentales.

¹² Nathan Weinstock, Le sionisme contre Israël, Paris, F. Maspero, 1969, p. 567-571.

¹³ « Plate-forme du Comité Palestine », 1969, http://lesmaterialistes.com/plate-forme-comite-palestine-1969>, (9 juillet 2018).

Il n'en demeure pas moins qu'en privilégiant cette approche, nous dérogeons clairement de la méthode prônée par l'historien français Pierre-André Taguieff. En découplant l'antisionisme radical des différentes formes d'antisémitisme qui ont existé au cours de l'histoire, nous isolons volontairement une période précise, alors que Taguieff affirme que :

Devant la multiplicité des récits judéophobes attestés depuis plus de deux millénaires, l'historien est tenté soit d'abandonner toute tentative d'inventaire exhaustif et de classification pour se contenter d'un travail de pure érudition sur des objets ou des champs d'objets limités, soit de privilégier la recherche d'invariants en identifiant un certain nombre de stéréotypes négatifs, de préjugés hostiles et de thèmes d'accusation. Mais, ce faisant, l'historien ne peut répondre à la question fondamentale : comment est-il possible que ces représentations aient pu persister depuis tant de siècles ?...¹⁴

Nous avons fait ce choix car l'idée selon laquelle l'antisionisme juif (y compris sous sa forme radicale, qui va jusqu'à réclamer la dissolution de l'État d'Israël) correspond à une forme d'antisémitisme, est très controversée. Il existe d'ailleurs une littérature qui vise à réfuter cette accusation : pensons à *Antisémitisme : l'intolérable chantage*, un ouvrage collectif qui réunit les principales figures de l'antisionisme français ; *Une haine imaginaire*, de Guillaume Weill-Raynal ; sans oublier *La réaction philosémite* d'Ivan Segré¹⁵. Il faut toutefois préciser qu'il s'agit d'essais polémiques et non d'ouvrages scientifiques, que nous avons retenus, afin de comprendre la nature des arguments de la gauche radicale antisioniste qui rejette l'accusation d'antisémitisme à son endroit. S'il en est ainsi, c'est que les militants d'extrême-gauche qui réclament le démantèlement de l'État d'Israël, n'ont pas réellement produit d'études analytiques aux prétentions objectives de la recherche historique pour réfuter l'idée selon laquelle

¹⁴ P.-A. TAGUIEFF, La judéophobie des modernes..., op. cit., p. 175.

¹⁵ Étienne BALIBAR (éd.), Antisémitisme, l'intolérable chantage: Israël-Palestine, une affaire française?, Paris, La Découverte, 2003; Guillaume Weill-Raynal, Une haine imaginaire: Contreenquête sur le nouvel antisémitisme, Paris, Colin, 2005; Ivan Segré, La réaction philosémite, ou, La trahison des clercs, Paris, Lignes, 2009.

réclamer le démantèlement d'Israël constitue une forme d'antisémitisme. Ils se sont eux-mêmes cantonnés dans le champ de la polémique.

Cette étude admet volontiers ses limites et ses faiblesses. Il est vrai qu'il y a des ressemblances frappantes entre la diabolisation des Juifs dans l'Antiquité, pendant la période médiévale et l'antisionisme extrême que l'on retrouve dans certains milieux aujourd'hui. Il est vrai, par exemple, que dans ces trois cas de figure, l'accusation de rejet de l'universalisme revient de manière récurrente. Néanmoins, la vision « longuedurée » de Taguieff qui est certes pertinente, n'explique pas pourquoi la haine contre un groupe peut disparaître tandis qu'elle survit dans le cas d'autres communautés – pensons aux protestants de France qui, dans ce pays largement déconfessionnalisé, ne sont plus du tout ostracisés, alors que les Juifs suscitent toujours des attitudes perplexes, voire hostiles à leur endroit. Il n'est donc pas irraisonnable de penser que l'hostilité envers certains groupes peut apparaître de façon « phénoménologique », pour des raisons qui ne peuvent s'expliquer hors de leur contexte sociopolitique, et non par une transmission ancestrale. On peut même penser que lorsqu'un groupe entre en conflit avec un autre, de vieux stéréotypes utilisés autrefois à son endroit seront étudiés puis réactivés à des fins politiques. En d'autres termes, ils peuvent être déterrés de manière tout à fait utilitaire. Il ne s'agit pas ici de dire que l'étude de ces préjugés qui traversent l'histoire n'a pas son importance, mais qu'ils peuvent être secondaires au contexte sociopolitique. Bref, la permanence de certaines accusations irrationnelles n'est pas toujours gage de lien de causalité. Pensons par exemple aux Protocoles des Sages de Sion diffusés largement dans le monde arabe avec la montée du conflit israélo-arabe dans les années 50. Il y a fort à parier qu'en l'absence de ce conflit, ce pamphlet antisémite n'aurait pas connu une réelle diffusion dans cette région du monde¹⁶.

¹⁶ P.-A. TAGUIEFF, La judéophobie des modernes..., op. cit., p. 296.

En étudiant l'antisionisme extrême des Juifs soixante-huitards, nous ne nions pas non plus la possibilité que la « haine de soi », pour paraphraser Lessing, ait joué un rôle chez certains Juifs. Cependant, il nous paraît aussi opportun de voir si cet antisionisme extrême ne découle pas également de processus sociaux ou intellectuels qui obéissent à une autre logique – comme le fait de réduire le conflit israélo-palestinien à un conflit Nord-Sud, alors que l'extrême-gauche soixante-huitarde vouait un véritable culte au tiers-monde qu'il percevait comme la nouvelle « classe » révolutionnaire.

CHAPITRE I

HISTORIOGRAPHIE DU MAI 68 JUIF

Avant d'entrer dans le vif du sujet, notons que les sources secondaires consultées pour les fins de cette recherche se situent à l'intersection de la littérature portant sur Mai 68, la gauche radicale ainsi que la question juive. C'est ainsi que nous pourrons mettre ces trois éléments en dialogue afin de recréer le contexte sociopolitique très particulier dans lequel évoluèrent les militants juifs qui participèrent à l'extrêmegauche qui connut une réelle effervescence en France, dans la foulée de Mai 68. Ce premier chapitre présente donc un bilan historiographique en plusieurs volets avant d'aborder des questions méthodologiques et d'exposer le plan de la recherche.

1.1 La surreprésentation des Juifs au sein de la gauche radicale et le phénomène des Juifs non-juifs

L'historiographie de l'implication des Juifs dans l'extrême-gauche soixante-huitarde est abondante et clairsemée à la fois. À vrai dire, en raison de la surreprésentation des Juifs au sein de l'extrême-gauche soixante-huitarde, la plupart des ouvrages mentionnent le « facteur juif » du mouvement et ses origines, mais il ne s'agit que d'appendices à des études plus larges. Bref, la composante juive de la gauche radicale soixante-huitarde est très souvent évoquée, mais généralement de façon quelque peu

superficielle - à quelques exceptions près comme le colloque du Monde publié le 12 juillet 1988, pour le vingtième anniversaire de Mai 68 : « Le mouvement de mai 68 fut-il une "révolution juive" ? ».

Cependant, il serait mal avisé de croire que la littérature « classique » sur Mai 68 est inutile. Comme le rappelait Henri Weber lors du colloque du 12 juillet 1988, de même que dans l'ouvrage de Yair Auron, Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68, si les Juifs furent surreprésentés au sein de l'ultragauche soixante-huitarde, cela découle très largement de leur éducation « juive laïque ». Bien que n'ayant aucune attache religieuse, ces Juifs restaient néanmoins au fait de leurs origines et du lourd héritage que cela impliquait. En tant qu'enfants de survivants de la Shoah, et membres d'une communauté historiquement persécutée, le sens du devoir leur imposait de se ranger du côté des exclus.

M. Henri Weber a expliqué que mai 68 avait été une grande poussée à trois dimensions : « démocratique et libertaire », « hédoniste, contre l'ordre moral et la rationalité capitaliste », et « romantique et messianique ». C'est cette troisième dimension qui permet d'expliquer l'implication des jeunes juifs dans la direction du mouvement et les organisations d'extrême gauche. Plus jeunes, ils ont reçu une « éducation juive laïque », porteuse d'un certain messianisme et « qui faisait que les jeunes juifs étaient plus réceptifs au discours révolutionnaire ».

Cette éducation leur a inculqué l'image d'une société « absolument mauvaise » qu'on ne peut améliorer et qu'il fallait subvertir : L'histoire est un long périple qui va d'un âge d'or (le communisme primitif) à un autre âge d'or (la société sans classe), à travers une vallée de larmes (la lutte de classes). Il fallait donc se battre pour « une société nouvelle d'où le Mal était extirpé ». Cette perception de la société et du changement social, donnée par le père, se structure de la même façon que la pensée messianique religieuse¹⁷.

juive_4097927_1819218.html?xtmc=le_mouvement_de_mai_68_fut_il_une_revolution_juive&xtcr=9 >, (9 juillet 2018).

¹⁷ « Un colloque de la revue « Passages » Le mouvement de mai 68 fut-il une « révolution juive » ? », *Le Monde*, 12 juillet 1988, http://abonnes.lemonde.fr/archives/article/1988/07/12/un-colloque-de-la-revue-passages-le-mouvement-de-mai-68-fut-il-une-revolution-"

Lorsqu'il est question de la surreprésentation des Juifs dans le mouvement de contestation étudiante d'extrême-gauche, ce témoignage se retrouve dans l'ensemble de la littérature sur Mai 68 - les deux tomes de *Génération* de Patrick Rotman et Hervé Hamon, *Mon mai 68* d'Alain Geismar, *Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68* de Yair Auron¹⁸, etc.

Par ailleurs, pour plusieurs, l'engagement au sein de l'extrême-gauche relevait aussi du rejet de la société dans laquelle ces jeunes Juifs vivaient. Certes, ce phénomène n'était pas unique aux Juifs. Dans La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées, le sociologue Ron Inglehart parle de Mai 68 comme d'un rejet de la part de la génération du baby-boom des valeurs matérialistes de la génération de leurs parents¹⁹. En reprenant la pyramide de Maslow, Inglehart souligne que les parents des enfants nés dans la période de l'après-guerre qui ont grandi dans une aisance financière moindre que celle de leurs enfants, cherchaient avant tout à combler leurs besoins matériels. Cela engendrera, selon Herbert Marcuse, une vénération de la consommation, qu'il décrit dans son fameux ouvrage, L'homme unidimensionnel²⁰. Or, chez les Juifs de la génération du baby-boom, la montée des valeurs « post-matérialistes », que l'on peut définir, toujours en se basant sur Maslow, comme des valeurs intellectuelles et spirituelles s'ajoutaient au fait qu'ils en voulaient encore au monde occidental pour la Shoah. Cette rencontre entre le rejet des valeurs matérialistes de la génération des parents, et un ressentiment réel contre une Europe tout juste sortie du fascisme, fera le nid de la radicalisation de ces jeunes Juifs. Comme le rappelle Ely Ben Gal, dans Mardi chez Sartre: Un Hébreu à Paris, 1967-1980, en plus du rejet de la société consumériste qui a pris forme au sortir de la

¹⁸ Yaïr Auron, Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68: une génération révolutionnaire marquée par la Shoah, Paris, Albin Michel, 1998;, Hervé Hamon et Patrick Rotman, Génération, Paris, Seuil, 1987; Paris, Éditions du Seuil, 2008; Alain Geismar, Mon Mai 1968, Paris, Perrin, 2008.

¹⁹ Ronald Inglehart, La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées, Paris, Economica, 1993, chap. II.

²⁰ Herbert Marcuse, Eros et civilisation: contribution à Freud, suivi de, La notion de progrès à la lumière de la psychanalyse, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

Seconde Guerre mondiale, il y avait chez ces jeunes Juifs, le rejet de la France de cette époque qui, malgré le déni qui régnait alors, restait néanmoins tributaire de l'héritage de Vichy – De Gaulle a eu beau déclarer que Vichy était un régime illégal, il n'en demeure pas moins que la société française a rendu possible son avènement au pouvoir. Ainsi, par le radicalisme politique, nombreux furent les Juifs qui cherchaient à faire table-rase d'une société dont on pourrait dire qu'ils sentaient encore le jupon de la collaboration dépasser de l'habit républicain²¹.

Dans Leur jeunesse et la nôtre : L'espérance révolutionnaire au fil des générations, le journaliste Jean Birnbaum rappelle lui aussi qu'aux yeux de nombreux Juifs, la collaboration avait marqué une rupture avec la France, à laquelle ils ne firent plus jamais confiance :

Le cas français, ici, est à la fois exceptionnel et exemplaire. Exceptionnel, d'abord, car il y eut peu de pays où la perspective de l'assimilation avait suscité autant d'espoirs. Émancipés par la Révolution de 1789, les Juifs de France avaient construit leur histoire dans un corps-à-corps passionnel avec l'idéal républicain. Fiers de leur citoyenneté, attachés à un État rationaliste et laïque qui refuse toute discrimination, ils s'étaient véritablement jetés dans les bras de Marianne. Pour preuve de cette tendresse sans limites, ils avaient été nombreux à appeler de leurs vœux à la disparition de tout particularisme juif dans l'espace public.

Mais si le cas français est également exemplaire, c'est que la déception des Juifs à l'égard de la république fut à la mesure de l'amour éperdu qu'ils avaient éprouvé pour elle. Ils eurent beau protester de leur fidélité, de leur constant dévouement, rappeler les sacrifices passés, exhiber, même, leurs uniformes et leurs médailles d'anciens combattants, c'était désormais peine perdue : sous l'Occupation, les Juifs furent exclus de la citoyenneté nationale, avant d'être expulsés de l'existence humaine. Abandonnés, traqués, livrés à la mort par l'État français. Inconcevable et brutale à la fois, cette trahison allait marquer au fer rouge la mémoire des survivants. L'antisémitisme, tel qu'il fut mis en œuvre sous Vichy fut perçu comme la ruine d'une longue tradition. Dans le secret des consciences, la fin d'un rêve qui a pour nom assimilation²².

²¹ Ely Ben-Gal, Mardi, chez Sartre: un Hébreu à Paris, 1967-1980, Paris, Flammarion, 1992.

²² Jean Birnbaum, Leur jeunesse et la nôtre: l'espérance révolutionnaire au fil des générations, Paris, Stock, 2005, p. 353-354.

Il est intéressant de souligner également qu'une part considérable de la littérature traitant de Mai 68 fut rédigée par d'anciens acteurs du mouvement eux-mêmes, ce qui ajoute une dimension autobiographique à leur analyse. Par exemple, dans *Génération*, Patrick Rotman et Hervé Hamon reviennent eux aussi sur l'héritage de « Juif non-juif », des Juifs soixante-huitards pour citer le titre du livre d'Isaac Deutscher, *Les Juifs non-juifs*.

Deutscher a inventé ce qualificatif pour faire référence aux Juifs qui, comme lui, ne gardaient de leur identité juive que la conscience d'appartenir à une communauté de souffrance (en raison de l'antisémitisme dont ils sont l'objet), ce qui a créé en lui une sensibilité toute particulière envers les exclus. Ainsi, le Juif non-juif, qui a rompu avec le judaïsme, conserve néanmoins certains « habitus » pour reprendre l'expression de Bourdieu, hérités de son identité d'origine. Il vit donc à cheval entre deux univers : l'univers juif et l'univers non-Juif, sans toutefois appartenir pleinement à aucun d'entre eux.

Comme le fait remarquer Deutscher, cette « tradition » remonte à Spinoza qui lui aussi était en rupture avec la communauté juive sans toutefois s'intégrer au monde chrétien – dans un monde où, rappelons-le, la religion restait le principal marqueur identitaire²³. Dans la même veine, Edgar Morin a commis un ouvrage en 2006 intitulé *Le monde moderne et la question juive*, qui traite d'un concept qu'il a forgé luimême, qui se rapproche beaucoup de celui du Juif non-juif. Il s'agit de celui de « judéo-gentil » dont il se réclame. Morin établit ainsi une dichotomie entre le monde juif refermé sur lui-même et le monde extérieur qui serait celui de l'universel :

Alors que la religion de Moïse est fermée, Paul, Spinoza, Marx opèrent chacun à leur façon la rupture de la clôture et débouchent sur un universalisme; Freud et Einstein, sans faire rupture, se mettent hors de la culture juive fermée, sur le terrain de l'universel. Cet universalisme post-

²³ Isaac Deutscher et Tamara Deutscher, *The Non-Jewish Jew and Other Essays*, London; New York, Oxford U.P., 1968.

marrane et judéo-gentil est d'autant plus ardent et profond qu'il est aussi en rupture avec les nationalismes clos d'Occident, pour qui tout ce qui est juif est pervers et dangereux²⁴.

Morin affirme donc que le judéo-gentil est le Juif qui est suffisamment cosmopolite pour ne pas rejeter le monde extérieur et qui se laisse imprégner des influences non-juives. Il ne s'agit pas ici de dire qu'il rejette son héritage juif, mais simplement qu'il est ouvert aux influences externes. Il est toutefois intéressant de remarquer que même si Morin ne cherche pas à dénigrer l'identité juive ou à la rejeter (bien au contraire, il se réclame d'un juste équilibre entre l'universalisme non-juif et du provincialisme juif), sa taxonomie est telle que dans sa dichotomie, c'est inévitablement le monde extérieur qui correspond aux valeurs universelles tandis que le monde juif se réduit à l'ethnocentrisme, le nationalisme; en d'autres mots, le repli sur soi. C'est ainsi qu'il fait l'apologie des marranes qui, du fait qu'ils pratiquaient le judaïsme dans l'intimité, à l'abri des regards, furent d'après lui les tout premiers Juifs à accéder à l'universel une fois sortis de chez eux, où ils agissaient en bon chrétiens. Encore une fois, à ses yeux, la judéité représente un danger : celui de l'enfermement sur soi.

On retrouve par ailleurs cette même dichotomie chez Enzo Traverso qui, dans La fin de la modernité juive. Histoire d'un tournant conservateur, reprend l'idée selon laquelle le foisonnement intellectuel qu'a connu le monde juif dans la première partie du XX^e siècle découle du fait que les Juifs déjudaïsés continuaient d'être victimes d'antisémitisme. C'est donc leur statut de peuple paria (pariavolk), pour reprendre l'expression de Max Weber, qui a semé le terrain propice pour que le monde juif devienne, pour un temps, l'épicentre de la pensée critique²⁵.

Néanmoins, ces Juifs qui n'essayaient pas de dissimuler leur héritage ne le mettaient pas non plus de l'avant, contrairement à ce que font les Juifs antisionistes

²⁴ Edgar Morin, Le monde moderne et la question juive, Paris, Seuil, 2006.

²⁵ Enzo Traverso, Les marxistes et la question juive: histoire d'un débat: (1843-1943), Paris, Kimé, 1997; Enzo Traverso, La fin de la modernité juive: histoire d'un tournant conservateur, Paris, La Découverte, 2013.

aujourd'hui. Un exemple intéressant, est sans aucun doute celui d'Alain Geismar qui s'est rendu dans un camp de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) en Jordanie, en 1969. Il donna alors une entrevue à la radio palestinienne et son intervieweur en profita pour rappeler les origines juives de ce dernier. Or, Geismar répondit sèchement qu'il était présent en qualité de militant révolutionnaire et non de Juif²⁶.

Le fait que les soixante-huitards qui réclamaient la destruction de l'État d'Israël étaient souvent Juifs n'a que très peu été abordé par ceux qui se sont penchés sur cette période. Pour être plus précis, la littérature disponible aborde bel et bien cette dimension, mais plus souvent qu'autrement, il s'agit de simples passages relativement courts, qui n'abordent pas la question en profondeur. Il y a toutefois une exception: Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68, de Yair Auron qui aborde spécifiquement la judéité des gauchistes antisionistes. Son livre est donc très utile pour notre analyse. Parmi les canons de la littérature soixante-huitarde, il faut citer également Génération de Patrick Rotman et Hervé Hamon qui aborde l'adhésion à la cause palestinienne d'un grand nombre de Juifs soixante-huitards. Il en ressort que malgré leur internationalisme qui l'emportait sur leur judéité, il n'en demeure pas moins que c'est souvent en tant que Juifs qu'ils agissaient; l'identité juive étant vécue non pas comme une identité religieuse ou ethnoculturelle, mais plutôt comme le fait d'être tributaire d'une communauté de souffrance qui leur conférerait l'obligation d'être du côté des déshérités, et ce, quitte à se mettre en opposition au monde juif²⁷.

Cette traduction d'un article de revue d'extrême-gauche israélienne, Matzpen, publiée dans le journal trotskiste *Rouge*, insiste d'ailleurs sur le souvenir des persécutions antisémites qui habitaient les Juifs antisionistes, et qui leur donnait l'obligation morale de se ranger du côté des Palestiniens : « Citoyen juif ! Souviens-toi des

²⁶ Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération*, Paris, Seuil, 1987, p. 93.

²⁷ Y. AURON, Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68..., op. cit., p. 13.

courageux goyims (gentils) qui se sont dressés à notre côté au temps de notre détresse. Te tiendras-tu à l'écart, observeras-tu le silence, devant le silence qui s'est abattu sur le peuple arabe frère²⁸? »

Néanmoins, ce ne sont pas tous les soixante-huitards qui reléguaient leur judéité à un rang secondaire de leur identité. Dans son autobiographie, *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, Pierre Goldman affirme que bien que né en France, il ne s'y est jamais vraiment senti chez lui. Mais encore une fois, à ses yeux, le sentiment d'aliénation par rapport à la société française prenait le dessus sur sa judéité qui était avant tout une identité de négation ; le fait de se sentir étranger et marginal³⁰³¹.

1.2 L'extrême-gauche et la Question juive

L'historiographie concernant l'extrême-gauche et la Question juive est on ne peut plus vaste. Nous nous sommes donc arrêtés à un corpus d'ouvrages assez restreints qui synthétisent les écrits majeurs sur le sujet. Les marxistes et la question juive, d'Enzo Traverso, a acquis, au fil du temps, le statut de référence en la matière³². Dans

²⁸ Nathan Weinstock, « Palestine sionisme Israël mythes et réalités », Rouge, n° 46, 5 janvier 1970.

³⁰ Pierre Goldman, Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France, Paris, Seuil, 1975.

³¹ Il y a là un contraste saisissant entre les gauchistes d'origine juive de l'époque, et les Juifs antisionistes d'aujourd'hui. Judith Butler, par exemple, est la parfaite ambassadrice de cette nouvelle vague d'antisionistes qui inscrivent leur militantisme anti-israélien dans une démarche juive comme l'indique le titre de son dernier livre Parting Ways: Jewishness and the Critique of Zionism, Butler y affirme qu'il faut que les Juifs renouent avec leur identité diasporique pré-sioniste, car celle-ci était porteuse de valeurs cosmopolites et d'hybridité, qui sont aux antipodes du nationalisme monolithique qu'incarnerait selon elle le sionisme. C'est donc uniquement en s'engageant à nouveau dans une existence extraterritoriale dépouillée de toute forme de pouvoir que les Juifs pourraient renouer avec un judaïsme éthique³¹. La prolifération de groupes Juifs antisionistes tels que Jewish Voices For Peace aux États-Unis, Independent Jewish Voices au Canada, Jewdas au Royaume-Uni, l'Union des Juifs français pour la paix en France et ainsi de suite, témoignent bien de l'émergence d'un nouveau phénomène: celui de ceux qui dénoncent Israël « en tant que Juifs ». Toutefois, dans ce travail, il ne sera pas question d'une analyse approfondie des Juifs antisionistes d'aujourd'hui. Cela nécessiterait une étude distincte.

³² E. TRAVERSO, Les marxistes et la question juive..., op. cit.

cet ouvrage, Traverso revient sur les différentes interprétations faites par les marxistes de la fameuse question juive. Car il faut bien le reconnaître, pour les marxistes, la judéité restait (et reste encore) un objet non-résolu.

Traverso entame donc cet ouvrage par une analyse de l'essai de Marx Sur la question juive, dans laquelle il répond aux affirmations d'un autre hégélien de gauche (qui deviendra plus tard un ultra-conservateur), Bruno Bauer, qui prétend qu'en tant que membres d'une communauté politique archaïque, les Juifs ont le devoir de renoncer à leur communauté d'appartenance s'ils souhaitent devenir citoyens de plein droit de l'État prussien. Mais Marx ne voit pas les choses de cet œil-là. Lui aussi, tout comme Bauer, considère que l'identité juive est tributaire d'un système sociopolitique archaïque qui est le produit du capitalisme. Il affirme d'ailleurs que « Le judaïsme s'est maintenu, non pas malgré l'histoire, mais par l'histoire³³ ». En d'autres termes, le féodalisme avait besoin de ces perpétuels étrangers pour s'adonner à cette activité que les chrétiens avaient l'interdiction de pratiquer : le prêt à intérêt. Toutefois, Marx affirme que le Juif n'est pas le seul légataire du judaïsme. À ses yeux, la société bourgeoise (post)chrétienne toute entière s'est enjuivée en adhérant à l'économie de marché. C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre la citation suivante :

Quel est le fond profane du judaïsme ? Le besoin pratique, l'utilité personnelle. Quel est le culte profane du Juif ? Le trafic. Quel est son Dieu profane ? L'argent. Eh bien, en s'émancipant du trafic et de l'argent, par conséquent du judaïsme réel et pratique, l'époque actuelle s'émanciperait ellemême³⁴.

S'agit-il d'antisémitisme de la part de Marx comme l'affirment Robert Misrahi (dans Marx et la question juive), et André Sénik, (dans Marx, les Juifs et les droits de l'homme : à l'origine de la catastrophe communiste ?) ou faut-il plutôt remettre ces paroles dans leur contexte judéophobe ? Cette dérive linguistique pourrait être

³³ *Ibid.*, p. 42.

³⁴ *Ibid.*, p. 43.

analysée comme ayant pour but l'émancipation des Juifs en transférant le fardeau de la judéité sur l'ensemble de la société comme l'affirmait feu Daniel Bensaid³⁵.

Il n'en demeure pas moins que le rapport entre les marxistes et cette fameuse question juive restera très problématique. Comme l'observe Traverso avec Michel Dreyfus, auteur de L'antisémitisme à gauche : histoire d'un paradoxe de 1830 à nos jours, ce n'est qu'après l'affaire Dreyfus que la gauche condamnera fermement l'antisémitisme³⁶. Les successeurs de Marx qui écriront sur la judéité condamneront donc l'antisémitisme, mais ils verront eux aussi cette identité comme un archaïsme qui n'a plus sa raison d'être. Dans Le Marxisme et la question nationale et coloniale, rédigé en 1913, Staline affirme que pour les marxistes-léninistes, le fait que les Juifs ne correspondaient pas aux critères dits « objectifs » de la nation, privait cette communauté du droit à l'autodétermination nationale – principalement une culture populaire commune, une économie commune et un territoire commun³⁷. Il ne leur restait plus qu'à s'assimiler.

Mais pour les austro-marxistes d'Europe centrale qui adhéraient plutôt à la définition subjective de la nation, selon laquelle une communauté nationale n'est rien d'autre qu'une « communauté de destin » comme l'indique très bien Otto Bauer dans *La Question des nationalités et la social-démocratie*, rien selon leurs critères n'empêchait les Juifs de se définir comme un peuple qui a vocation à perdurer.³⁸. Pourtant, Kautsky et Bauer, eux-mêmes d'origine juive, refuseront de reconnaître un peuple juif qui serait doté de droits nationaux. À leurs yeux, les Juifs sont un peuple

³⁵ Robert Misrahi, Marx et la question juive, Paris, Gallimard, 1972; André Sénik, Marx, les Juifs et les droits de l'homme: à l'origine de la catastrophe communiste, Paris, Denoël, 2011; Karl Marx, Jean-François Poirier et Daniel Bensaïd, Sur la question juive: présentation et commentaires, Paris, La Fabrique éd., 2006.

³⁶ Michel Dreyfus, L'antisémitisme à gauche: histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours, Paris, La Découverte, 2011, p. 83.

³⁷ Joseph Staline, Le marxisme et la question nationale et coloniale, Paris, Éditions Sociales, 1950.

³⁸ Otto Bauer, Nicole Brune-Perrin et Johannes Brune, La question des nationalités et la socialdémocratie, Montreal; Paris, Guérin Litterature; Études et documentation internationales: Arcantère Éditions, 1987.

sans histoire [future], car ils ne disposent pas les moyens de l'autosubsistance; principalement un territoire. Il ne leur reste donc plus qu'à s'assimiler.³⁹

Kautsky et Bauer essayeront donc eux aussi d'expliquer pourquoi cette identité qui n'est ni tout à fait religieuse ni tout à fait nationale, a réussi à subsister à l'ère moderne. À l'instar de Marx, ils affirmeront que c'est l'histoire économique qui a attribué un rôle à cette communauté religieuse qui aurait ensuite développé un ersatz national. En somme, les Juifs ne furent qu'une « caste » dans l'économie féodale qui servait à prêter de l'argent et s'adonner au commerce. Selon eux, les Juifs jouaient le rôle de marchands dans des sociétés où les échanges économiques et financiers n'existaient presque pas. Mais avec l'avènement du socialisme pour lequel ils se battaient, plus rien n'empêcherait les Juifs de s'assimiler aux sociétés dans lesquels ils vivaient⁴⁰.

Celui qui a le mieux repris puis peaufiné cette théorie, au point de devenir la référence de l'extrême-gauche en la matière, est sans aucun doute le militant trotskiste ayant rompu avec le sionisme de sa jeunesse, Abraham Léon. Dans Conception matérialiste de la question juive⁴¹, il qualifiera ces derniers de « peuple-classe ». Selon lui, dans le monde antique, de même qu'au sein du féodalisme moyenâgeux dans lequel les Juifs étaient les seuls marchands (les économies de l'époque reposant surtout sur l'agriculture) les Juifs auraient été réduits non seulement au rang de caste, mais également à celle de classe sociale qui s'inscrivait dans l'organigramme économique ancien. À cela s'ajoute le rôle d'usurier qui leur a été imposé à la Renaissance. Max Weber, qui n'avait rien d'un théoricien marxiste du

³⁹ *Ibid.*, p. 300.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 389.

⁴¹ Abraham Léon, Conception matérialiste de la question juive, Paris, Editions « Pionniers », 1946.

nationalisme, et qui n'était pas Juif non plus, définissait d'ailleurs les Juifs comme un *pariavolk* pratiquant un capitalisme de spéculation « *pariakapitalismus* » ⁴².

Selon l'analyse de Léon, les Juifs européens ont peut-être développé des caractéristiques nationales, mais ils n'ont rien d'un peuple authentique. L'approche de Léon peut sembler désuète au regard de la perte de vitesse de l'histoire économique ces dernières décennies, mais il n'en est rien. Abraham Léon est devenu la référence des marxistes lorsqu'il s'agit d'aborder la question juive – bien que les marxistes de la seconde partie du XX^e siècle, comme Maxime Rodinson dans *Peuple juif ou problème juif*, ou encore Nathan Weinstock dans *Le sionisme contre Israël*, émettront quelques réserves sur la méthodologie employée par Léon⁴³⁴⁴. Et même si Traverso trouve l'analyse « matérialiste » et « économique » de la question juive peu convaincante, il ne parvient pas lui non plus à reconnaître les Juifs comme un peuple à part entière dont les aspirations nationales seraient aussi légitimes que celles des autres peuples⁴⁵⁴⁶.

⁴² Max Weber cité par Maxime Rodinson, *Peuple juif ou problème juif?*, Paris, F. Maspero, 1981, p. 112-114.

⁴³ Traverso parle de la dimension culturelle du peuple juif, mais il ne les définit jamais comme un véritable peuple ayant droit à l'autodétermination. E. TRAVERSO, Les marxistes et la question juive..., op. cit.

⁴⁴ M. RODINSON, Peuple juif ou problème juif?..., op. cit., p. 228-233.

⁴⁵ E. TRAVERSO, Les marxistes et la question juive..., op. cit., chap. IV.

⁴⁶ Enfin, aujourd'hui encore, la négation marxiste du peuple juif fait couler de l'encre à gauche comme le démontre la trilogie de Shlomo Sand – Comment le peuple juif fut inventé; Comment la terre d'Israël fut inventée; Comment j'ai cessé d'être juif. Ancien militant d'un groupe trotskiste israélien Matzpen, Sand nie non seulement l'existence du peuple juif en reprenant peu ou prou l'argumentation de Léon, il annonce également son besoin de « démissionner » du peuple juif qui ne serait qu'une vue de l'esprit selon lui.

S. SAND, Comment le peuple juif fut inventé..., op. cit.; Shlomo Sand et Michel Bilis, Comment j'ai cessé d'être juif: un regard israélien, Paris, Flammarion, 2013; Shlomo Sand et Michel Bilis, Comment la terre d'Israël fut inventée de la Terre sainte à la mère patrie, Paris, Flammarion, 2014.

1.3 L'antisionisme d'extrême-gauche

Avant d'aller plus loin, il serait important de rappeler la position de l'extrême-gauche de l'époque soixante-huitarde par rapport au conflit israélo-palestinien. On peut diviser l'extrême-gauche en trois grandes tendances. Il y avait tout d'abord les maoïstes regroupés principalement autour de la Gauche prolétarienne, qui animaient le mouvement pro-palestinien à travers les Comités de soutien à la révolution palestinienne (CSRP) - mieux connus sous le nom de « Comités-Palestine ». Les « maos » adhéraient à un tiers-mondisme intransigeant. Ils acceptaient donc toutes les revendications des Palestiniens même si à l'époque, ceux-ci réclamaient la destruction pure et simple d'Israël en plus de ne reconnaître aucun droit national aux Juifs israéliens. Ils adhéraient pleinement à la Charte de l'OLP (Organisation de libération de la Palestine) qui réclamait l'instauration d'une Palestine « laïque et démocratique » au sein de laquelle les Juifs ne posséderaient que des droits individuels⁴⁷.

Les trotskistes étaient quant à eux plus nuancés. Les articles de la revue *Rouge*, l'organe de la Ligue communiste révolutionnaire, permettent de s'en apercevoir. Il y a une autre source trotskiste qui n'est pas à négliger: les archives du Matzpen (La Boussole), groupuscule trotskiste israélien antisioniste, qui réclamait lui aussi le démantèlement de l'État d'Israël en tant qu'État juif, tout en reconnaissant le caractère national des Juifs israéliens, redéfinis comme des « Hébreux » en raison de la langue qui les unissaient. Le soutien que les trotskistes apportaient à la cause palestinienne était donc très critique dans la mesure où ils ne pouvaient soutenir les excès du nationalisme palestinien – qui niait aux Juifs israéliens toute qualité nationale et tout droit collectif⁴⁸. Néanmoins, puisqu'ils étaient considérés comme des « colons » et non des « indigènes », le droit des Juifs israéliens à un État distinct ne leur était pas reconnu d'emblée. C'est que la théorie marxiste fait une distinction

⁴⁷ « Plate-forme du Comité Palestine »..., op. cit.

⁴⁸ N. WEINSTOCK, Le sionisme contre Israël..., op. cit., p. 571.

entre le nationalisme des opprimés qui est considéré progressiste, et celui des nations dominantes ou déjà libérées qui est alors perçu comme réactionnaire. Ainsi, puisque leurs intérêts nationaux étaient en contradiction avec ceux des Palestiniens qui se battaient pour le même territoire, les revendications palestiniennes devaient prévaloir, ce qui ne devait pas pour autant priver les Juifs du droit à l'autonomie administrative, culturelle, linguistique, etc. Les trotskistes envisageaient plutôt une autonomie juive, qui elle-même serait intégrée à une « fédération socialiste du Moyen-Orient⁴⁹ ».

Il faut toutefois apporter un bémol à cette observation. En effet, les trotskistes israéliens du Matzpen considéraient que la nouvelle « nation hébraïque » formée par les Juifs israéliens et leur descendance devait avoir droit à l'autodétermination dans les quelques régions de l'État d'Israël qui resteraient majoritairement juives après le retour des réfugiés palestiniens. Cela causait d'ailleurs (et cause toujours) un malaise chez un grand nombre de militants d'extrême-gauche. Cependant, ce désaccord demeurait plus théorique que pratique, car le Matzpen considérait qu'il serait dans l'intérêt des Juifs israéliens de ne pas se séparer des Palestiniens comme le démontre l'ouvrage de Nathan Weinstock, Le sionisme contre Israël, qui servit autrefois de véritable « bible » aux trotskistes qui voulaient en connaître plus sur le conflit israélopalestinien⁵⁰. Enfin, l'historien Werner Cohn a écrit un article intitulé: From Victim to Shylock and Oppressor: The New Image of the Jew in the Trotskyist Movement, publié dans le Journal of Communist Studies, dans l'édition de mars 1991, qui revient

⁴⁹ Certes, ils affirmaient que l'adhésion à cette fédération devait être volontaire, mais ils indiquaient également que les droits nationaux des Juifs seraient reconnus uniquement dans le cadre où la Révolution arabe l'emporterait dans la région et que l'État d'Israël se retrouverait affaibli et nonviable. Le contexte géopolitique contraindrait donc les Israéliens à se joindre à cette fédération arabe. En d'autres mots, c'est un mariage forcé que le Matzpen avait en tête, et non une authentique alliance entre deux peuples qui désireraient s'unir politiquement. Voir N. WEINSTOCK, Le sionisme contre Israël..., op. cit., p. 571.

⁵⁰ Ibid.

en détail sur la manière dont les trotskistes ont abordé le conflit arabo-sioniste, avant et après la création d'Israël⁵¹.

Les anarchistes (dont il ne sera pas question dans ce travail car leurs positions sur la question juive se rapprochaient énormément de celles des trotskistes) reconnaissaient également aux Israéliens des droits nationaux. Néanmoins, leur antiétatisme faisait en sorte qu'ils reconnaissaient aux Juifs le droit de s'auto-administrer sans pour autant priver les Palestiniens de ce qui fut leur terre avant la constitution de l'État d'Israël⁵².

Il faut toutefois souligner que les anarchistes étaient beaucoup moins présents au sein des Comités-Palestine que les trotskistes et surtout les maoïstes qui avaient d'ailleurs fait de la cause palestinienne un moyen de recruter auprès des travailleurs d'origine maghrébine qui vivaient en France comme le fait remarquer Alain Geismar dans *Mon mai* 68⁵³.

Dans le cadre de cette étude, d'autres ouvrages de référence seront mis à contribution. Le premier est celui de Robert Wistrich intitulé *The Left Against Zion : Communism, Israel, and the Middle East*, publié en 1979⁵⁴. Il traite en détail de l'antipathie des marxistes pour le sionisme et l'État d'Israël, leur négation du concept de peuple juif, leur refus de reconnaître à l'État d'Israël le droit d'exister en tant qu'État juif, etc. Il permettra ainsi de remonter aux racines de l'antipathie envers le sionisme dans les milieux marxistes. Deux autres ouvrages plus récents qui ont animé le débat concernant l'antisionisme d'extrême-gauche nous seront aussi d'une grande utilité :

⁵¹ Werner Cohn, «From Victim to Shylock and Oppressor: The New Image of the Jew in the Trotskyist Movement », *Journal of Communist Studies*, vol. 7, n° 1, 1991.

⁵² Voir la position ambigüe de Noam Chomsky sur le sionisme (tout en s'opposant à l'idée d'un État juif, il demeure attaché au mouvement des Kibboutz).

Wolfgang B. Sperlich, Noam Chomsky, Reaktion Books, Londres, 2006, p. 16-18.

⁵³ Jean Birnbaum, «L'étincelle de la Torah», *Le Monde*, 2 mai 2008, http://abonnes.lemonde.fr/societe/article/2008/05/02/l-etincelle-de-la-torah_1040545_3224.html, (9 juillet 2018); A. GEISMAR, *Mon Mai 1968...*, *op. cit.*, p. 204-206.

⁵⁴ Robert S Wistrich, *The Left Against Zion: Communism, Israel, and the Middle East*, London; Totowa, N.J., Vallentine, Mitchell; Distributed by Biblio Distribution Center, 1979.

tout d'abord *Israel and The European Left : Between Solidarity and Deligitimization* publié en 2012 par Colin Shindler, un sioniste de gauche, qui s'est intéressé à la volte-face de la gauche par rapport au conflit israélo-palestinien après la Guerre des Six-jours en 1967⁵⁵. Il ressort de cet ouvrage que l'idylle entre la gauche libérale et l'Israël de la période 1948-1967 n'était qu'une parenthèse, et que la gauche a toujours eu énormément de difficulté à aborder sereinement la question juive comme en témoigne le refus de Staline de reconnaître le peuple juif dans son traité sur les nationalités rédigé en 1913 : *Le marxisme et la question nationale et coloniale*. Le constat de Shindler rejoint donc celui de Wistrich : mis à part pour ce qui est d'une courte parenthèse dans les années 40 et 50, l'extrême-gauche a toujours rejeté non seulement le sionisme mais également le concept de peuple juif. Enfin, nous utiliserons *Jews and Left : The Rise and Fall of a Political Alliance*, publié en 2014, dans lequel la thèse de Schindler est reprise par Philip Mendes, autre plume sioniste de gauche⁵⁶.

1.4 Palestine contre Israël/ tiers-monde contre Europe

Il suffit de nommer les principaux canons de la littérature antisioniste de l'époque pour s'apercevoir que ce qui était reproché à Israël, ce n'était pas tant sa judéité que son caractère européen alors que cet État est situé au Moyen-Orient: Les Palestiniens d'Ania Franco, La révolution palestinienne et les Juifs publié par le Fatah, Israël fait colonial? de Maxime Rodinson, Le sionisme contre Israël de Nathan Weinstock.

⁵⁵ Colin Shindler, Israel and the European Left: Between Solidarity and Delegitimization, New York, Continuum, 2012.

⁵⁶ Philip Mendes, Jews and the Left: The Rise and Fall of a Political Alliance, 2014.

etc⁵⁷. Dans tous ces ouvrages, on présente le conflit israélo-palestinien comme un affrontement entre le premier et le tiers monde.

Nathan Weinstock rédigea en 2011 une histoire du mouvement sioniste de la période qui précède la création d'Israël: Terre promise, trop promise. Genèse du conflit israélo-palestinien (1882-1948), qui se veut être une négation/réponse du livre qu'il avait écrit en 1969: Le sionisme contre Israël, qui servit longtemps de bible à l'extrême-gauche antisioniste⁵⁸. En guise de préface, il publia plutôt un témoignage écrit quelques années plus tôt pour le magazine L'Arche, dans lequel il revenait sur son passé antisioniste. Ce témoignage est d'ailleurs à l'origine de la réflexion ayant mené à ce travail. On y lit ainsi:

J'appartiens à la génération qui avait vingt ans au moment où Fidel Castro faisait son entrée à La Havane à la tête de ses barbudos. Je vibrais donc à l'unisson de la Révolution que j'ai cru voir se dessiner successivement en Algérie, à Cuba et au Vietnam. Je suppose que si je m'étais montré sensible au mirage maoïste plutôt qu'à la chimère trotskiste, je serais tombé en extase devant les merveilles de la « Révolution culturelle » et de son Grand Timonier ou devant le génie politique de l'Aigle albanais Enver Hoxha.

Évoquer aujourd'hui ces rêves écornés de jeunesse, c'est rappeler à quel point l'absence de toute perspective révolutionnaire en Occident nous incitait à reporter sur un Tiers-Monde largement imaginaire nos espoirs déçus. Et à suivre dans notre amertume Franz Fanon (et son préfacier enthousiaste, Jean-Paul Sartre) en encensant les pires atrocités qui s'y déroulaient comme porteuses d'un avenir radieux. Comme les Romains du poème de Constantin Cavafis En attendant les barbares, nous trouvions que « ces gens-là, c'était quand même une solution⁵⁹.

⁵⁷ Ania Francos, Les palestiniens, Julliard, 1968; Maxime Rodinson, «Israël, fait colonial?», Les Temps Modernes, vol. 253 bis, 1967; Fath (Organization), La Révolution palestinienne et les Juifs., Paris, Éditions de Minuit, 1970; N. WEINSTOCK, Le sionisme contre Israël..., op. cit.

Il faut toutefois distinguer des documents tels que celui d'Ania Francos ou le manifeste du Fath, qui sont des sources primaires et non des travaux scientifiques tels que ceux de Weinstock ou de Maxime Rodinson.

⁵⁸ N. WEINSTOCK, Le sionisme contre Israël..., op. cit.

⁵⁹ Nathan Weinstock, Terre promise, trop promise: genèse du conflit israélo-palestinien, 1882-1948, Paris, O. Jacob, 2011, p. i-iii.

Comme le fait remarquer Colin Shindler dans *Israel and the European Left : Between Solidarity and Deligitimization*, au tournant des années 60, l'extrême-gauche européenne avait perdu tout espoir d'assister à une révolution prolétarienne sur son territoire⁶⁰. Ce phénomène est très bien illustré par Herbert Marcuse dans *L'Homme unidimentionnel* ainsi que dans *Éros et civilisation*, où il déplore le fait que la classe ouvrière occidentale avait complètement adhéré aux valeurs de la bourgeoisie⁶¹. Shindler explique que pour l'extrême-gauche, il était impératif de jeter son dévolu sur un prolétariat de substitution. Les mouvements de décolonisation du tiers-monde, qui combattaient les puissances capitalistes occidentales, seront rapidement perçus comme ce fameux nouveau prolétariat qui fera trembler les colonnes de l'édifice capitaliste tout entier.

Pour la génération des soixante-huitards, y compris parmi les Juifs, qui n'ont que peu ou pas connu l'antisémitisme racial d'avant-guerre, les Juifs avaient acquis le statut de « blancs » à part entière. Pour comprendre ce phénomène, revenons à l'apparition de l'antisémitisme racial apparu dans la seconde partie du XIX^e siècle, qui avait fait du Juif un « sémite », un « oriental » et même un « asiatique » pour reprendre le terme du philosophe nationaliste allemand, Herder. Or, après Auschwitz, l'antisémitisme racial se trouve discrédité. Même si un antisémitisme résiduaire subsiste bel et bien, les barrières qui gardaient symboliquement les Juifs dans la marge de la communauté nationale s'affaissent rapidement⁶². Ce phénomène n'est pas unique à la France. Ce schéma se répètera aux États-Unis où les lois qui interdisaient l'immigration juive et le *numerus clausus* imposé aux Juifs dans les grandes universités seront levés. L'historienne américaine, Karen Brodkin, rappelle d'ailleurs dans *How Jews Became White Folks*, qu'au tournant des années 60, le processus

⁶⁰ C. SHINDLER, Israel and the European Left..., op. cit., p. 243.

⁶¹ Herbert Marcuse, L'homme unidimensionnel, Paris, Minuit, 1968.

⁶² H. MARCUSE, Eros et civilisation..., op. cit.

d'acceptation des Juifs par la communauté blanche fut largement complété aux États-Unis bien sûr, mais ailleurs en Occident aussi.

Ainsi, pour la génération de gauchistes arrivés à l'âge adulte dans les années 60, symboliquement parlant, le conflit israélo-arabe que l'on allait bientôt rebaptiser conflit israélo-palestinien, ne sera plus perçu comme un affrontement entre deux peuples dits « sémites », mais plutôt comme un conflit Europe/tiers-monde⁶³.

À cela s'ajoute le discours eurocentrique des précurseurs du mouvement sioniste que les approches marxiste et postcoloniale qualifient de colonialiste, que ni les Palestiniens ni l'extrême-gauche n'ignoreront. Par exemple, l'ouvrage du Fatah, La Révolution palestinienne et les Juifs, reprend lui aussi ce discours anticolonialiste contre le mouvement sioniste :

Les juifs européens débarquant en Palestine y seraient donc une bénédiction, « car le juif européen était porteur d'une civilisation supérieure, maître de la technologie européenne et était en mesure d'apporter les bénédictions de cette civilisation à La population nomade de Palestine ». Il s'agissait clairement d'une « mission civilisatrice » typique⁶⁴.

Notons, toutefois, que l'idée selon laquelle le sionisme est assimilable à une simple forme de colonialisme ne fait pas consensus. C'est important de le souligner car de nombreux anciens gauchistes, tels que Nathan Weinstock, affirmeront que cette analyse à laquelle ils souscrivirent autrefois découle de leur tiers-mondisme d'extrême-gauche. Or, ils n'y souscrivent plus aujourd'hui. Il y a donc, dans leur cas, une corrélation réelle entre leur adhésion passée à l'extrême-gauche et la vision qu'ils avaient du conflit israélo-palestinien.

⁶³ C. SHINDLER, Israel and the European Left..., op. cit., p. 243; Karen Brodkin, How Jews Became White Folks and What that Says about Race in America, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1998.

⁶⁴ FATH (ORGANIZATION), La Révolution palestinienne et les Juifs... op. cit.

Il n'en demeure pas moins qu'aux yeux d'un Occident postchrétien, dépositaire de l'héritage des Lumières, l'identité juive fait tâche. Le philosophe Jean-Claude Milner a d'ailleurs écrit une trilogie dont le premier volet, *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, affirme justement que la dimension antique de l'identité juive pose un casse-tête à l'Europe sécularisée et démocratique; elle qui repose sur le mythe (entendu comme un principe) du contrat social, et non d'un héritage historico-religieux enraciné dans la tradition ⁷⁶. Bref, alors que l'Europe tente de s'unir en refoulant l'histoire, l'identité juive dérange. Il y a donc une réelle incompatibilité épistémologique entre l'Occident héritier des Lumières et la notion de peuple juif. D'où la fameuse déclaration du révolutionnaire (mais partisan d'une monarchie constitutionnelle) Stanislas de Clermont-Tonnerre: « Il faut tout refuser aux Juifs comme nation; il faut tout leur accorder comme individus; il faut qu'ils soient citoyens. On prétend qu'ils ne veulent pas l'être. Qu'ils le disent, et qu'on les bannisse! Il ne peut y avoir une nation dans une nation ⁷⁷. »

Ce phénomène est encore plus accentué chez de nombreux théoriciens de la gauche marxiste, qui vont beaucoup plus loin dans le désir de concrétiser cette fameuse table rase et de rebâtir le monde sur des bases nouvelles. Dans leur cas, une identité ethnoreligieuse érigée au rang de nation est tout simplement intolérable. Voilà pourquoi, d'après Traverso, la question juive donnera naissance à une véritable panique chez les marxistes, comme si la persistance de cette identité qui se situe à mi-chemin entre religion et nation, gênait leur vision du monde tout entière⁷⁸.

Cette dimension ethnique du judaïsme pose d'ailleurs problèmes non seulement aux yeux des libéraux et des marxistes, mais également chez plusieurs Juifs qui se sentent esclaves de *La Prison juive* pour reprendre le titre du livre du journaliste Jean

⁷⁶ J.-C. MILNER, Les penchants criminels de l'Europe démocratique..., op. cit., p. 48-49.

⁷⁷ Leon Poliakov, Histoire de l'antisémitisme: De Voltaire à Wagner, Paris, Calmann-Levy, 1968, vol. 1

⁷⁸ E. TRAVERSO, Les marxistes et la question juive..., op. cit.

Daniel⁷⁹. Selon lui, puisque le statut de Juif se transmet par la mère, il n'existe aucune échappatoire. Qu'il accepte ou non cette identité, le Juif demeure membre de la tribu du berceau au cercueil. Ceux pour qui leur judéité n'a aucune importance échappent eux aussi difficilement à cette marque de Caïn, car leur simple patronyme les assigne aux yeux du monde extérieur à cette judéité qu'ils rejettent pourtant.

1.7 La fin du gauchisme et la redécouverte de la judéité

Un phénomène intéressant s'est produit dans la seconde partie des années 70 : le recul du gauchisme. Pour de nombreux gauchistes d'origine juive, le point de rupture fut la prise d'otages des Jeux olympiques de Munich en 1972, à l'issue duquel onze athlètes israéliens ont perdu la vie. L'historiographie qui porte sur Mai 68 est on ne peut plus claire. Les attentats de Munich ont eu l'effet d'un traumatisme sur les Juifs d'extrême-gauche. Comme l'affirment Philippe Lardinois dans De Pierre Victor à Benny Lévy : de Mao à Moïse ?, de même que le journaliste Jean Birnbaum dans Les maoccidents : un néoconservatisme à la française, sans oublier Yaïr Auron dans Les juifs d'extrême-gauche en mai 68 : une génération révolutionnaire marquée par la Shoah, Benny Lévy sera tellement choqué par le meurtre d'athlètes israéliens à Munich, qui n'avaient commis pour seul crime le fait d'être Israéliens, qu'il en vint à remettre en cause complètement sa vision politique. C'est ainsi que le mouvement maoïste qu'il dirigeait, la GP (Gauche prolétarienne) qui était tentée par l'idée d'entrer en clandestinité pour mener une guérilla urbaine, se sabordera au moment où sa radicalisation atteignait son paroxysme. Il serait toutefois faux de prétendre que Munich fut le principal élément qui mena à la dissolution de la Gauche prolétarienne. À l'époque, nombreux étaient les maoïstes qui considéraient que la société française était mure pour mener elle-même la lutte contre le capitalisme sans être « guidée »

⁷⁹ Jean Daniel, La prison juive: humeurs et méditations d'un témoin, Paris, O. Jacob, 2005.

par une avant-garde politico-intellectuelle⁸⁰. Néanmoins, l'organe de la Gauche prolétarienne, *La Cause du peuple*, condamnera sans ambiguïté cet attentat en reprochant aux insurgés palestiniens de ne pas avoir attaqué des soldats israéliens à la place. Certes, toutes les factions d'extrême-gauche n'adopteront pas ce point de vue. Comme le rappelle le Yair Auron, la Ligue communiste apporta son soutien à la prise d'otage de Munich après de nombreuses tergiversations. Mais le mal était fait. Pour les Juifs d'extrême-gauche, Munich marqua le début d'une rupture. À cela s'ajoute les échecs répétitifs de l'extrême-gauche française, qui au cours des années 70, essuiera revers après revers comme le souligne le journaliste Christophe Nick dans *Les Trotskistes*, publié en 2002⁸¹.

Dans Vingt ans après : Que reste-t-il de Mai 68, le sociologue et sénateur socialiste Henri Weber, qui fut dans sa jeunesse militant trotskiste, affirme que la classe ouvrière ne suivait pas les intellectuels dans leur gauchisme. Certes, il y avait ici et là des coups d'éclats, comme l'Affaire Lip (alors que des travailleurs choisirent de reprendre une entreprise sur le point de fermer et de l'administrer sur la base de l'autogestion), qui laissa croire que les ouvriers français allaient enfin se prendre en main. Il n'en demeure pas moins que globalement, l'idée selon laquelle le Grand soir était à portée de main paraissait de plus en plus illusoire. Plutôt que d'accepter la sectarisation qui guettait et qui finira par emporter la LCR, Weber, pourtant rédacteur en chef du journal du parti, Rouge, prendra du recul avant de rompre définitivement avec l'extrême-gauche pour embrasser la social-démocratie et rejoindre les rangs du Parti socialiste⁸².

Dans Mardi chez Sartre : Un Hébreu à Paris 1967-1980, l'historien israélien, Ely Ben Gal rapporta d'ailleurs que la plupart des gauchistes qu'il rencontra dans son

⁸⁰ Philippe Lardinois, De Pierre Victor à Benny Lévy une trajectoire saisissante, Bruxelles, L. Pire, 2008; Jean Birnbaum, Les maoccidents un néoconservatisme à la française, Paris, Stock, 2009; Y. AURON, Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68..., op. cit., p. 215-216.

⁸¹ Christophe Nick, Les trotskistes, Paris, Fayard, 2002.

⁸² Henri Weber, Vingt ans après: que reste-t-il de 68?, Paris, Éd. du Seuil, 1988.

adolescence et qui furent violemment anti-israéliens, tels qu'André Gluckstein, finiront par se prendre d'affection pour ce pays⁸³. En qualité d'attaché de Sartre en Israël, Ben Gal fut aussi amené à prendre contact avec plusieurs anciens gauchistes antisionistes lors de ses séjours en France au cours des années 70. Mais alors que ses relations avec les trotskistes, les maoïstes et les libertaires étaient souvent tendues dans les années 70, dans les années 80, un revirement se produit. C'est ainsi que Benny Levy qui redécouvrait le judaïsme, de même que Geismar et Cohn-Bendit acceptèrent de mettre (ou remettre) les pieds en Israël⁸⁴. Le cas de Benny Levy peut sembler singulier, lui qui en est venu à épouser une vision ultra-orthodoxe du judaïsme. Mais comme le rappelle l'éditeur Gérard Bobilier qui fut autrefois membre de la Gauche prolétarienne, un grand nombre de Juifs (et de non-Juifs, tels que Sartre) choisirent de suivre Levy dans son retour au judaïsme, au point de se réunir avec lui pour former un cercle de lecture de textes bibliques⁸⁵.

1.8 Hypothèses et problématique de recherche au sujet de l'antisionisme juif

L'antisionisme juif est plus que souvent analysé à l'aune du concept psychanalytique conceptualisé par le philosophe Juif allemand, Theodor Lessing, de « la haine de soi » 86. Au tournant du XX esiècle, Bernard Lazare avoua avoir lui-même été un Juif honteux, ce qui le mena à tenter d'expliquer et de justifier l'antisémitisme dans un ouvrage intitulé *L'antisémitisme : son histoire et ses causes*, publié en 1894 le l'affaire Dreyfus, en allant jusqu'à devenir l'un des précurseurs du sionisme. Néanmoins, la première étude sérieuse sur

⁸³ E. BEN-GAL, Mardi, chez Sartre..., op. cit.

⁸⁴ Ibid

⁸⁵ J. BIRNBAUM, « L'étincelle de la Torah »..., op. cit.

⁸⁶ T. LESSING et M.R. HAYOUN, La haine de soi..., op. cit.

⁸⁷ Bernard Lazare, L'Antisémitisme, son histoire et ses causes, Paris, Archives Karéline – L'Harmattan, 2010.

l'antisémitisme juif ne sera faite qu'une trentaine d'années plus tard, en 1930, par Theodor Lessing⁸⁸.

Dans son ouvrage, La Haine de soi : le refus d'être juif, Lessing décrit un certain nombre de personnages juifs renégats qui correspondent à ce schéma. Il reconnut lui aussi avoir succombé un temps à cette « pathologie ». Or, comme le sionisme était minoritaire au sein du monde juif au tournant des années 1930, et qu'il n'existait pas encore d'État d'Israël à détruire, Lessing ne traite pas véritablement de l'antisionisme juif comme d'un « symptôme » de la haine de soi.

L'un des premiers à avoir transposé ce concept de la haine de soi aux Juifs antisionistes est le philosophe Léon Poliakov, dans De l'antisionisme à l'antisémitisme, publié en 1969⁸⁹. D'autres historiens et philosophes tels que Walter Laqueur avec The Changing Face of Anti-Semitism: From Ancient Times to the Present ont réaffirmé cette thèse. N'oublions pas non plus Robert Wistrich auteur d'une série de livres dont Anti-Zionism and Antisemitism in the Contemporary World publié en 1990, A Lethal Obsession: Anti-Semitism from Antiquity to the Global Jihad en 2010, From Ambivalence to Betrayal: The Left, the Jews, and Israel en 2012, sans oublier Anti-Judaism, Antisemitism, and Deligitimizing Israel publié à titre posthume en 2016⁹⁰. Enfin, plus près de nous, soulignons l'œuvre de Pierre-André

⁸⁸ T. LESSING et M.R. HAYOUN, La haine de soi..., op. cit.

⁸⁹ Léon Poliakov, De l'antisionisme à l'antisémitisme, Paris, Calmann-Lévy, 1969.

⁹⁰ Robert S WISTRICH et INSTITUTE OF JEWISH AFFAIRS (éd.), Anti-Zionism and Antisemitism in the Contemporary World, New York, New York University Press, 1990; Robert S Wistrich, A Lethal Obsession: Anti-Semitism from Antiquity to the Global Jihad, New York, Random House, 2010; Robert S Wistrich, From Ambivalence to Betrayal: The Left, the Jews, and Israel., Lincoln, University of Nebraska Press, for the Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism (SICSA), the Hebrew University of Jerusalem, 2012; Robert S Wistrich, Anti-Judaism, Antisemitism, and Delegitimizing Israel, Lincoln, Nebraska, University of Nebraska Press, 2016; Walter Laqueur, The changing face of antisemitism: from ancient times to the present day, New York, N.Y., Oxford University Press, 2006.

Taguieff, auteur notamment de La Judéophobie des Modernes: Des Lumières au Jihad mondial⁹¹.

Dans le cadre de cette étude, nous avons choisi de ne pas suivre cette approche, n'étant pas convaincus que l'antisionisme juif relève d'une quelconque forme de « haine de soi ». Nous ne rejetons pas du revers de la main cette analyse, mais les études de cas qui seront présentés au cours de ce travail tendent à démontrer que les Juifs qui furent antisionistes dans leur jeunesse ne présentaient pas ce « symptôme » bien qu'ils n'étaient pas en paix avec leur judéité. Nous y reviendrons. Notre hypothèse de travail attribue cet antisionisme radical à deux causes principales : 1) un tiers-mondisme exacerbé qui consiste à accorder aux peuples du tiers-monde tout ce qu'ils réclament, y compris la destruction de l'État d'Israël 2) une incompatibilité entre la notion de peuple juif qui fusionne religion et nationalité, et la vision du monde marxiste qui considère que la société doit se structurer uniquement autour d'un contrat social voué à l'avènement du socialisme.

1.8.1 Problématique et questions de recherche

La « démarche intellectuelle » ayant mené à cette recherche découle d'une interrogation personnelle : est-ce vrai que les Juifs antisionistes (qui vont jusqu'à réclamer le démantèlement de l'État d'Israël), sont victimes de cette fameuse « haine de soi » dont parlait Theodor Lessing ? Cette interrogation découle de la lecture d'une lettre écrite par l'ancien militant trotskiste et théoricien de l'antisionisme d'extrêmegauche Nathan Weinstock, dans L'Arche, il y a une douzaine d'années, dans laquelle il expliquait les raisons qui ont mené à son antisionisme de jeunesse. Les arguments qu'il avait invoqués n'avaient rien à voir avec une supposée détestation de sa judéité,

⁹¹ P.-A. TAGUIEFF, La judéophobie des modernes..., op. cit.

ou une quelconque explication psychanalytique. <u>Il s'agissait pour l'essentiel</u> d'arguments sociologiques, générationnels et politiques⁹².

Pour les marxistes des enfants de l'après-guerre, le tiers-monde jouissait d'une aura grandiose car il apparaissait comme un prolétariat de substitution auprès d'une gauche radicale déçue de l'inertie de la classe ouvrière européenne qui semblait avoir complètement intégré les valeurs consuméristes de la bourgeoisie comme le démontre si bien Herbert Marcuse dans L'Homme unidimensionnel⁹³. Si une révolution devait voir le jour, elle viendrait des pays du Sud, et non des travailleurs embourgeoisés qui semblaient comblés des biens de consommation qui leur étaient rendus accessibles par les Trente glorieuses. Ce sont donc ces anciens colonisés qui venaient tout juste d'arracher leur indépendance, qui étaient dorénavant les porteurs d'un idéal politique. D'ailleurs, ils s'imposèrent rapidement comme les principaux critiques de « l'impérialisme occidental ». Dans ce contexte, Israël était mal positionné. Enclave européenne au Proche-Orient, crée avec l'aide des puissances occidentales, cet État était rejeté par les peuples du Sud qui y voyaient la dernière trace des expéditions de l'homme blanc en terres indigènes. À cela s'ajoute certaines des politiques controversées, pour ne pas dire discutables de cet État, et il n'en fallait pas plus pour jeter Nathan Weinstock dans les bras de la cause palestinienne - à une époque où elle ne disposait pas encore de la sympathie dont elle jouit aujourd'hui.

Nous avons aussi été frappé par le fait que la « vieille gauche », qui avait été si fermement engagée en faveur de la création de l'État d'Israël ait enfanté une « Nouvelle gauche » dans les années 60, qui allait jusqu'à remettre en cause l'existence de cet État. L'écart générationnel entre ces deux gauches, dont Sartre était la courroie de transmission, est saisissant. L'engagement pro-sioniste de Sartre dans les années 40, et son engagement pro-palestinien dans les années 70, illustre à lui seul

⁹² N. WEINSTOCK, Terre promise, trop promise..., op. cit.

⁹³ H. MARCUSE, L'homme unidimensionnel..., op. cit.

ce revirement spectaculaire – bien que contrairement au reste de l'extrême-gauche, Sartre n'a jamais remis en doute la légitimité de l'État d'Israël⁹⁴. Il nous apparaissait donc clair qu'il y avait un élément générationnel dans cet antisionisme. Il est d'ailleurs étonnant de voir les jeunes Juifs antisionistes d'aujourd'hui reprocher à Israël son caractère européen, en faisant de cet État la quintessence du suprématisme blanc, alors que l'antisémitisme racial qui a mené à la Shoah reposait justement sur l'idée selon laquelle les Juifs n'avaient rien à faire en Occident et en Europe car ils étaient des « asiatiques » et des « sémites ». Or, justement, les soixante-huitards ont grandi dans une Europe où l'antisémitisme racial n'était que résiduaire. Cela a forcément joué un rôle dans la perception qu'ils ont eu d'Israël comme étant un avant-poste « blanc » en terre arabe.

Devant le témoignage de Nathan Weinstock, ainsi que le contraste entre la vision « asiatique » du Juif qui régnait jusqu'au milieu du XX° siècle, et l'idée selon laquelle Israël serait la toute dernière colonie blanche qui domine aujourd'hui le discours public, il nous est apparu nécessaire d'investiguer ces deux aspects la question. Il ne s'agit pas ici de rejeter du revers de la main l'accusation de « nouvel antisémitisme » envers l'antisionisme radical (qui va jusqu'à remettre en cause l'existence d'Israël), ni de protéger les Juifs antisionistes contre l'accusation d'être victimes de la « haine de soi ». Mais force est de constater que ces explications apparaissent trop simplistes pour expliquer le phénomène. Il fut donc choisi de donner la parole à des acteurs de l'époque (les Juifs qui ont milité au sein de l'extrême-gauche antisioniste) afin qu'ils puissent eux-mêmes s'expliquer sur ce phénomène. Nous avons pu recueillir quelques témoignages intéressants.

⁹⁴ C. SHINDLER, Israel and the European Left..., op. cit., p. 243.

1.8.2 Plan

Dans ce premier chapitre, nous venons de voir un état de l'historiographie sur les Juifs d'extrême-gauche et la question palestinienne, et de l'implication des Juifs radicaux dans les événements de Mai 68.

Le deuxième chapitre, intitulé « Mai 68, les Juifs d'extrême-gauche et la Question palestinienne », présente le portrait de quatre anciens militants – trois d'extrême-gauche et un sioniste de gauche. Une sélection des éléments les plus pertinents des entrevues qui furent menées avec eux sera commentée. Nous verrons que seulement l'une des quatre personnes interrogées était réellement antisioniste. Cependant, les trois autres ont pu observer ce phénomène de près. Appelons-les des observateurs privilégiés. Ce chapitre se conclura sur une analyse des entrevues. Cette analyse est complétée par des sources écrites contemporaines des événements de Mai 68.

Le troisième et dernier chapitre, intitulé « L'antisionisme des Juifs soixante-huitards et les problèmes de la gauche radicale avec l'identité juive », constitue une analyse critique de la théorie du « nouvel antisémitisme » et de son pendant juif, la fameuse « haine de soi ». Nous tenterons également d'offrir une analyse alternative qui expliquerait pourquoi les Juifs d'extrême-gauche furent si nombreux à réclamer le démantèlement de l'État d'Israël. Nous avons relevé deux éléments (ou plutôt leur rencontre) qui expliquent eux aussi ce phénomène : 1) un tiers-mondisme exacerbé 2) l'incompatibilité entre l'extrême-gauche et une judéité laïque dotée d'une conscience nationale.

1.8.3 Sources

Les sources utilisées pour ce travail se divisent en deux: les sources écrites et les sources orales.

En ce qui concerne les sources écrites, il y a tout d'abord, les archives des trois journaux d'extrême-gauche : La cause du peuple, organe de la Gauche prolétarienne, principale organisation maoïste ; Rouge, le principal organe trotskiste, lié à la Ligue communiste révolutionnaire et finalement, Informations ouvrières, organe d'un autre groupuscule trotskiste, l'Organisation communiste internationaliste.

Nous avons procédé au dépouillement systématique des numéros de *La Cause du peuple* de 1968 à 1973, année de la dissolution de la Gauche prolétarienne, du journal *Rouge* de 1968 à 1973. Pour le journal *Informations ouvrières*, nous avons seulement dépouillé les numéros de 1967 et 1968, étant donné la difficulté d'y accéder. Au cours de cette opération de dépouillement, nous avons cherché plus particulièrement les articles qui concernent le conflit israélo-palestinien. Autres archives incontournables, celles du journal du mouvement d'extrême-gauche israélien, Matzpen, qui ont été dépouillées pour les décennies 60 et 70. On y trouve une impressionnante littérature antisioniste traduite en anglais, facilement accessible sur internet⁹⁵.

Outre la presse gauchiste de l'époque, nous avons utilisé également les documents publiés par les acteurs de Mai 68 eux-mêmes tels que *Mon mai 68*, d'Alain Geismar, les deux tomes de *Génération*, de Patrick Rotman et Hervé Hamon, qui évoquent tous la question israélo-palestinienne. Ces documents biographiques sont ici utilisés comme des témoignages personnels et traités comme des sources primaires. Nous avons considéré aussi des <u>essais</u> tels que *Le sionisme contre Israël*, livre plus tard renié par son auteur Nathan Weinstock⁹⁶, ou *Problème juif ou peuple juif*, de Maxime Rodinson⁹⁷.

⁹⁵ « MATZPEN: The Socialist Organization in Israel », http://www.matzpen.org/english/> (9 juillet 2018).

⁹⁶ N. WEINSTOCK, Le sionisme contre Israël..., op. cit.

⁹⁷ M. RODINSON, Peuple juif ou problème juif?..., op. cit., p. 112-114.

En ce qui concerne les sources orales, quatre personnes furent interrogées, dont trois qui ont milité dans des organisations d'extrême-gauche (1 à l'Union des étudiants communistes) et (2 à La Gauche prolétarienne de tendance maoïste). Ces trois personnes étaient des personnages en vue de la gauche radicale soixante-huitarde. Un sioniste de gauche qui côtoya et affronta la gauche radicale antisioniste fut elle aussi interrogée.

Trois des quatre personnes interrogées dans le cadre de cette recherche sont nées quelques années avant la période du baby-boom. Ils sont donc légèrement plus vieux que la plupart des Juifs antisionistes soixante-huitards qui, dans la plupart des cas, sont nés après 1945. Néanmoins, de par leur appartenance à la gauche radicale, elles furent toutes des témoins privilégiés du phénomène de l'antisionisme juif au sein de cette mouvance politique d'autant plus qu'elles militaient au sein des mêmes organisations. Et même si cette recherche concerne principalement les Juifs d'extrême-gauche de la génération des baby-boomers, et que quelques années séparent les personnes interrogées de la plupart des Juifs soixante-huitards, leur socialisation fut telle que leur parcours de vie a énormément de choses en commun avec celui des Juifs antisionistes de la génération 68. Elles sont donc pertinentes pour cette étude.

Nous avons rencontré un problème méthodologique de taille car malheureusement, il fut très difficile de trouver d'anciens antisionistes prêts à témoigner de leur passé. Parmi les personnes interrogées, une seule fut réellement antisioniste, bien que trois d'entre elles aient appartenu à l'extrême-gauche. Une autre personne qui appartenait à la gauche sioniste (donc au camp adverse) fut interrogée également. Il nous informera sur la nature de ses échanges avec ses anciens adversaires politiques d'origine juive, ainsi que la nature de ses interactions avec les étudiants juifs d'extrême-gauche dans sa jeunesse.

Pour des raisons de confidentialité, leurs noms ne seront pas tous divulgués - nous les désignerons par A, B et C. Même si les personnes interrogées ont toutes accepté de divulguer leur identité, nous avons jugé qu'il n'était pas nécessaire d'étaler leur intimité. Nous avons cependant choisi de divulguer le nom de l'historien Simon Epstein, qui a accepté que son nom soit divulgué dans le cas de cette recherche. Comme il fut interviewé à titre d'expert, et qu'il ne fut jamais impliqué de près ou de loin au sein de l'extrême-gauche antisioniste, nous considérons qu'il n'a donné aucune information compromettante pour lui ou qui que ce soit d'autre. Toutefois, pour ce qui est de toutes les personnes interviewées, nous divulguerons les informations personnelles les concernant de manière parcimonieuse afin de préserver leur intimité.

Nous avons procédé selon le code d'éthique de la recherche en vigueur à l'administration d'un questionnaire qui figure en annexe, bien que le comité n'ait pas jugé essentiel que nous suivions ses balises.

Les entrevues se sont déroulées en personne aux dates suivantes : A le lundi 8 janvier 2018 ; B le mercredi 10 janvier 2018 ; C le vendredi 12 janvier 2018 ; Simon Epstein le dimanche 10 juin 2018. Il s'agit d'entrevues semi-dirigées comportant des questions ouvertes. Les entrevues ont duré entre 24 minutes et 70 minutes.

A est né à Paris en 1938, dans une famille juive originaire de Pologne. Philosophe et enseignant retraité, il a longtemps milité au sein de la gauche communiste avant de s'engager au sein de l'extrême-gauche libertaire pour enfin devenir libéral et anticommuniste. Ses parents étaient des sionistes d'extrême-gauche, mais dès l'adolescence, il a rompu avec cette idéologie en raison de son adhésion à un communisme orthodoxe. Même s'il précède la génération du baby-boom de sept ans, il fut néanmoins l'une des figures marquantes de l'extrême-gauche française dans les années 60. Dès l'âge de 15 ans, il occupera des postes de responsabilité à l'Union de la jeunesse républicaine de France – proche du Parti communiste. Il entrera ensuite au

bureau national de l'Union des étudiants communistes (UEC). Au milieu des années 60, il prendra ses distances avec le Parti communiste et se réclamera désormais d'un marxisme plus libertaire. Il ne fut pas lui-même antisioniste, mais il évolua dans ce milieu pendant de longues années – que ce soit au sein du Parti communiste ou de l'extrême-gauche. Comme il n'adhère plus aujourd'hui à ses idéaux de jeunesse, il est plus à même de poser un regard critique sur ses années de militantisme. Nous l'avons rencontré le lundi 8 janvier 2018, au Café Beaubourg à Paris.

B est né en 1939 à Paris, dans une famille juive alsacienne, de gauche et républicaine. Retraité, après une carrière académique de physicien et d'inspecteur à l'éducation nationale française, il milita au sein du groupe maoïste, la Gauche prolétarienne (GP) où il s'engagea dès 1968. Il fut décidé de l'interviewer car même s'il précède de quelques années la génération du baby-boom, il fut et reste l'une des figures emblématiques de mai 68 et de l'extrême-gauche française du tournant des années 70. Comme il n'adhère plus à ses idéaux de jeunesse, il est plus à même, lui aussi, de poser un regard critique sur son engagement passé sans devoir se plier à une quelconque orthodoxie idéologique. Nous l'avons rencontré à Paris, le mercredi 10 janvier 2018 au Café Beaubourg.

C est née à Paris en 1930, d'une famille d'immigrants juifs polonais très marquée à gauche. Professeure de yoga à la retraite, elle n'appartient pas, elle non plus, à la génération qui anima les évènements de Mai 68. Proche de Jean-Paul Sartre, c'est à son contact qu'elle découvrit l'extrême-gauche. C'est ainsi qu'elle adhéra à la Gauche prolétarienne, sans toutefois se plier à son orthodoxie – notamment sur la question israélo-palestinienne. Son témoignage est intéressant car elle côtoya de très près les principales figures dirigeantes de l'extrême-gauche soixante-huitarde. Elle fut interviewée chez elle, le vendredi 12 janvier 2018, dans son appartement du XVe arrondissement de Paris.

Des verbatims ont été réalisés à partir de ces trois entrevues.

Simon Epstein est né en 1947, à Paris, dans une famille juive polonaise. Professeur émérite d'histoire à l'Université hébraïque de Jérusalem, il fut membre de l'Union des étudiants juifs de France et de l'Union des étudiants sionistes socialistes. Il se trouvait donc dans le camp adverse car il militait au sein du sionisme de gauche. Il fut le seul dont l'interview eut lieu par téléphone le dimanche 10 juin 2018. Comme il fut impossible de l'enregistrer pour des raisons techniques, nous avons pris en note ce qu'il disait au fur et à mesure. Son témoignage est pertinent car il a été en mesure de nous faire part de ses échanges avec les Juifs d'extrême-gauche antisionistes de sa génération.

CHAPITRE II

MAI 68, LES JUIFS D'EXTRÊME-GAUCHE

ET LA QUESTION PALESTINIENNE

Mai 68, fut-elle une révolte générationnelle, une révolte juive ou bien les deux ? Le gauchisme des Juifs soixante-huitards est-il issu de leur judéité ou s'inscrit-il dans un phénomène de masse qui affecta la société française et occidentale toute entière ? Répondons plutôt à cette question par une autre interrogation : les Juifs étaient-ils surreprésentés au sein de l'extrême-gauche à la fin des années 60 et au début des années 70 ?

Répondre à ce questionnement peut sembler quelque peu aventureux car, il n'existe pas de statistique permettant de démontrer preuve à l'appui que les Juifs furent surreprésentés au sein de l'extrême-gauche. Cependant, certaines données fournissent des éléments de réponse. On sait par exemple que onze des douze membres du bureau politique de la Ligue communiste révolutionnaire (de tendance trotskiste) étaient Juifs⁹⁸. Et pour reprendre la vieille boutade de l'époque : la seule raison pour laquelle

⁹⁸ Ofri Ilany, «Changing The World That Made The Holocaust», *Haaretz*, 12 mai 2008, https://www.haaretz.com/1.4979419, (9 juillet 2018).

on n'y parlait pas le yiddish est que Daniel Bensaïd était sépharade. Aussi, les deux dirigeants de la Gauche prolétarienne (d'orientation maoïste), Benny Levy et Alain Geismar, étaient Juifs. De plus, deux des trois leaders de Mai 68, Alain Geismar et Daniel Cohn-Bendit, étaient d'origine juive également. Enfin, les deux principaux théoriciens trotskistes dans la France d'après-guerre, Pierre Lambert et Michel Pablo, étaient eux aussi d'origine juive. Sachant que les Juifs ne représentaient pas plus d'un pourcent de la population française, force est de constater qu'ils étaient surreprésentés à la direction des mouvements gauchisants où ils formaient bien plus d'un petit pourcent des cadres et des militants.

Cette approche démographique nous permet de mieux cerner l'importance du facteur juif dans l'engagement militant des principaux intéressés pendant les évènements de Mai 68. Nous tenterons de voir dans ce chapitre les différentes imbrications entre identité juive et militantisme d'extrême gauche.

2.1 De gauche parce que Juifs

Henri Weber, ancien directeur du journal trotskiste *Rouge*, affirme que la trame narrative du récit d'extrême-gauche rejoint le messianisme juif :

Cette éducation leur a inculqué l'image d'une société « absolument mauvaise » qu'on ne peut améliorer et qu'il fallait subvertir : L'histoire est un long périple qui va d'un âge d'or (le communisme primitif) à un autre âge d'or (la société sans classe), à travers une vallée de larmes (la lutte de classes). Il fallait donc se battre pour « une société nouvelle d'où le Mal était extirpé ». Cette perception de la société et du changement social, donnée par le père, se structure de la même façon que la pensée messianique religieuse ⁹⁹.

Mais puiser dans l'exégèse biblique peut s'avérer quelque peu hasardeux. Bien que Walter Benjamin ait montré dans son fameux ouvrage, Sur le concept d'histoire, les

⁹⁹ « Un colloque de la revue « Passages » Le mouvement de mai 68 fut-il une « révolution juive » ? »..., op. cit.

similitudes entre le schéma marxiste et la téléologie biblique, la plupart des Juifs soixante-huitards n'avaient ni une formation religieuse solide, ni le désir de trouver dans la Torah la source d'une quelconque version juive de la théologie de la libération pour justifier leurs idées de gauche¹⁰⁰. Pour comprendre le phénomène de la surreprésentation juive au sein de l'extrême-gauche des années 60, mieux vaut comprendre le dénominateur commun qui unit ces Juifs qui furent attirés par la gauche radicale.

À titre d'illustration, voici les points communs qui ressortent des entrevues réalisées dans le cadre de cette recherche. Les personnes interrogées sont toutes issues de familles juives qui avaient des sympathies de gauche. Les parents de A et C étaient de condition modeste. Originaires de Pologne, leur formation politique était déjà faite lors de leur arrivée en France au tournant des années 30. Les parents de A étaient des sionistes d'extrême-gauche, tandis que ceux de C étaient plutôt marxistes (son père du moins). Cependant, la principale raison qui expliquait les sympathies de gauche des immigrés Juifs polonais était leur condition modeste. Comme le rapporte si bien C:

On était de gauche parce qu'on était pauvres plus que parce qu'on était Juifs. Chez nous, je sais par mon père, quand il était en Pologne déjà, il a quitté la Pologne vers 1929 et quand on lui posait des questions plus tard, puisque moi je suis née après, il disait, déjà à l'époque, qu'il était quelqu'un de gauche. Donc j'avais déjà conscience, je n'ai pas eu besoin d'apprendre à l'être. J'étais juive et de gauche et pauvre.

Rappelons également que dans un contexte où la droite était encore imprégnée d'antisémitisme, la gauche apparaissait comme la famille politique naturelle des Juifs. La famille de B, établie en Alsace depuis des générations, fut toujours de gauche, et cela n'avait pas grand-chose à voir avec ses origines sociales plutôt bourgeoises. Pour comprendre cette sensibilité gauchisante, il faut remonter à l'Affaire Dreyfus:

¹⁰⁰ Stéphane Mosès et Heinz Wismann, Walter Benjamin et l'esprit de la modernité, Paris, Les Éditions du Cerf, 2015.

C'était un rapport [avec la judéité] qui était de l'ordre de l'évidence, de toute façon, on est au courant de ce qu'étaient les israélites de gauche en France avec cette particularité... les grands-parents paternels... Mon grand-père maternel avait fait une partie de sa carrière au Consistoire où il était secrétaire administratif. Dans ma famille, côté paternel, c'étaient des Juifs alsaciens qui sont venus en France après la perte par la France de l'Alsace-Lorraine à l'issue de la Guerre de 70 et puis qui ont rencontré la gauche française en rencontrant les dreyfusards. Tout ça s'inscrivait dans la tradition dreyfusarde de la gauche française et en particulier des Juifs de gauche français...

Etre Juif et de gauche allait de paire, que l'on fusse nanti ou de condition modeste. On comprend donc que bien avant Mai 68, les Juifs étaient surreprésentés à gauche, et cela ne découlait pas uniquement de leur condition socio-économique.

2.2 De la gauche à l'extrême-gauche

Si le passage de la gauche à l'extrême-gauche ne marqua pas de rupture pour les Juifs soixante-huitards, il s'agit néanmoins d'une radicalisation des idéaux de gauche dont ils furent imprégnés dans leur jeunesse. A, par exemple, rappelle que c'est après avoir entendu dire que le marxisme était incompatible avec le sionisme qu'il s'en est détourné pour devenir un communiste orthodoxe :

Chaque fois qu'on avait une réunion les mercredis et les samedis... en sortant on discutait pendant des heures... et finalement c'est en lisant une brochure que mon frère ainé avait achetée [qui disait que le sionisme était incompatible avec le marxisme]... ça a suffi et donc je suis allé demander à mon shaliah [envoyé] et c'était en 52 et il s'il m'avait dit... je serais jamais devenu communiste... et il m'a dit ça dépend, y en a qui sont contre y en a qui sont pour comme Dimitrof... sans le savoir il m'a permis d'aller dans le mouvement communiste. À 14 ans je suis rentré à l'Union des étudiants communistes, je suis devenu un petit dirigeant, je dirigeais les lycéens des prépas aux grandes écoles. Après je suis rentré au bureau national...

En somme, par souci de rester fidèle à l'orthodoxie marxiste, A préféra quitter les rangs du sionisme de gauche pour rejoindre le giron du Parti communiste. Pour sa part, C se laissa entraîner par Sartre dans les rangs de l'extrême-gauche. Pour elle

aussi, il semble qu'il s'agissait d'une simple radicalisation de ses idées de gauche préexistantes plutôt qu'une rupture.

Quant à B, ce sont les évènements de Mai 68 qui ont mené à sa radicalisation politique, lui qui militait déjà à gauche dans sa jeunesse :

Ma vie a été marquée par plusieurs évolutions importantes. Je ne suis pas arrivé au Mai 68 tout armé avec une idéologie, une vision politique, un mode d'engagement tout construit. Disons qu'avant 68, j'étais spontanément de gauche depuis très jeune, je me situais dans l'héritage de la 2ème guerre mondiale, de la pensée de la Résistance et tout ce qui constituait la gauche française avec un engagement important contre la guerre d'Algérie, contre la torture, contre le putsch qui avait amené De Gaulle au pouvoir en 58. J'avais 28-29 ans en 68, je n'avais pas 18 ans, jeune étudiant, j'avais déjà un passé militant en 68. J'étais militant proche de ce qui était en France le PSU [Parti socialiste unifié] auquel j'avais adhéré dès sa création et que j'avais suivi jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie. 68 m'a transformé et radicalisé d'une certaine manière. Jusqu'en 68, j'avais quitté le PSU parce que j'en avais assez des querelles byzantines qui traversaient ce parti et avec la fin de la guerre d'Algérie, il n'avait plus de raison d'être en tout cas c'est ce que je pensais et je m'étais investi dans le syndicalisme universitaire. À la suite de mon engagement à l'UNEF [Union nationale des étudiants de France], nous étions en France pendant la guerre d'Algérie donc j'étais dans une espèce de continuité de ma logique d'engagement de l'époque de la guerre d'Algérie qui avait beaucoup compté pour moi. Je m'étais engagé dans le syndicalisme universitaire en même temps que j'ai commencé ma thèse, que je suis devenu assistant à la fac. J'ai contribué à la transformation de ce syndicalisme universitaire qui avait été fondé dans l'immédiat de l'après-guerre par le parti communiste mais mes camarades et moi-même considérions comme conservateur, comme porteur d'un traditionalisme universitaire qui n'avait plus sa raison d'être au milieu des années 60. Donc c'est dans cet état d'esprit que 68 m'a trouvé d'une certaine manière, que j'ai croisé 68. Disons qu'ensuite, la radicalité de 68, de ce qu'il y avait de plus radical m'a séduit profondément m'a amené à rechercher une relation privilégiée puis un engagement avec ceux qui avaient conduit 68. Le plus loin, du moins dans mon espace dans lequel je m'inscrivais et en particulier ceux avec lesquels j'avais mené les combats autour de l'usine Renault... contre la reprise du travail que devaient organiser à la fois le gouvernement et la CGT. Voilà donc c'est comme ça que mon engagement post soixante-huitard s'est construit.

2.3 Le gauchisme comme révolte générationnelle

La montée des idées d'extrême-gauche au sein de la jeunesse occidentale dans les années 60, fait figure de paradoxe pour de nombreux observateurs. Raymond Aron se demandera par exemple comment il se fait que cette jeunesse en rupture avec l'ordre établi, les institutions, la tradition et ainsi de suite, sentira le besoin de puiser dans des idéaux tout droit sortis du XIX^e et du début du XX^e siècle, afin de repenser son horizon politique¹⁰¹.

Sans doute, cela découle-t-il du rejet des valeurs capitalistes, bourgeoises et consuméristes des parents. Le sociologue américain, Ron Inglehart a imaginé le concept de « valeurs postmatérialistes » afin d'expliquer la rupture idéologique à laquelle adhéraient les étudiants de la génération du baby-boom. Cette génération qui a connu une prospérité sans précédent pendant les Trente glorieuses, n'a jamais eu à se soucier des privations matérielles qui accompagnaient l'insécurité économique de la génération précédente. Leurs besoins matériels comblés, ils ont tout naturellement formulé des désirs ainsi que des valeurs de nature plus spirituelles et intellectuelles. Ce phénomène d'adhésion des classes populaires (devenues moyennes) aux valeurs matérialistes bourgeoises a conduit leurs enfants à entrer en collision avec leurs parents pour qui satisfaire leurs besoins matériels constituait une valeur en soi.

Ce phénomène est global, et il s'observe autant dans l'espace (l'Occident tout entier) que dans le temps (années 60). Il ne s'agit donc pas d'une révolte juive à proprement parler, mais bien d'une révolte générationnelle qui traversait l'ensemble de la jeunesse occidentale qui ne se reconnaissait plus dans les valeurs consuméristes de la génération précédente.

Il est important de tenir compte de ce facteur car le désenchantement des contestataires de gauche de la génération du baby-boom entrainera également un rejet

¹⁰¹ Raymond Aron, La Révolution introuvable, réflexions sur la Révolution de mai., Paris, Fayard, 1968.

de sa part de la classe ouvrière occidentale, et de ses représentants politiques (Parti communiste, syndicats, etc.). Cette gauche aura donc besoin d'un prolétariat de substitution car dans les années 60, elle ne voyait plus la classe ouvrière occidentale comme un agent de changement sociopolitique. En d'autres termes, le Parti communiste, les syndicats et les travailleurs ne pouvaient plus sérieusement servir de fer de lance d'une révolution socialiste. Cela jouera un rôle déterminant dans le rejet d'Israël des Juifs soixante-huitards d'extrême-gauche car, en adoptant le tiers-monde comme un prolétariat de substitution, l'extrême-gauche occidentale adhéra aussi à ses revendications, dont l'antisionisme.

2.4 Des Juifs non-juifs

Mais avant d'en arriver à la symbolique de la cause palestinienne pour ces jeunes Juifs, abordons un instant leur rapport à la judéité une fois qu'ils avaient décidé de s'enrôler dans l'extrême gauche. Se sentaient-ils toujours Juifs? Cet enjeu avait-il une quelconque importance à leurs yeux sachant qu'ils appartenaient dorénavant à un mouvement révolutionnaire internationaliste qui n'avait que faire des identités particulières?

L'historien marxiste d'origine juive polonaise, Isaac Deutscher, est à l'origine de l'expression « juifs non-juifs », conçue pour décrire le phénomène de ces Juifs qui étaient en rupture avec leur communauté d'origine sans pour autant réussir à s'assimiler pleinement au monde non-juif tout simplement parce qu'ils en étaient rejetés. Deutscher fait remonter ce phénomène à Spinoza, qui avait rompu avec le judaïsme sans pour autant se convertir au christianisme, à une époque où il n'existait pas de société civile laïque qui aurait pu l'accueillir. Il demeura ainsi toute sa vie entre deux univers sans jamais appartenir pleinement à aucun d'entre eux.

L'hérétique juif qui transcende la condition juive (Jewry) appartient à une longue tradition (...). Ils sont tous allés au-delà des limites de la condition juive. Ils la trouvèrent tous trop étroite, trop archaïque, et trop contraignante. Ils recherchèrent des idéaux et leur réalisation au-delà d'elle¹⁰².

Selon Deutscher, les Juifs d'extrême-gauche de sa génération (nés au tournant du XX^e siècle) vivaient eux aussi une situation comparable, car ils furent maintenus par le monde non-juif dans leur judéité, en raison de l'antisémitisme qui régnait à l'époque.

Quant aux Juifs soixante-huitards, l'expression « juifs non-juifs » s'applique t-elle à eux également ? Une chose est sûre, les Juifs soixante-huitards d'extrême-gauche n'ont pu totalement se dégager de la mémoire de l'antisémitisme que leurs parents et les générations précédentes ont vécu. Pour paraphraser Max Weber, le fait d'avoir appartenu à un *Pariavolk* les marquait profondément et animait leur engagement politique. Ainsi, même si l'antisémitisme racial de la fin du XIX^e siècle et de la première partie du XX^e siècle était moribond, ils restaient imprégnés de leur histoire familiale comme le rappelle B :

Pour moi dans la filiation de ce que je vous disais tout à l'heure, disons être juif, être de gauche pour moi c'était une identité dreyfusarde, c'était la continuation, c'était bien naturel. Compte tenu de l'histoire de l'antisémitisme que ce soit l'affaire Dreyfus ou de Vichy, ou de la 2ème guerre mondiale être juif et de gauche pour moi c'est une seule et même chose, ça allait de soi. C'était bien normal de trouver plein de juifs là-dedans. Où est ce qu'ils auraient pu être ?... Pour moi c'est une seconde nature. Héritage dreyfusard et héritage de la guerre, antisémitisme allemand de la Shoah...

Cependant, le fait de s'être retrouvés à gauche en raison de leurs origines juives ne signifiait pas pour autant qu'ils pensaient avoir un quelconque devoir envers les Juifs en particulier. Il semble que l'engagement politique des Juifs soixante-huitards se rapproche plutôt de celui de Rosa Luxembourg, autre juive non-juive éminente, qui

¹⁰² Shmuel Trigano, « Les « JUIFS NON JUIFS » d'Isaac Deutscher à l'épreuve du temps présent », *Controverses*, vol. 1, n° 4, 2007, p. 49.

refusait de lutter pour une cause spécifiquement juive, et qui insistait plutôt pour militer auprès de tous les exclus quels qu'ils soient.

Pour moi, les malheureuses victimes des plantations de caoutchouc dans la région de Putumayo, les nègres d'Afrique dont les corps servaient de ballons aux Européens, me sont tout aussi proches. [...] Il n'y a pas dans mon cœur un petit coin spécial pour le ghetto : je me sens chez moi dans le monde entier, partout où il y a des nuages, des oiseaux et les larmes des hommes¹⁰³.

Dans Le Juif imaginaire, Alain Finkielkraut revient sur la vague antisioniste d'extrême-gauche qui balaya un si grand nombre de Juifs de sa génération qui se reconnaissaient davantage dans l'internationalisme révolutionnaire que le sionisme. Il observe d'ailleurs que :

Nés après [la Shoah], soustraits au destin juif par une prévalence de la chronologie, ces martyrs de la douzième heure, se dédommageaient de ce retard en fignolant leur sensibilité juive. Les colonisés en lutte pour leur indépendance, le Black Power, le tiers monde à la reconquête de sa dignité : tels étaient, pour eux, les nouveaux Juifs de l'histoire. Comme tout le monde, ils parlaient d'impérialisme, de pillage des matières premières, d'asservissement de la main-d'œuvre, mais ce discours marxiste taisait la vraie nature de leur soutien. Ce qui les attachait au sort des « Asiates », des « Nègres » et des « Bougnoules », c'était le nom dont on les affublait. Ces hommes étaient exclus de l'humain par la morgue raciste de l'Occident, ils payaient pour leur couleur de peau, cette étoile jaune ineffaçable.

Étrange malentendu: pour rester fidèles à l'expérience de leurs parents, ces enfants s'exposeront à être traités de renégats. Car, entre Juifs, le conflit des générations qui culminera en Mai 68 et dans les années d'hyperpolitisation qui suivirent sera d'abord un conflit d'imaginaires. Quel est le détenteur légitime de l'identité juive? Israël ou les victimes ethnocidaires de l'Homme blanc? Qu'est-ce qui est plus juif: la construction d'une enclave occidentale au Moyen-Orient ou le soulèvement des écrasés, la volte-face des damnés de la terre? Telle sera la question, et de là naitront, pour un temps, de terribles divergences [...] Défilant avec les autres, ils glissaient dans la sentence commune un message confidentiel que seules pouvaient décrypter des oreilles familiales, et qui disait à peu près ceci: « Nous sommes tous des Juifs allemands, des lépreux, des apatrides et des bannis, tandis que vous n'êtes

¹⁰³ Rosa Luxembourg citée par E. TRAVERSO, Les marxistes et la question juive..., op. cit., p. 72.

plus, vous, que des bourgmestres cossus et des ersatz d'Israéliens, des larbins d'Américains subalternes et des patriotes de la plus banale espèce... Notre révolte est juive, mais on ne saurait pas en dire autant de votre chauvinisme israélien et vos restes de trouille israélite ![...]

Le Che contre Moshe Dayan: aux uns les multiples figures de l'homme humilié, aux autres la terre d'Israël. Chacun avait son Juif. C'était la guerre des étoiles. Jusqu'au jour où, à la tête du combat révolutionnaire, le fedayin vint succéder au guérillero. Alors la bataille des générations atteignit son apogée pour les sionistes, stupéfaits, virent les enfants prodigues prendre le parti de l'adversaire au nom même de l'idée juive! Si encore, en se retournant contre les leurs, ils avaient conscience de déserter le judaïsme! Non, les parjures s'affirmaient plus orthodoxes que leurs pères et défendaient contre une nation dite expansionniste et conquérante la cause d'un peuple errant, d'un peuple en diaspora: les Palestiniens, proscrits universels. C'est à ces spoliés, assuraient-ils, et non à leurs spoliateurs que devaient s'appliquer désormais les catégories d'histoire juive¹⁰⁴.

Certes, les Juifs d'extrême-gauche ne s'identifiaient pas au projet national juif qu'incarne le sionisme. Or, ils continuaient à se percevoir comme membres d'une communauté qui fut opprimée. Cela les habitait réellement. D'ailleurs, s'ils tiraient quelque chose de leur judéité, c'est justement le devoir de se ranger du côté des opprimés. Pour citer encore Alain Finkielkraut :

Je pensais, moi, être fidèle à la vocation d'Israël en jouant non seulement le Juif, mais le Noir, le colonisé, l'Indien, ou le miséreux du tiers monde : années heureuses et volubiles, où en toute innocence je *collais* à mes origines¹⁰⁵.

B rappelle d'ailleurs que la figure de l'Arabe, dans les milieux de gauche, jouissait d'un certain prestige étant donné qu'ils venaient tout juste d'obtenir l'indépendance de l'Algérie et qu'ils étaient sur la ligne de front dans la lutte contre le colonialisme européen. Cela influença ses sympathies pro-palestiniennes dans les années qui suivirent. Notons également le parcours du sociologue, juriste et expert du conflit israélo-palestinien, Nathan Weinstock, qui écrira plus tard *Le Sionisme contre Israël*,

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 43.

¹⁰⁴ Alain Finkielkraut, Le juif imaginaire, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 161-163.

véritable bible de l'antisionisme d'extrême-gauche des années 60 et 70¹⁰⁶. Weinstock écrira plusieurs livres sur le mouvement ouvrier juif d'Europe de l'Est (comme *Le Pain de misère* par exemple)¹⁰⁷. Bref, les gauchistes juifs n'avaient pas divorcé de leur judéité, bien qu'il fallait la subsumer dans le cadre d'une politique qui se voulait internationaliste.

C, premier membre de sa famille née en France, me confia même qu'elle ne réussit jamais à se sentir française. Idem pour Pierre Goldman, déjà cité, qui se définissait comme un « Juif polonais né en France ». Pour eux, l'engagement internationaliste permettait aussi de sortir du cadre national français dans lequel ils ne se sentirent jamais à leur place. Cependant, il faut bien l'admettre, le souvenir d'avoir été opprimés constitue un socle bien mince sur lequel l'identité juive peut reposer. En utilisant un langage hégélien, on pourrait même ajouter que l'identité de ces Juifs antisionistes reposait en réalité sur une synthèse entre la thèse de leur judéité d'origine d'une part, et l'antithèse qui constitue leur désir de s'en émanciper d'autre part.

Pas étonnant que dans Génération: les années de plomb, Patrick Rotman et Hervé Hamon reviennent eux aussi sur la judéité d'un grand nombre de militants d'extrêmegauche de la génération 68. Ils racontent également le silence de ces derniers sur leur judéité qu'ils semblaient vouloir transcender. Non pas qu'ils avaient honte d'être Juifs, mais ils avaient une soif d'universel que leur communauté d'origine ne satisfaisait pas. Comme le rappelle d'ailleurs Tony Lévy, grand frère du fameux Benny Lévy: « notre identité juive était un non-dit, une zone occultée. D'autres étapes ont été nécessaires pour que cela ressorte, pour comprendre que le fort contingent de

106 N. WEINSTOCK, Le sionisme contre Israël..., op. cit.

¹⁰⁷ Nathan Weinstock, Le pain de misère histoire du mouvement ouvrier juif en Europe. Tome 1: L'Empire russe jusqu'en 1914, Paris, La Découverte, 2002.

juifs dans la mouvance gauchiste n'était pas un hasard, qu'il en résultait une connivence¹⁰⁸. »

A rapporte aussi que pendant ses années au Parti communiste, il n'était jamais question de sa judéité. Simon Epstein, ancien leader sioniste de gauche qui côtoya les Juifs d'extrême-gauche à la même époque, rappelle que ceux-ci n'évoquaient jamais la Shoah de peur d'être perçus comme des militants qui mettaient de l'avant leurs intérêts communautaires plutôt que de défendre des intérêts universels.

On peut toutefois considérer que ce silence des acteurs de Mai 68 sur leur judéité avait quelque chose de suspect. En effet, on était à l'époque aux débuts de ce que l'on appelle aujourd'hui en anglais « identity politics ». Les minorités opprimées et marginalisées (femmes, Noirs, colonisés, etc.) insistaient de plus en plus pour que leur voix se fassent entendre, et que leurs revendications propres ne soient pas sacrifiées sur l'autel de celles de la « classe ouvrière ». En d'autres termes, l'extrêmegauche savait s'appuyer sur les identités particulières lorsque cela s'avérait utile politiquement.

De plus, il existait des personnalités de gauche d'origine juive, qui se réclamaient elles aussi de l'internationalisme, mais qui ne faisaient pas l'impasse sur leur judéité, bien qu'elles étaient en général un peu plus âgées et qu'elles avaient connu l'antisémitisme racial d'avant-guerre qui a mené à la Shoah. Pensons notamment à Albert Memmi, théoricien anticolonialiste, qui a beaucoup écrit sur son expérience personnelle¹⁰⁹. Quant à Sartre, il, montre avec ses *Réflexions sur la question juive* qu'évoquer la condition juive ne fut pas toujours un tabou à gauche¹¹⁰. Et même chez les soixante-huitards, certains évoquaient leur judéité. Pensons à Pierre Goldman,

¹⁰⁸ H. HAMON et P. ROTMAN, Génération..., op. cit., p. 91.

¹⁰⁹ Albert Memmi, *Portrait d'un Juif*, Paris, Gallimard, 1962; Albert Memmi, *La libération du juif*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972.

¹¹⁰ Jean-Paul Sartre, Réflexions sur la question juive, Paris, Gallimard, 1954.

figure iconoclaste du gauchisme français, qui insistait sur son identité juive au point d'intituler son autobiographie : Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France¹¹¹.

Les sionistes de gauche et d'extrême-gauche, représentés par des groupes tels que l'Organisation juive révolutionnaire (OJR), le Lazer, l'Hashomer Hatzair ou encore l'Habonim Dror, n'avaient quant à eux aucun malaise à s'appuyer sur leur identité juive tout en se réclamant de leur internationalisme. C affirme d'ailleurs qu'elle abordait régulièrement la question de sa judéité avec Sartre, mais qu'il n'en était jamais question au sein des discussions qui animaient les membres d'origine juive de la Gauche prolétarienne.

Enfouir sa judéité n'avait donc rien d'inévitable à l'époque. Que peut-on en déduire? Il serait certes tentant d'affirmer que l'extrême-gauche ne faisait qu'un usage instrumental de l'identité. À partir du moment où les Juifs devenaient des blancs comme les autres, qu'ils n'étaient plus des victimes et qu'ils se situaient du mauvais côté de l'affrontement Occident impérialiste/tiers-monde à travers le conflit israélo-arabe, évoquer sa judéité n'était plus de mise car aucune revendication ne pouvait découler du fait d'appartenir à un groupe « privilégié ». Les Juifs soixante huitards avaient donc dévitalisé leur judéité.

On verra plus tard plus en détails que l'historien franco-israélien, Simon Epstein, a mis en relief le fait qu'il n'était à peu près jamais question de la Shoah dans les milieux d'extrême-gauche, en particulier chez les trotskistes, où les Juifs étaient pourtant surreprésentés. Cependant, les Juifs d'extrême-gauche tels que C, Pierre Goldman ou encore cette personne identifiée dans le livre d'Auron par les initiales « G.R », qui ne réussirent à jamais à se sentir français (bien que nés en France), ont peut-être vu à travers un internationalisme abstrait l'occasion de se détacher du moule national auquel ils n'ont jamais pu adhérer, largement en raison du fait qu'ils

¹¹¹ P. GOLDMAN, Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France..., op. cit.

ressentaient toujours le fait qu'à l'époque de Vichy, la France avait trahi leur famille¹¹². G.R. rappelle d'ailleurs que sa mère lui répétait de manière récurrente : « Souviens-toi... ce sont les Français qui ont livré ton grand-père aux Allemands. Les Français aussi sont nos ennemis¹¹³.

Ces Juifs d'extrême-gauche n'essayaient probablement pas d'échapper à leur judéité en la reléguant aux oubliettes. Il nous semble qu'ils essayaient tout simplement de se libérer de l'assignation d'appartenance à une case nationale bien définie alors qu'ils se percevaient comme d'éternels apatrides.

En tous les cas, les témoignages de C, de Pierre Goldman et de G.R. ne permettent pas de dire que ces révolutionnaires utilisaient leur internationalisme pour fuir leur judéité. Ils semblaient plutôt fuir le sentiment d'étrangeté, de marginalité, voire d'aliénation permanente dans lequel ils se trouvaient. Eux qui ne se sentaient pas français parce que Juifs (le sentiment que la France avait trahi leurs parents pendant la Shoah les habitera constamment), qui n'étaient pas non plus séduits par le sionisme, virent à travers l'internationalisme prolétarien l'occasion de s'épanouir dans leur non-appartenance nationale. Cela expliquerait la surenchère internationaliste de nombreux Juifs d'extrême-gauche, et le fait qu'ils y aient adhéraient un tel zèle qu'ils n'abordaient jamais leur judéité.

2.5 Le tiers-monde devient un prolétariat de substitution et les Juifs deviennent blancs

Pour comprendre le jusqu'auboutisme de l'extrême-gauche lorsque vient le temps d'aborder la question palestinienne (l'extrême-gauche remet en cause depuis la fin des années 60 l'existence même de l'État d'Israël), il faut comprendre la charge

¹¹² Y. AURON, Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68..., op. cit.

¹¹³ Y. AURON, Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68..., op. cit., p. 284.

symbolique de cette cause. En effet, comme le démontre Colin Shindler dans *Israel* and *The European Left : Between Solidarity and Deligitimization*, même si la gauche radicale a toujours eu maille à partir avec le sionisme, l'idée de démanteler l'État juif ne s'est imposée que dans la seconde partie des années 60.

Cette époque coïncide justement avec la montée d'une Nouvelle gauche (plus radicale que la précédente), qui s'inscrivait dans le sillage de la critique de la société occidentale. Comme il fut dit plus tôt, cette critique s'est cristallisée autour de l'École de Francfort autour de figures telles que Herbert Marcuse ou Theodor Adorno, qui dénonçaient l'hégémonie des valeurs consuméristes des sociétés occidentales d'aprèsguerre.

B reconnaît d'ailleurs tout à fait que la Gauche prolétarienne insista autant sur l'importance de la cause palestinienne essentiellement par stratégie visant à unir les travailleurs d'origine maghrébine que l'organisation souhaitait recruter – car le prolétariat français ne semblait pas vouloir se démarquer du Parti communiste de l'époque qui s'inscrivait de plus en plus dans le système de la Cinquième République :

...en France quand la gauche prolétarienne s'est construite on a trouvé un accueil plus facile parmi les ouvriers immigrés en particulier immigrés d'Afrique du nord que parmi le prolétariat français classique qui était plus sous l'influence du parti communiste et de la CGT [Confédération générale du travail]. Les OS [ouvriers spécialisés] des usines d'automobiles qui étaient directement de la main-d'œuvre, pour l'essentiel, issus d'Afrique du Nord étaient moins sous l'emprise du PC [Parti communiste] et de la CGT. Ils étaient plus ouverts au militantisme qu'on leur offrait de partager. Ils étaient surreprésentés par rapport à ceux qu'on avait recrutés comme militants ouvriers par rapport à l'ouvrier français classique. En plus il y avait des conflits entre les Algériens et les Marocains sur le Sahara, sur toute une série de choses. La cause palestinienne était une cause qui les unifiait, donc dans nos calculs militants, ça a eu une certaine place y compris pour le rapprochement avec la cause palestinienne s'est faite aussi en même temps que le travail militant en milieu des travailleurs immigrés en France. Ce n'était pas uniquement quelque chose qui se passait au Proche Orient c'était aussi une réponse au contexte social en 1970.

En d'autres termes, la cause palestinienne ne se limitait pas aux enjeux qui l'opposaient au sionisme. Sa charge symbolique avait un potentiel mobilisateur si considérable, que la gauche radicale occidentale n'a pas hésité à l'utiliser afin de grossir et mobiliser ses troupes. En effet, aux yeux de la gauche radicale, le conflit israélo-arabe n'est pas un simple conflit territorial ou colonial, il constitue plutôt la quintessence de l'opposition entre le tiers-monde (hissé au rang de prolétariat de substitution par la gauche radicale européenne) et l'Occident, symbolisé par Israël.

On ne peut expliquer ce phénomène sans comprendre le changement du signifiant juif aux yeux des Occidentaux au tournant des années 60. Comme en témoigne le livre de Karen Brodkin, *How Jews Became White Folks : And What That Says About Race in America*, ce n'est qu'au tournant des années 60 qu'aux États-Unis et dans le reste de l'Occident, les Juifs sont devenus aux yeux de la population majoritaire, des blancs comme les autres. Auparavant, le racisme biologique qui ne fut discrédité qu'avec la Shoah les considérait comme des « sémites », des « orientaux » et des « asiatiques ».

Cette métamorphose de l'image des Juifs modifiera complètement la perception d'Israël auprès des membres de la génération du baby-boom (y compris de nombreux Juifs parmi eux) qui ont grandi après la Seconde guerre mondiale, et qui n'ont pas réellement connu l'antisémitisme racial de la période précédente. Comme le rappelle l'historien britannique, Colin Shindler, aux yeux de cette génération, les Juifs ne constituaient pas une population opprimée qui a regagné sa terre d'origine, mais bien des blancs qui ont colonisé une terre indigène :

As the New Left in France had neither experienced the assault on the Jews during the Nazi occupation nor witnessed the rise of the state of Israel in 1948, many adherents became politically desensitized on issues about Jews and Israel. This became more accentuated with the rise of Palestinian

nationalism in the 1960's and when it became a cause for identification by sections of the Left¹¹⁴.

C'est ainsi que les cartes seront redistribuées et que la grille de lecture coloniale qui avait peine à se faire entendre finira par s'imposer à gauche. Pour être plus précis, l'analyse coloniale du conflit israélo-arabe se faisait déjà, mais la mémoire de la Shoah et de l'antisémitisme européen faisait en sorte que même à l'extrême-gauche, Israël sera perçu comme un cas particulier qui ne méritait pas la haine vouée aux autres États coloniaux. Quant aux Palestiniens, loin d'apparaitre comme des irrédentistes intransigeants qui n'hésitaient pas à s'allier à l'Allemagne nazie (c'est ainsi qu'on les décrivait dans les années 40), ils seront dorénavant perçus comme des indigènes innocents qui ont fait les frais de l'antisémitisme européen¹¹⁵.

Il n'en fallait pas plus pour qu'aux yeux de cette extrême-gauche tiers-mondiste, Israël devienne l'objet d'anathème, d'autant plus que dans leur vision des choses, la dépossession des indigènes palestiniens n'avait eu lieu que deux petites décennies auparavant; autant dire hier matin. C'est largement la raison qui explique l'adhésion sans nuance de l'extrême-gauche aux revendications palestiniennes de l'époque, soit la destruction d'Israël. Pour l'extrême-gauche, garder le soutien du tiers-monde était primordial. Et si le prix à payer était le démantèlement d'Israël, tant pis – que ce soit à travers son remplacement par une « Palestine laïque et démocratique » ou son intégration quasi-forcée dans le cadre d'une fédération socialiste au Moyen-Orient, la seule exigence était que les Juifs ne soient pas expulsés et qu'ils soient autorisés à subsister en tant que minorité nationale ou culturelle dans la région¹¹⁶.

Fait intéressant, dans son témoignage, B a semblé se contredire. Certes, il reconnaissait l'utilité de la cause palestinienne pour mobiliser les travailleurs

¹¹⁴ C. SHINDLER, Israel and the European Left..., op. cit., p. 215.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 128

¹¹⁶ M. RODINSON, « Israël, fait colonial? »..., op. cit.

maghrébins, mais il a déclaré également ne jamais avoir voulu s'engager dans une cause seulement en raison de sa portée symbolique :

Je ne me suis jamais vécu comme un tiers-mondiste, ça c'est une spécificité personnelle. J'ai été très engagé dans l'histoire de la guerre d'Algérie parce que ça se passait en France. Je ne suis pas quelqu'un qui combat par procuration. Je ne l'ai jamais été. J'avais été contre la guerre au Vietnam comme tout l'monde si j'ose dire mais ce n'est jamais entendu que ça soit porteur de la révolution mondiale ou quoi que ce soit de ce genre. J'ai toujours pensé qu'on se battait là où on était. Ce qui était important c'est ce que l'on faisait plus que les slogans qu'on pouvait je n'ai pas participé aux comités Vietnam, j'étais plutôt pour mais je trouvais que défiler à Paris pour une guerre qui se passait au Vietnam et qui concernait les Américains.

Cela-dit, il admet avoir lui-même avalisé l'usage de la cause palestinienne en raison de sa portée symbolique. La nature contradictoire des propos de B permet d'entrevoir que ce remplacement du prolétariat par le tiers-monde, tombait sous le sens pour un grand nombre de militants. Ils n'avaient pas forcément l'impression de faire de la surenchère tiers-mondiste. Il y a de bonnes raisons de croire que ce processus de substitution du prolétariat par le tiers-monde se faisait de manière naturelle, voire inconsciente parfois.

C'est ce que nous observons dans le cas de B qui remet en doute le bien-fondé d'analyser l'antisionisme d'extrême-gauche des Juifs soixante-huitards à travers leur tiers-mondisme.

Quand on est complètement idéologue, ça rend à moitié aveugle... si je parle de maintenant, je pense que la question de la construction d'un État en 1945 c'était une question qui avait un sens faut-il faire, faut-il pas faire, faut-il créer un État qu'on soit antisioniste à l'époque, pour moi aujourd'hui ça n'a aucun sens. L'État d'Israël existe et je n'ai pas besoin pour ça de construire un schéma idéal où je reconstruis de proche en proche, le Proche-Orient, le tiers monde et le monde entier et ces constructions intellectuelles abstraites à mes yeux n'ont aucun sens. Je n'ai pas besoin d'avoir des théories si sophistiquées pour justifier une position politique. Ça m'agace profondément.

Mais après ce désaveu de notre méthodologie, il enchaina en disant :

Mais c'est clair qu'il y avait, y compris à l'intérieur du mouvement des travailleurs arabes, le MTA [mouvement des travailleurs arabes] qu'on avait à l'époque, il y avait des tendances antisémites, à la fois nous menions une bagarre continuelle contre ces tendances mais en même temps on pourrait trouver pas mal de traces des moments où on a éludé ces difficultés en faisant semblant de ne pas entendre que sous l'antisionisme il y avait un antisémitisme latent. Nous tenions à la séparation antisémitisme / antisionisme donnant à l'antisionisme la destruction de l'État d'Israël, pas de la société israélienne mais il y avait quand même une certaine tolérance à l'égard des dérapages qu'on entendait parmi les militants du MTA. Jusqu'à un moment qui a été tout à fait important de la dissolution de la gauche prolétarienne qui est la condamnation de l'attentat de Munich.

Il avoue ainsi avoir toléré l'antisémitisme de certains de ses camarades d'origine arabe que son mouvement cherchait à enrôler. Il y a fort à parier que B et les autres membres juifs de la Gauche prolétarienne auraient réagi de manière beaucoup plus virulente si des chefs d'entreprises ou encore des policiers tenaient des propos similaires. C'est bien en raison d'un tiers-mondisme exacerbé que les Juifs d'extrême-gauche fermaient l'œil sur l'antisémitisme de l'opprimé.

Le témoignage de C soutient cette l'hypothèe. Lorsque nous lui avons soumis l'idée selon laquelle ce n'est pas tant l'antisémitisme que le tiers-mondisme qui expliquait qu'un grand nombre de Juifs devinrent antisionistes au point de remettre en cause l'existence d'Israël, elle trouva cette observation juste :

Question : Êtes vous d'accord avec moi là c'est moi qui fais une déclaration ensuite vous la commenterez. Si je dis que les sentiments des israéliens de plusieurs gauchistes à l'époque, dans les années 60-70 avaient beaucoup plus avoir avec leurs penchants tiers-mondistes, l'idée d'une révolution tiers-mondiste, révolution socialiste enfin selon laquelle le Tiers Monde serait une sorte d'extension du prolétariat que d'un quelconque antisémitisme inconscient etc.

Réponse : Oui je crois que c'est une réflexion assez juste

Q : Je dis ça parce que je ne pense pas que Benny Lévy ait pu avoir des dérives antisémites.

R: Non, ça je ne crois pas non.

Cependant, une question mérite d'être soulevée : est ce que ces Juifs gauchistes soixante-huitards furent des « Juifs inauthentiques » selon la typologie de Sartre ? Dans son fameux ouvrage, *Réflexions sur la question juive*, qui tente d'expliquer le phénomène de l'antisémitisme, Sartre décrit également les réactions que les Juifs sont amenés à prendre face à ce phénomène. Cet ouvrage est très intéressant en ce qui nous concerne, car il traite non seulement de l'antisémite, mais également du comportement ambigu que l'on peut adopter face aux Juifs sans pour autant ressentir une quelconque hostilité envers eux. Il n'est pas question ici de l'analyser en détail, mais simplement d'évoquer deux concepts qu'il utilise : le « démocrate » et le « Juif inauthentique ».

Sartre fait une distinction claire entre l'antisémite véritable, et le démocrate qui ne hait pas le Juif en tant que tel mais qui au nom d'un universalisme abstrait, reste mal à l'aise devant le Juif qui affirme son identité. Contrairement à l'antisémite, il ne souhaite pas dépouiller le Juif de son humanité. Il ne le déteste pas. Cependant, il tolère mal la distinction que constitue l'identité juive. À ses yeux, elle est signe d'insularité, alors que le démocrate ne jure que par l'universalisme abstrait qui nie tout particularisme identitaire.

Quant au Juif inauthentique, il tente de se défaire de la « détermination sociale » à laquelle il ne peut échapper car la société le perçoit comme juif – aux yeux de Sartre c'est bien l'antisémite qui fait le Juif¹¹⁷. En tentant de se fondre dans la masse et de ne pas agir en tant que Juif, il n'agit pas dignement car il abandonne les siens sans même

¹¹⁷ Nous ne partageons pas l'idée selon laquelle c'est l'antisémite qui fait le Juif, mais cela ne change rien à notre analyse. Nous cherchons à comprendre pourquoi les Juifs soixante-huitards pouvaient souvent rester discrets quant à leur judéité. Que l'antisémite fasse le Juif ou que le Juif laïc existe même s'il n'y a pas d'antisémitisme, cela n'a que peu d'importance dans le cas qui nous intéresse.

réussir à échapper à sa judéité auprès des antisémites qui le percevront toujours comme tel de toute manière¹¹⁸.

Comme il a été dit plus tôt, les Juifs d'extrême-gauche de la génération 68 n'étaient pas des Juifs honteux. Ils se savaient juifs, et leur appartenance à ce que Max Weber a qualifié de *paraiovolk* est souvent à l'origine de leur sensibilité de gauche et de leur solidarité envers les déshérités – dont les Palestiniens.

Cependant, force est de constater que par certains de leurs actes, ils ont bel et bien agi en tant que Juifs inauthentiques : le fait que plusieurs d'entre eux soutenaient les appels à la destruction d'Israël au nom de leur solidarité pour les revendications du tiers-monde, l'indulgence dont certains ont fait preuve par rapport à l'antisémitisme arabe, le refus d'évoquer la Shoah dans le cas des trotskistes, etc.

Mais encore une fois, à partir du moment que l'on comprend leur état d'esprit tiersmondiste selon lequel les peuples dits du Sud sont un prolétariat de substitution, et
qu'on ne peut se permettre de perdre leur soutien faute de quoi la cause
révolutionnaire perdrait tout son sens, leur silence ou leur indulgence face aux abus
de ce prolétariat de remplacement devient compréhensible. Il semble donc bien qu'ils
aient sacrifié leur judéité sur l'autel de la Révolution. Il ne s'agit pas ici de les
condamner, et encore moins de les accabler, mais plutôt de constater que lorsque leur
judéité et leur « praxis idéologique » semblaient incompatibles, ils privilégiaient le
gauchisme à la judéité.

Il est tentant également d'établir un parallèle entre le « démocrate » dont parlait Sartre et l'extrême-gauche antisioniste. En effet, l'extrême-gauche antisioniste admet volontiers qu'il faut tout offrir aux Juifs en tant qu'individus mais en rien en tant que nation. Le peuple juif semble bien être le peuple de trop, principalement en raison du

¹¹⁸ J.-P. SARTRE, Réflexions sur la question juive..., op. cit.

fait que l'identité juive oscille entre religieux et national, alors que les valeurs modernistes issues des Lumières séparent le religieux du politique¹¹⁹.

Néanmoins, les tenants de la théorie du « nouvel antisémitisme » n'en démordent pas. Pourquoi l'extrême-gauche a-t-elle senti le besoin de remettre en cause l'existence même de l'État d'Israël et d'aucun autre État? Aux yeux de certains, cela prouve sans l'ombre d'un doute que c'est bel et bien le caractère juif de l'État d'Israël qui pose problème à une certaine gauche, et que le tiers-mondisme exacerbé permet certes de comprendre son antipathie envers Israël, mais en aucun cas le désir d'en finir avec le seul État juif. Certains y voient la preuve que l'antisémitisme des époques antérieures ne s'est pas évaporé. Il se serait simplement déplacé vers l'État d'Israël, le « Juif des nations ». C'est cette perspective que nous allons analyser au cours du prochain chapitre.

¹¹⁹ *Ibid*.

CHAPITRE III

L'ANTISIONISME DES JUIFS SOIXANTE-HUITARDS

ET LES PROBLÈMES DE LA GAUCHE RADICALE

AVEC L'IDENTITÉ JUIVE

Dans ce chapitre, il sera question du malaise que suscite l'idée d'une judéité laïque auprès de la gauche radicale, ce qui explique en partie son antipathie extrême envers l'État d'Israël. Nous défendrons également l'idée selon laquelle c'est bien un sentiment anti-occidental (souvent inconscient) qui règne au sein de la gauche radicale, qui est la cause première de l'antisionisme radical de l'extrême-gauche, et non une quelconque haine anti-juive. Nous verrons ainsi que l'antisionisme de la gauche radicale s'inscrit dans un rejet plus large de l'Occident capitaliste.

3.1 Présentation de l'argument du « nouvel antisémitisme » et de la « haine de soi »

L'idée selon laquelle l'antisémitisme connaitrait différentes mutations qui épousent la doxa de l'époque n'est pas neuve. Comme le fait remarquer David Nirenberg dans Antisemitism: The Western Tradition, si dans l'Antiquité et au Moyen-âge, périodes où la religion dominait la vie de tout un chacun, on rejetait les Juifs en raison de leur culte, à partir de l'ère moderne, au XIXe siècle, ce fut plutôt l'ethnonationalisme qui justifiait le rejet des Juifs¹²⁰. On les rejetait donc en raison de leurs origines étrangères qui faisaient d'eux un peuple « asiatique » pour citer Herder ou Proudhon, et « sémite » pour reprendre le terme de Wilhem Marr¹²¹.

Le Juif serait donc le symbole ultime de l'altérité aux yeux des Occidentaux; cet Autre ultime contre lequel on se définit. N'est-ce pas Emmanuel Kant qui disait des Juifs qu'ils étaient des « Palestiniens » pour insister sur leur origine non-européenne¹²²? Nirenberg considère que le christianisme étant issu d'une scission du judaïsme, s'est construit contre celui-ci. Justement, l'historien israélien, Yehuda Bauer, rappelle que le judaïsme est une religion ethnique qui s'adresse à un peuple en particulier ¹²³. Or, la tradition paulinienne du christianisme, visera à convertir l'ensemble de l'humanité. C'est pourquoi dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on accusera les Juifs de rejeter la portée universelle du christianisme pour des raisons tribales. Pierre-André-Taguieff montre que cette accusation d'ethnocentrisme survivra dans la longue durée en revêtant différentes formes d'antisémitisme. Pas étonnant que certains courants à gauche accusent aujourd'hui Israël d'être le fruit d'un projet sécessionniste visant à séparer les Juifs du reste du genre humain¹²⁴.

¹²⁰ D. NIRENBERG, Anti-Judaism..., op. cit.

¹²¹ P.-A. TAGUIEFF, La judéophobie des modernes..., op. cit., p. 228.

¹²² *Ibid.*, p. 313.

Yehuda Bauer, The Jews: A Contrary People, Zürich; Berlin, Lit, 2014, p. 282-284; P.-A. TAGUIEFF, La judéophobie des modernes..., op. cit., p. 251-253.

¹²⁴ P.-A. TAGUIEFF, La judéophobie des modernes..., op. cit., p. 136.

Face à la judéophobie expressément raciste du IIIe Reich, les idéologues soviétiques pouvaient, à la condition de tenir un discours « antiraciste » intransigeant, réactiver l'imaginaire antijuif de la tradition révolutionnaire et dénoncer, en tant que « réactionnaires », les « cosmopolites » et les « sionistes ». Dans un régime totalitaire dont les éditions s'intitulaient « Éditions du Progrès », la haine des Juifs et ses instrumentalisations politiques prenaient nécessairement une couleur « progressiste ». Il suffisait de dénoncer l'ennemi comme « réactionnaire ». Relayé par les communistes (en France comme ailleurs) – surtout depuis les années 60, l' « antisionisme » soviétique, était indissociable, dans la langue de bois, d'un anticapitalisme révolutionnaire et d'un anti-impérialisme radical. La tactique soviétique rhétorique utilisée par les Soviétiques consistait à dénoncer à la fois « l'antisémitisme » et le « sionisme », au nom d'une position « progressiste ». Ce mode indirect de stigmatisation des Juifs est devenu un lieu commun du discours de gauche, qu'il soit communiste ou non 125.

La théorie du nouvel antisémitisme que Pierre-André Taguieff a baptisé « nouvelle judéophobie » repose donc sur l'idée selon laquelle l'antisionisme radical actuel n'est que la dernière métamorphose du vieil antisémitisme qui a survécu au fil des époques. Il aurait d'ailleurs connu trois âges (ou phases) : 1) la phase religieuse 2) la phase ethnique (au sens racial du terme) 3) la phase antisioniste qui s'est développée depuis les années 60 et qui connait son paroxysme aujourd'hui.

Les historiens de l'antisémitisme n'affirment pas que l'antipathie envers le sionisme constitue en soi une forme d'antisémitisme. On peut très bien rejeter le sionisme par rejet du nationalisme ou tout simplement parce que l'on considère que créer l'État d'Israël sur une terre occupée par un autre peuple constitue une injustice. On peut aussi ne pas se sentir interpelé par la notion de peuple juif quand on est soi-même d'origine juive. Toutefois, selon les historiens de l'antisémitisme, vouloir éliminer l'État d'Israël constitue une attitude discriminatoire envers les Juifs. Pourquoi seuls les Juifs devraient-ils être dépossédés de leur État-nation demandent Poliakov.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 124-125.

Taguieff et Wistrich? Pour dire les choses simplement, c'est bien le fait de vouloir éliminer l'État d'Israël qui constituerait une forme d'antisémitisme¹²⁶.

Mais avant d'aller plus loin, posons-nous la question suivante : pourquoi l'antisémitisme racial est-il devenu un champ de ruines; et surtout, pourquoi a-t-il fallu le remplacer par autre chose de plus « sophistiqué » comme l'antisionisme radical ? S'il en est ainsi, disent Poliakov, Wistrich et Taguieff, c'est que l'antisémitisme racial qui a connu son heure de gloire pendant la seconde partie du XIX^e siècle et la première du XX^e, fut complètement discrédité par la Shoah. Pour paraphraser l'écrivain, Georges Bernanos, Hitler a déshonoré l'antisémitisme¹²⁷. En effet, la Shoah a discrédité la théorie raciale. Il n'est d'ailleurs pas anodin qu'en 1949, l'UNESCO décréta que le concept de race était désuet. La seconde partie du XX^e siècle, dont les assises reposent largement sur une réaction face à Auschwitz, le fameux « plus jamais ça », avait pour ambition d'inaugurer l'ère des droits de l'homme. La superstructure idéologique (pour reprendre une expression marxienne) dans laquelle nous évoluons aujourd'hui reste imprégnée d'une vision antiraciste, qui porte aux nues les droits de l'homme, et qui se veut encore une fois universaliste - comme à l'époque du christianisme triomphant de la période pré-nationaliste¹²⁸.

Ce retour à l'universalisme n'est pas anodin. C'est justement là où se trouverait l'embryon de cet antisémitisme nouveau. En effet, l'exaltation de la nation n'est plus acceptée, et les droits individuels priment sur l'intérêt collectif - la raison d'État, etc. La nation n'a d'ailleurs plus de valeur intrinsèque. Elle ne constitue désormais plus que le cadre dans laquelle la démocratie libérale a cours. Nous serions donc, depuis la fin des années 40, arrivés à l'ère des droits de l'homme, de l'antiracisme et du progressisme. Détester un individu parce qu'il est Juif n'est plus possible. Il va donc

¹²⁶ *Ibid.*, p. 136.

¹²⁷ Philippe Lançon, « Bernanos et les bien-pensants », *Libération*, 2 septembre 2008, http://www.liberation.fr/tribune/2008/09/02/bernanos-et-les-bien-pensants_79217>, (9 juillet 2018). ¹²⁸ Chloé Maurel, « « La question des races » Le programme de l'Unesco », *Gradhiva*, vol. 5, n° 1, 2007.

falloir réorienter la haine du Juif vers un autre symbole. C'est ainsi que l'on fera de l'État d'Israël le « Juif des nations », qui se rendrait justement coupable de tout ce contre quoi l'Occident d'après-guerre s'est construit : nationalisme, racisme, militarisme, etc¹²⁹.

Les tenants de la théorie du nouvel antisémitisme affirment que l'idée selon laquelle l'altérité se trouve du côté des Juifs est si ancrée, que lorsque vient le temps de chercher un Autre imparfait (voire déficient), les regards se posent inévitablement sur cette communauté en priorité. Taguieff dira que dans ce contexte postnational (au sens où le « nation building » est complété), le parcours juif détonne. N'oublions pas que le sionisme fut le dernier mouvement national européen à apparaître au XIX^e siècle. Il fut aussi le dernier à créer un État-nation avant la chute du mur de Berlin - qui fut ponctuée par une renaissance du nationalisme dans l'ancien bloc de l'Est. Dans ce contexte, Juifs et Occidentaux allaient à nouveaux se retrouver sur des trajectoires séparées.

Rappelons-nous qu'à l'instar de tous les États, Israël est né dans le sang. Et pour survivre dans un environnement hostile, il lui faut continuer de verser le sang. Il y a là un paradoxe intéressant. Tandis que les Européens s'attelaient à rebâtir leurs États dans le cadre de la construction européenne, pour exister, Israël fit ce que firent les États européens à l'époque nationaliste qui prit fin après la Seconde guerre mondiale : la guerre. En clair, les Israéliens auraient une génération de retard sur le reste de l'humanité. Mais surtout, ils n'ont pas pris le train de l'universalisme post-national qui semble enfin s'imposer en Occident¹³⁰. Le nationalisme juif et le militarisme israélien feront donc en sorte que très rapidement, les intellectuels occidentaux verront Israël comme un anachronisme.

¹³⁰ *Ibid*.

¹²⁹ P.-A. TAGUIEFF, La judéophobie des modernes..., op. cit., chap. 16.

Quiconque examine le parcours du nom juif au travers de l'histoire récente sera frappé d'un symptôme : un perpétuel contretemps. Le devenir bourgeois par la culture et le travail a imprégné les Juifs allemands ou français d'universalisme et d'humanisme, précisément au moment où l'Allemagne et la France allaient cesser de s'en réclamer. Les sionistes ont voulu devenir européens par la construction d'un État-nation hors d'Europe; ils y sont parvenus précisément au moment au moment où les Européens allaient renoncer à l'État-nation. L'adoption du paradigme de 45 a conduit les Israéliens à se retrouver seuls à le conserver, en face d'une Europe qui prétend n'en plus rien savoir¹³¹.

Cela expliquerait largement le malaise qu'inspire Israël à l'intelligentsia européenne, qui semblait se détourner du nationalisme au moment même où les Juifs découvraient ses vertus. Mais cela n'explique pas pourquoi une bonne partie de la gauche souhaite éliminer l'État d'Israël. Ironie du sort, on ne rejette donc plus les Juifs parce qu'on assume haut et fort son racisme et son antisémitisme. Bien au contraire, cette fois-ci, on fait de l'État d'Israël, le symbole même du racisme, du nationalisme exalté, de l'ethnocentrisme, etc.

En tentant d'éradiquer l'État d'Israël les antisionistes chercheraient à faire disparaitre l'État juif du concert des nations. On refuserait aux Juifs ce que l'on admet pour tous les autres peuples, le droit à l'autodétermination nationale. L'antisémitisme nouveau ne viserait donc pas le Juif en tant qu'individu. Il ne le rejette pas en tant que membre d'une race inférieure ou étrangère. Comme au Moyen-âge, où le baptême permettait au Juif d'échapper à sa condition, l'antisémitisme nouveau lui donnerait la possibilité de s'absoudre. Pour ce faire, il suffirait simplement que le Juif rejette l'État d'Israël¹³².

132 P.-A. TAGUIEFF, La judéophobie des modernes..., op. cit., chap. 8.

¹³¹ J.-C. MILNER, Les penchants criminels de l'Europe démocratique..., op. cit., p. 128.

Analyse critique de la théorie du nouvel antisémitisme et de la « haine de soi » La théorie du nouvel antisémitisme est plausible et bien structurée. Contrairement à ce qu'affirment ses détracteurs, elle ne vise pas à intimider ceux qui « osent » critiquer Israël. Elle ne vise pas non plus à faire un amalgame entre Juifs et Israël afin de faire en sorte que toute critique contre l'État d'Israël soit d'emblée perçue comme antisémite. Ceux qui formulent ce genre d'accusations, pensons au très sulfureux Alain Badiou, se rendent eux-mêmes responsables des manipulations qu'ils attribuent à leurs adversaires la contraire du nouvel antisémite et de la « haine de soi »

Il est clair que certaines formes d'antisionisme peuvent s'avérer discriminatoires. La frontière est facile à définir. Si, pour des raisons de conscience morale, un individu affirme que la création de l'État d'Israël constitue une injustice, il n'y a absolument rien de discriminatoire ou de déshonorant dans cette attitude. On ne peut forcer qui que ce soit à aimer (ou détester) Israël et/ou le sionisme.

Or, lorsque l'antisionisme en vient à réclamer la disparition de l'État d'Israël, le terme « discrimination » s'impose. En effet, si tous les pays du monde ont le droit d'exister à l'exception d'Israël, cela implique que seuls les Juifs doivent être dépouillés de leur droit à l'autodétermination nationale. Quant à l'argument communément invoqué par la gauche radicale, selon lequel la création d'Israël a causé une injustice pour les Palestiniens et qu'il faut la réparer, il est tout simplement irrecevable, à moins que les pays qui furent crées de manière beaucoup plus injuste qu'Israël aient l'obligation de disparaitre également.

Mais revenons à la théorie du « nouvel antisémitisme », selon lequel parce que nous serions passés à une époque de consolidation nationale (post-nationale diront certains) caractérisée surtout par les droits de l'homme, c'est sur l'autel du droit de

¹³³ G. WEILL-RAYNAL, Une haine imaginaire..., op. cit.; I. SEGRE, La réaction philosémite, ou, La trahison des clercs..., op. cit.; Étienne BALIBAR (éd.), Antisémitisme, l'intolérable chantage..., op. cit.

l'hommisme que l'on parvient désormais à diaboliser les Juifs en faisant de leur État l'emblème du racisme.¹³⁴.

La principale raison qui, à nos yeux, rend déficient le concept de nouvel antisémitisme est <u>l'absence de causalité sur le plan historique entre l'antisémitisme racial et l'antisionisme extrême qui prévaut aujourd'hui - nous entendons par antisionisme extrême, un antisionisme qui réclame le démantèlement de l'État d'Israël.</u>

Il est à noter d'ailleurs que la principale institution judéophobe, l'Église catholique, entama une conversion philosémite dans les années d'après-guerre, qui se solda par le Concile Vatican II où l'accusation de « peuple déicide » fut levée. Par ailleurs, pendant ses deux premières décennies, l'État d'Israël connut un élan de sympathie qui gagna même certaines franges de la gauche radicale qui, auparavant, étaient profondément antisionistes. En effet, jusqu'à la fin des années 60, l'extrême-gauche, qu'elle soit trotskiste ou maoïste, ne semblait pas être capable de détester Israël au point de réclamer sa disparition comme en témoigne cet article du journal de l'organisation trotskiste, Lutte ouvrière, de mai 1962¹³⁵. Israël y est décrit comme un simple État bourgeois faussement socialiste; une banale social-démocratie. L'historien américain basé au Canada, Werner Cohn, remarque d'ailleurs que même lors de la Première guerre israélo-arabe de 1947-49, les trotskistes choisirent la neutralité en renvoyant dos à dos sionistes et nationalistes arabes « réactionnaires » et « féodaux » 136. Comment alors expliquer l'émergence de cet antisionisme réclamant la dissolution de l'État d'Israël? C'est là où, à notre sens, la théorie du « nouvel antisémitisme » apparait déficiente.

¹³⁴ S. TRIGANO, « Les « JUIFS NON JUIFS » d'Isaac Deutscher à l'épreuve du temps présent »..., op. cit., p. 49-51.

^{135 «} Israël », Lutte de classe, 1 mai 1962.

¹³⁶ W. COHN, « From Victim to Shylock and Oppressor: The New Image of the Jew in the Trotskyist Movement »..., op. cit.

En effet, comment expliquer que les jeunes militants d'extrême-gauche, dont la socialisation politique s'est faite à l'université, et qui étaient généralement issus de la classe moyenne supérieure, devinrent anti-israéliens à un point tel qu'ils voulurent détruire ce pays? Pour ceux qui n'étaient pas Juifs et qui avaient des parents imprégnés d'un antisémitisme résiduaire, arrivés à la fin de l'adolescence, ils ont dû inévitablement réprimé ces stéréotypes anti-juifs qui leur furent inculqués plus jeunes. En effet, proférer des opinions antisémites ne permettait tout simplement pas d'accéder à la « haute culture » qui était alors teintée d'une judéophilie réelle. Rappelons l'impact qu'a eu *Réflexions sur la question juive* de Sartre publié en 1946¹³⁷. Nous pourrions évoquer le cinéma également, dont le film de Claude Berri, *Le vieil homme et l'enfant*, véritable réquisitoire contre l'antisémitisme, qui connût un très grand succès lors de sa sortie en salle en 1967¹³⁸. Enfin, la génération des Soixante-huitards n'a pas hésité à adopter comme slogan, en solidarité avec Daniel Cohn-Bendit : « Nous sommes tous des Juifs allemands! » 139.

Il faut donc voir ailleurs pour comprendre d'où provient cet antisionisme si virulent. Et si Israël représentait autre chose que la judéité auprès de cette ultragauche? Que symbolisait donc l'État d'Israël auprès des soixante-huitards? En passant en revue la littérature antisioniste de l'époque, force est de constater que l'aspect juif d'Israël n'est pas ce qu'on lui reproche le plus. Au contraire, c'est son aspect européen qui est mis de l'avant.

Dans La Cause du peuple (maoïste) et Rouge (trotskiste), il apparait clairement que c'est le caractère européen et occidental d'Israël qui est fustigé et non sa judéité. Dans cet article de La Cause du peuple intitulé « Vive la lutte révolutionnaire du peuple palestinien », daté du 1^{er} janvier 1969, il n'est jamais question de la judéité d'Israël.

¹³⁷ J.-P. SARTRE, Réflexions sur la question juive..., op. cit.

¹³⁸ Claude Berri, Le vieil homme et l'enfant, 1967.

¹³⁹ H. HAMON et P. ROTMAN, Génération..., op. cit., p. 538.

C'est plutôt son rôle dans le système de domination occidentale au Moyen-Orient qui est soulevé.

B. – Des Contradictions systémiques apparaissent dans le camp occidental.

L'État d'Israël montre une autonomie dangereuse. Il a outrepassé son rôle. Le fer de lance qui divisait et affaiblissait les États arabes est aujourd'hui à double tranchant. La politique sioniste entre en contradiction avec les objectifs de l'impérialisme américain au Moyen-Orient. Loin de stabiliser la situation, le maintien de l'occupation des territoires par Israël entretient une situation explosive. En effet cette occupation dite provisoire et stratégique n'en a pas moins pour seul recours les moyens traditionnels d'une occupation de conquête et n'épargne pas la population civile qu'elle veut intimider [...] La lutte du peuple palestinien s'inscrit dans le cadre des luttes de libération nationales contre le colonialisme et l'impérialisme. Israël, pire des idéaux les plus élevés de notre époque, est le produit d'un colonialisme et d'un expansionnisme européen périmés, demeure un instrument de l'impérialisme pour s'opposer au progrès des peuples arabes et leur mouvement de libération... 140

Dans ce même article, on revient également sur le caractère religieux d'Israël:

- 2. Le Mouvement de Libération Nationale Palestinien Fatah ne lutte pas contre les juifs en tant que communauté ethnique et religieuse. Il lutte contre Israël expression d'une colonisation basée sur un système théocratique raciste et expansionniste, expression du sionisme et du colonialisme [...]
- 7. La lutte du peuple palestinien comme celle du peuple vietnamien et des autres peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine fait partie du processus historique de libération des peuples opprimés contre le colonialisme et l'impérialisme¹⁴¹.

On pourrait multiplier les exemples de la sorte. Le dépouillement des journaux *La Cause du peuple* et *Rouge*, entre 1968 et 1973¹⁴² permet de dénombrer à partir d'une enquête exhaustive, pas moins de neuf articles qui reprennent la trame narrative tiers-

¹⁴⁰ « Vive la lutte révolutionnaire du peuple palestinien », La Cause du peuple, 1 janvier 1969, p. 6-7. ¹⁴¹ Ibid., p. 7.

¹⁴² Il fut décidé de se limiter à cette période car elle constitue l'époque où l'extrême-gauche française attendra son zénith. Elle commencera à décliner avec le démantèlement de La Gauche prolétarienne en 1973.

monde contre impérialisme occidental, dès qu'il est question du conflit israélopalestinien. Ainsi, Israël fait figure d'oppresseur blanc, tandis que les Palestiniens sont les représentants d'un tiers-monde opprimé par celui-ci¹⁴³. Voici quelques exemples:

Les Comités Palestine soutiennent le mouvement de libération palestinien dans sa volonté de détruire l'État d'Israël en tant qu'État aux structures théocratiques, racistes, colonialistes, capitalistes et fascistes, et de construire une Palestine laïque, démocratique et socialiste. 144

Israël n'est pas un État démocratique: c'est un État raciste (et clérical) fondé sur l'expulsion de la population indigène, l'institutionnalisation du « droit au retour » de tout juif (alors qu'on le refuge aux réfugiés palestiniens) et l'oppression de la minorité arabe resté dans le pays. 145

En Israël, les Sépharades ont été exploités comme force de travail dans le système capitaliste et toute leur tradition culturelle a été détruire : le prix de leur « acceptation » dans la société israélienne a té qu'ils « s'occidentalisent » (« éviter le danger de la levantinisation » pour citer la propagande sioniste ». 146

Israël est un État expansionniste par nature. Sa situation économique repose sur une base artificielle, sur son financement par les USA et les pays impérialistes. Sa politique est tributaire des prises de position de ces pays et avant tout des USA.¹⁴⁷

¹⁴³ N. WEINSTOCK, « Palestine sionisme Israël mythes et réalités »..., op. cit. « A Léon- La conception matérialiste de la question juive », Rouge, n° 11, 5 février 1969; « La résistance palestinienne », Rouge, n° 11, 5 février 1969; « Plate-forme politique des Comités-Palestine: encore une fois sur le sionisme et la question palestinienne », Rouge, n° 13, 1 mars 1969; « Vive la lutte de libération du peuple palestinien déclaration du FPDLP », Rouge, n° 24, 18 juin 1969; « Vague de solidarité et de soutien à la résistance palestinienne de la part des forces de gauche européennes. Des Juifs progressistes militent cote à cote avec les Arabes. », Rouge, n° 28-29, juillet 1969; « Le front populaire de libération de la Palestine », Rouge, n° 32, 29 septembre 1969; « Correspondance sur la question palestienne: réponse de Rouge », Rouge, n° 12; « Après l'action de Septembre noir, déclaration à la Cause du peuple de La Nouvelle résistance populaire », La Cause du peuple, n° 27, 14 septembre 1972.

¹⁴⁴ Rouge, n° 13, 1 mars 1969; « plate-forme politique des comités Palestine»,

¹⁴⁵ Rouge, n° 47, 12 janvier 1970; « Palestine sionisme Israël mythes et réalités», p.9

¹⁴⁶ Rouge, n° 117,7 juin 1971; « La lutte du Matzpen en Israël »

¹⁴⁷ Rouge, n° 194, 2 mars 1973; « Ouradour dans le ciel du Sinaï »

Notons tout que dans le premier article de *La Cause du peuple* cité dans cette liste, Israël est perçu non seulement à l'aune du colonialisme et de l'impérialisme, mais également décrié en tant que « théocratie ». Nous y reviendrons plus loin, mais cette perception explique le malaise que suscitent non seulement le sionisme mais également la notion de peuple juif auprès d'une gauche radicale qui est mal à l'aise avec le fait religieux.

3.3 Les Juifs assimilés à l'impérialisme occidental

Il a été question plus tôt du tiers-mondisme qui a joué un rôle déterminant dans l'hostilité croissante de l'extrême-gauche envers Israël à partir de la fin des années 60, après que les Juifs aient été admis en Occident (et dans le cas qui nous intéresse, en France) comme des citoyens « blancs » à part entière. Les jeunes de la génération du baby-boom qui n'ont pas connu l'antisémitisme racial des générations antérieures se sont donc mis à voir le conflit israélo-arabe comme un conflit entre une puissance européenne et « blanche », qu'incarnait à leurs yeux Israël, et un peuple du tiersmonde, les Palestiniens¹⁴⁸.

Notons ici que le tiers-mondisme constituait plus qu'une simple tentative de trouver un prolétariat de substitution pour l'extrême-gauche soixante-huitarde. Ce tiers-mondisme s'inscrit également dans une tradition anti-occidentale qu'on ne peut ignorer. En effet, les philosophies collectivistes questionnent la primauté de la propriété privée et soulignent que sans égalité réelle (socioéconomique), l'égalité formelle est vide de sens. Cette gauche révolutionnaire jusqu'auboutiste voulait en finir avec la société bourgeoise et ses inégalités au nom de la « justice », ce qui engendre une véritable haine de la démocratie bourgeoise parlementaire et de sa culture. Aux yeux de l'extrême-gauche, ce ne sont pas que les structures économiques

¹⁴⁸ K. Brodkin, How Jews Became White Folks and What that Says about Race in America..., op. cit.

qui devaient changer mais la conscience de la population également, manipulée par une propagande bourgeoise et capitaliste – la fameuse « fausse conscience » dont parlait Marx. Contrairement aux socialistes réformistes qui souhaitaient utiliser les institutions bourgeoises pour les rendre plus égalitaires, l'extrême-gauche savait que pour mener une guerre efficace contre l'économie bourgeoise, il fallait aussi attaquer ses valeurs et sa culture. Héritière, elle aussi, des idéaux d'épanouissement que véhiculaient les Lumières, l'extrême gauche déclarera une guerre totale au libéralisme au nom même de l'émancipation des hommes.

D'après l'historien franco-israélien, Simon Epstein, sur le plan politique cela s'exprime par une haine de la démocratie libérale (bourgeoise) au point de soutenir tactiquement tous ses opposants, quels qu'ils soient, au nom de la lutte contre l'impérialisme occidental. Cela expliquerait la difficulté qu'aurait eue la gauche radicale à s'opposer au fascisme dans les années 30, sous prétexte qu'à ses yeux, le capitalisme occidental ne valait pas mieux. Certes, l'analyse d'Epstein a ses opposants. Elle est disputée par plusieurs, notamment par la journaliste Brigitte Stora qui l'accuse de trop généraliser sans tenir compte des dissensions qui existaient au sein du camp trotskiste. Néanmoins, Epstein vise juste en affirmant que le courant dominant, incarné par la IV^e Internationale, optera pour le « défaitisme révolutionnaire » par refus de servir l'impérialisme occidental. Il est d'ailleurs frappant de remarquer que le mot « juif » n'apparaitra qu'une seule fois dans les documents de la IVe Internationale pendant la Seconde Guerre mondiale¹⁵¹.

Il y a donc une réelle tendance à l'extrême-gauche de considérer que rien n'est pire que l'Occident capitaliste, et que tant qu'il sera dominant, tous les coups contre lui sont permis¹⁵⁴. On comprend donc que dans l'affrontement qui oppose Israël aux

¹⁵¹ Laurent Schwartz, *Un Mathématicien aux prises avec le siècle*, Paris, Editions Odile Jacob, 1997, p. 217.

¹⁵⁴ Cela explique pourquoi une partie non-négligeable de la gauche radicale occidentale appuie tous les opposants de l'Occident quels qu'ils soient. On n'a qu'à penser au soutien qu'elle a apporté au régime

Palestiniens, Israël est condamné d'office. À partir du moment où les Juifs seront perçus comme des Occidentaux, voire des blancs, à part entière, l'État d'Israël qui fut crée par l'Occident et peuplé par des Juifs venus d'Europe est coupable d'appartenir à cette civilisation européenne cet capitaliste qui est par essence impérialiste. <u>La haine d'Israël est donc aussi un anti-occidentalisme.</u> Et en faisant disparaître Israël, on affaiblit cet Occident dominateur.

Enzo Traverso, historien trotskiste et spécialiste de la question juive, écrira dans La fin de la modernité juive : Histoire d'un tournant conservateur, que les Juifs, autrefois à l'avant-garde de la contreculture et des théories critiques, ont progressivement viré à droite dans la seconde partie du XX° siècle au fur et à mesure qu'ils furent de plus en plus acceptés par la société dominante comme des égaux. Par ailleurs, leur soutien à l'État d'Israël, qui est devenu un avant-poste de l'Occident au Moyen-Orient fera d'eux les protégés de cet Occident capitaliste. Ce n'est donc pas aux Juifs en tant que tels que la gauche s'oppose, mais plutôt à un Occident dominateur que l'État d'Israël représente. Quant aux Juifs, en se rangeant du côté d'Israël, ils ont tout naturellement tourné le dos à la figure de l'opprimé qu'ils représentaient autrefois. Ce sont eux qui ont rejeté la gauche et non l'inverse. Traverso affirme d'ailleurs que ce sont les peuples post-coloniaux toujours dominés par un système capitaliste mené par l'Occident qui ont pris la place des Juifs comme producteurs d'une culture critique. La figure d'Edward Said, intellectuel palestinien, qui a voulu démonter les mécanismes d'impérialismes culturels de l'Occident dans L'Orientalisme, est en ce sens très emblématique. Nous y reviendrons en conclusion.

de Milosevic pendant la Guerre des Balkans dans les années 90, ou à celui qu'elle apporte aujourd'hui à Vladimir Poutine en Russie et Bachar El Assad en Syrie.

Voir: Gershom Gorenberg, «The Strange Sympathy of the Far Left for Putin», *The American Prospect*, 14 octobre 2016.

L'exemple le plus évocateur de ce soutien à l'extrême-gauche pour les ennemis de l'Occident, y compris lorsqu'ils n'ont rien de progressiste politiquement, est sans doute l'appui apporté par la philosophe juive américaine, Judith Butler, aux islamistes palestiniens et libanais. Elle déclara même, en 2006, que: « il est extrêmement important de considérer le Hamas et le Hezbollah comme des mouvements sociaux progressistes, qui se situent à gauche et font partie d'une gauche mondiale » Voir: « Cette gauche qui n'ose pas critiquer l'islam », Le Monde, 8 mai 2015.

3.4 Le tabou de la Shoah dans les rangs trotskistes

L'absence de haine anti-juive dans les entrevues menées avec d'anciens Juifs d'extrême-gauche, comme raison ayant mené au désir de démanteler l'État d'Israël, de même que l'absence d'arguments antisémites dans les archives des journaux d'extrême-gauche, renforcent l'idée selon laquelle l'antisionisme d'extrême-gauche n'est pas lié à une antipathie envers les Juifs; ni de la part des Juifs d'extrême-gauche, ni des gauchistes en général. Mais une fois que l'on a écarté l'hypothèse d'un antisémitisme conscient et assumé, il serait faux de penser que la gauche radicale (que ses membres soient Juifs ou non) était en paix avec l'identité juive. En fait, il y a de bonnes raisons de croire que l'extrême-gauche ressentait à l'époque de Mai 68, mais après également, un réel malaise face à cette identité sans ressentir aucune hostilité envers les Juifs eux-mêmes. Essayons d'expliquer ce phénomène.

Simon Epstein rapporte que dès le lendemain de la Seconde guerre mondiale, le mouvement trotskiste aura énormément de mal à évoquer la Shoah. En effet, l'Europe et l'Occident démocratiques d'après-guerre reposent largement sur le mythe du « plus jamais ça » que constitue la Shoah. Or, pour de nombreux trotskistes, la Seconde guerre mondiale opposait deux impérialismes aussi condamnables l'un que l'autre. Le fascisme était perçu comme une variante autoritaire du capitalisme bourgeois, mais sans plus. Et le « défaitisme révolutionnaire » reposait sur l'idée que la destruction mutuelle des puissances impérialistes allemande d'un côté et occidentale de l'autre, ferait le nid de la Révolution prolétarienne. Selon cette logique, les destructions mutuelles engendrées par l'affrontement des puissances impérialistes finiraient par

convaincre les travailleurs qu'ils se battaient au nom des intérêts des classes dirigeantes de leurs pays respectifs, et non de la classe ouvrière¹⁵⁵.

Cependant, la Shoah rendait cette analyse impossible. Elle prouvait hors de tout doute que les Nazis étaient bel et bien pires que les capitalistes bourgeois occidentaux. Selon Epstein, l'extrême-gauche pour laquelle l'Occident capitaliste constituait le mal absolu a donc senti le besoin de réprimer la mémoire de la Shoah afin de laminer les assises morales de l'Occident capitaliste d'après-guerre. Il fallait au contraire décrire l'Occident démocratique comme étant la quintessence de la barbarie capitaliste. Pas question de lui accorder une nouvelle virginité morale en se cachant derrière son antifascisme et sa compassion pour les victimes de la Shoah¹⁵⁶.

Dès 1960, la revue trotskiste *Programme communiste*, organe du Parti communiste internationaliste, publiera un article attribué à Amadeo Bordiga (figure de proue du trotskisme italien) intitulé « Auschwitz ou le grand alibi »¹⁵⁷. Cet article dénonce ce qui est perçu comme un quasi-fétichisme dans le monde occidental, servant à créer une distinction morale de taille entre Nazis et capitalistes occidentaux. Or, pour rester fidèles à l'idée selon laquelle la Seconde guerre mondiale opposait deux Empires tout aussi oppressif l'un que l'autre, on tentera de banaliser la Shoah. L'article prétend ainsi que les Juifs ne furent pas exterminés parce que Juifs, mais qu'ils furent simplement sacrifiés par une petite bourgeoisie non-juive en perte de vitesse, en raison de l'accumulation croissante des richesses par le Grand capital; le but de cette démarche étant de gagner des parts de marché afin de retarder sa déchéance inévitable à long terme.

¹⁵⁵ Nicolas Zomerrsztajn, « Simon Epstein: ''Le refus de Mélenchon s'inscrit dans une logique idéologique'' », *Centre communautaire laïc juif*, avril 2017, http://www.cclj.be/actu/politique-societe/simon-epstein-refus-melenchon-inscrit-dans-logique-ideologique (9 juillet 2018).

¹⁵⁷ Martin Axelrad, « Auschwitz ou le grand alibi », *Programme communiste*, n° 11, 1960. (Certains pensent que c'est plutôt Martin Axelrad, lui-même d'origine juive, sensé être le traducteur, qui en est le véritable auteur)

Une récente affiche du M.R.A.P. [Mouvement contre le racisme et l'antisémitisme et pour l'amitié entre les peuples] attribue au nazisme la responsabilité de la mort de 50 millions d'êtres humains dont 6 millions de Juifs[...]

Refusant de voir dans le capitalisme lui même la cause des crises et des cataclysmes qui ravagent périodiquement le monde, les idéologues bourgeois et réformistes ont toujours prétendu les expliquer par la méchanceté des uns ou des autres. On voit ici l'identité fondamentale des idéologies (si l'on ose dire) fascistes et antifascistes : toutes les deux proclament que ce sont les pensées, les idées, les volontés des groupes humains qui déterminent les phénomènes sociaux. Contre ces idéologies, que nous appelons bourgeoises parce que ce sont des idéologies de défense du capitalisme, contre tous ces «idéalistes» passés, présents et futurs, le marxisme a démontré que ce sont au contraire les rapports sociaux qui déterminent les mouvements d'idéologies [...

Du fait de leur histoire antérieure, les Juifs se trouvent aujourd'hui essentiellement dans la moyenne et petite bourgeoisie. Or cette classe est condamnée par l'avance irrésistible de la concentration du capital. C'est ce qui nous explique qu'elle soit à la source de l'antisémitisme, qui n'est comme l'a dit Engels, «rien d'autre qu'une réaction de couches sociales féodales, vouées à disparaître, contre la société moderne qui se compose essentiellement de capitalistes et de salariés. Il ne sert donc que des objectifs réactionnaires sous un voile prétendument socialiste». [...]

Harcelée par le capital, la petite bourgeoisie allemande a donc jeté les Juifs aux loups pour alléger son traîneau et se sauver. Bien sûr, pas de façon *consciente*, mais c'était cela le sens de sa haine des Juifs et de la satisfaction que lui donnait la fermeture et le pillage des magasins Juifs. On pourrait dire que le grand capital de son côté était ravi de l'aubaine : il pouvait liquider une partie de la petite bourgeoisie avec l'accord de la petite bourgeoisie ; mieux, c'est la petite bourgeoisie elle-même qui se chargeait de cette liquidation. Mais cette façon « personnalisée » de présenter le capital n'est qu'une mauvaise image : pas plus que la petite bourgeoisie, le capitalisme ne sait ce qu'il fait. Il subit la contrainte économique immédiate et suit passivement les lignes de moindre résistance. [...]¹⁵⁸

L'article de Bordiga cherche non pas à nier, mais bien à banaliser les crimes du nazisme en les démystifiant et en les resituant dans la logique destructrice du

¹⁵⁸ *Ibid*.

capitalisme dont le fascisme et le nazisme n'auraient été qu'une dérive. En faisant du Juif l'image du martyr par excellence, l'Occident aurait ainsi poussé l'extrêmegauche à adopter une attitude beaucoup plus froide envers ceux-ci - en banalisant leur souffrance non pas par antipathie envers eux, mais simplement parce qu'ils servaient « d'alibi » à l'Occident qui voulait se donner bonne conscience.

Certes, cet article sera critiqué au sein même de l'extrême-gauche, mais il n'en demeure pas moins que les différentes sectes marxistes insisteront pour expliquer l'antisémitisme et le racisme en général, en invoquant l'économie, réduisant par le fait même la monstruosité de la Shoah. Il ne s'agit pas ici de trancher entre les explications « économiques » ou « culturalistes » de l'antisémitisme occidental. Il découle des deux à la fois. Cependant, gardons en tête qu'évoquer la souffrance juive s'avérait de moins en moins « rentable » dans une logique d'extrême-gauche. C'est ainsi qu'artificiellement, cette gauche radicale gardera le silence sur la souffrance des Juifs érigée en mythe fondateur des valeurs occidentales – le fameux slogan « plus jamais ça », le Procès de Nuremberg qui donnera naissance au concept de crime contre l'humanité que constituait la Shoah, etc. En d'autres termes, c'est beaucoup plus par rejet de l'Occident capitaliste que par hostilité envers les Juifs que la gauche radicale développera une certaine distance envers eux au point de garder le silence sur la Shoah.

Par ailleurs, le fait que les Juifs étaient surreprésentés dans les rangs trotskistes peut laisser croire qu'il y a une certaine gêne pour eux à soulever la question de la Shoah. Les leaders des deux principales écoles de pensées trotskistes d'après-guerre, Pablo et Lambert étaient tous deux d'origine juive, de même que la plupart des dirigeants de la Ligue communiste. On pourrait en dire autant des trotskistes britanniques menés par Tony Cliff (Ygael Gluckstein de son vrai nom) alors leader du Socialist Workers Party, ou encore aux États-Unis où les Juifs représentaient entre le tiers et la moitié des effectifs de la « New Left » (Nouvelle gauche) alors qu'ils représentaient à peine

3-4% de la population du pays¹⁵⁹. Se référer à des questions « trop juives » mettait mal à l'aise ces Juifs qui voulaient plutôt faire preuve d'un universalisme exemplaire.

Cette combinaison entre rejet de l'Occident capitaliste et désir d'internationalisme, fera en sorte que la Shoah ne sera presque pas évoquée par l'extrême-gauche, les trotskistes en particulier. Toutefois, les trotskistes ne manquaient pas d'évoquer les crimes occidentaux qu'ils aient lieu au Vietnam, en Corée ou encore dans les colonies, sans manquer de comparer ces exactions à celles de l'Allemagne nazie. Ce n'est qu'à partir des années 80 que la Shoah sera évoquée par les trotskistes afin de faire un parallèle entre la manière dont les Juifs étaient traités dans les années 30, et la manière dont les populations immigrées en Europe, et tout particulièrement en France, étaient traitées à la fin du XX° siècle. Comme l'a soulevé Simon Epstein, on évoque aussi de plus en plus la Shoah pour accuser Israël de reproduire à l'endroit des Palestiniens ce que les Nazis leur ont fait subir.

On peut affirmer qu'il n'y avait pas, à proprement parler, d'hostilité ouverte envers les Juifs. Mais par son rejet de l'Occident qui a fait des victimes de la Shoah les martyrs absolus, l'extrême-gauche s'est éloignée des Juifs. Quant à l'État d'Israël, il était en guerre avec le tiers-monde arabe et apparaissait dorénavant comme étant la tête de pont de cette domination occidentale contre laquelle l'extrême-gauche luttait. D'où la complaisance de l'extrême-gauche face aux appels à la destruction d'Israël. On peut ainsi affirmer sans exagérer que l'occidentalisation des Juifs, à une époque où l'extrême-gauche durcissait sa critique du capitalisme au point de la confondre avec celle de l'Occident, a mené à un divorce politique entre la gauche radicale et l'identité juive – au point où les militants d'extrême-gauche d'origine juive ne mettaient plus leur identité de l'avant, ce qui n'était pas le cas des noirs, des Arabes

¹⁵⁹ W. COHN, « From Victim to Shylock and Oppressor: The New Image of the Jew in the Trotskyist Movement »..., op. cit.; « Modern Jewish History: The New Left », Jewish Virtual Library, http://www.jewishvirtuallibrary.org/the-new-left (9 juillet 2018).

ou des femmes qui, au contraire, formulaient des revendications pour le compte de leur identité opprimée.

Parler d'antisémitisme conscient et assumé est sans doute abusif. Cependant, le fait d'avoir fait du tiers-monde (qui avait alors déclaré la guerre à Israël) un prolétariat de substitution et de soutenir sans réserve ses revendications, mènera même la gauche radicale à tolérer et fermer les yeux sur l'antisémitisme quand celui-ci provenait des « damnés de la terre ».

Les témoignages d'A et de B sont on ne peut plus clairs à cet égard. Par exemple, A raconte une anecdote qui se passe de commentaires:

quand j'ai rencontré dans une manif, je pense que c'est après Copernic, j'ai rencontré une fille qui avait travaillé avec moi, une juive et qui était dirigeante trotskiste, elle était devenue trotskiste spécialiste de Cuba et elle est toujours trotskiste, c'est une dirigeante et elle m'a raconté en riant que la veille... on manifestait toujours ensemble, après l'attentat de Copernic et elle était dans une manif et les gens criaient « Mort aux juifs », et elle ça l'a pas dérangée, elle était juive, elle était complètement juive, elle venait d'un milieu juif polonais et tout ça, pareil que moi quoi... et son trotskisme faisait qu'elle pouvait passer par des trucs, des exploités des humiliés des machins...

3.5 La gauche radicale mal à l'aise avec la notion de peuple juif

Avec la laïcisation de l'identité juive qui est intervenue à la fin du XIX^e siècle, il s'est développé une incompatibilité entre la judéité (entendue ici comme une appartenance juive laïque) et l'extrême-gauche. Cela explique également l'antipathie de l'extrême-gauche non seulement envers le sionisme mais envers la notion même de peuple juif. En effet, l'identité juive comporte un volet certes religieux, mais aussi ethnique/national.

Cette identité bicéphale, religieuse et nationale à la fois, laisse perplexe les sociétés démocratiques occidentales modernes qui ont complètement séparé la politique de la

religion, au point de faire de la nation le seul cadre dans lequel prend place la démocratie – la religion étant reléguée à l'espace privé ou patrimonial. Or, en définissant les contours de l'identité nationale de manière religieuse, l'État d'Israël et le sionisme, qui sont porteurs de cette judéité nationale, semblent avoir pris le chemin inverse en accordant un statut politique au fait religieux. Cette étrangeté juive, ce « paradoxe » pour reprendre le terme de Denis Charbit, est bien analysée par A :

[...] les juifs c'est pas un peuple qu'il n'y a rien avoir entre les juifs d'Afrique du Nord, les juifs de Pologne... quand on pense ça premièrement les juifs c'est pas un peuple, si c'est pas un peuple il n'y a pas de raison qu'ils aient un territoire à eux, ils n'ont qu'à faire le socialisme là où ils sont et ça fera disparaitre la question juive

Q : c'est pour ça que [Otto] Bauer disait : un peuple sans histoire... un peuple sans histoire future [car ils ne possèdent pas ce qu'il faut pour subsister dans l'avenir, comme un territoire...]

R :... ils n'ont pas de base territoriale réelle c'est un des éléments de la nation et ils n'ont même pas d'unité donc la religion et comme les marxistes rejettent la religion, on ne peut pas dire qu'ils sont un peuple comme les autres à cause de la religion... à mon avis c'est un raisonnement à la con... puisqu'on n'a pas de religion on n'a rien à voir avec les juifs qui sont religieux...

Ainsi, pour cette gauche, le concept de peuple juif suscite non seulement la perplexité mais aussi une certaine aversion. Ce modernisme radical est à l'origine d'un certain malaise face à l'identité juive. Le peuple juif qui repose sur un socle religieux est incompatible avec la logique du « nationalisme civique » puisqu'il confond nation et religion. On comprend donc que la persistance nationale et politique juive à l'ère moderne détonne.

Règle générale, les marxistes poussent la logique du nationalisme dit civique jusqu'au bout en refusant les institutions qui ne servent pas la cause du socialisme, comme la monarchie, le clergé, etc. La persistance de la judéité, qui se situe à mi-chemin entre religion et nation, gênerait donc leur vision du monde. Comme l'indique l'historienne israélienne, Anita Shapira :

For those outside of the Jewish collective, the link of religion and nationality is hard to accept; even insiders find it strange. Conversion as the entry ticket to Jewish nationality, as the tribal rite of passage, appears anachronistic and embarrassing in an increasingly secular era. Thus, in every decade we have seen attempts to undo that link by inventing a new past; to eradicate the symbiotic relationship between religion and nationality and to allow the new Israeli nationality to spread its wings and soar away from Jewish history as it was, to an imaginary past cleansed of Jewish shortcomings and weaknesses¹⁶⁰.

Shapira affirme que même <u>en Israël, chez les Juifs eux-mêmes, l'identité juive sortie</u> <u>d'un cadre strictement religieux, crée un certain malaise.</u> Cela ne veut pas dire que les Juifs d'extrême-gauche ont honte d'être Juifs, mais ils refusent de reconnaître ce qu'est cette identité: religieuse et nationale à la fois.

Ce refus de reconnaître l'identité juive comme une identité nationale à part entière a toujours accompagné l'extrême-gauche. Qu'il s'agisse d'Otto Bauer, Karl Kautsky, Joseph Staline ou Abraham Léon, les théoriciens marxistes du nationalisme tenteront tous de nier la dimension nationale du judaïsme. Et mise à part l'assimilation pure et simple des Juifs, de nombreuses solutions visant à moderniser l'identité juive seront envisagées. Dès les années 30, par exemple, en Palestine, le mouvement cananéen apparaitra. Il avait pour but de séparer l'identité juive de l'identité hébraïque. Ainsi, les Juifs de Palestine parlant hébreu pourraient enfin se délester de leurs vieux oripeaux juifs. Dans les années 80 et 90, un autre courant verra le jour, qui portera le nom de postsionisme. Selon ses tenants, il serait tant de séparer l'identité israélienne de l'identité juive, en créant une nation civique israélienne qui unirait Juifs et Arabes sur la base d'une citoyenneté commune - ce que le philosophe allemand Jürgen Habermas nomme le « patriotisme constitutionnel¹⁶¹ ». Quant à l'identité juive, elle serait réduite à sa sphère religieuse et confinée à l'espace privé. Les antisionistes iront plus loin. Ils remettront en cause l'existence même de l'État d'Israël, qui reposerait sur cette notion frauduleuse de peuple juif. Selon eux, seule une Palestine laïque et

¹⁶⁰ A. SHAPIRA, « The Jewish-People Deniers »..., op. cit.

¹⁶¹ Jürgen Habermas, Après l'État-nation une nouvelle constellation politique, trad. par Rainer ROCHLITZ, Paris, Pluriel, 2013.

démocratique qui n'accorderait aux Juifs rien en tant que nation et tout en tant qu'individus (citoyens) est envisageable. De cette façon, au même titre qu'il existe des Juifs français, il devrait exister des Juifs palestiniens qui, dans le meilleur des cas, seraient reconnus tout au plus comme une minorité linguistique hébrophone.

B insistera justement pour dire que les Comités Palestine que son organisation appuyait, et qui réclamaient la destruction de l'État d'Israël, ne visaient aucunement à mettre en péril l'existence de la société israélienne, mais sa dimension théocratique.

On assumait un travail d'éducation contre l'antisémitisme des gens, très clairement. Destruction d'Israël, si vous le dites ça y était surement; y a aucune raison de ne pas le croire; mais c'est le cas, j'aurais tendance à penser que la destruction d'Israël comme État religieux, comme État monoethnique.

De nombreux articles consultés dans la presse d'extrême-gauche affirment eux aussi qu'Israël est un État théocratique et raciste dans ses fondements mêmes – et non seulement dans ses actes. L'article de *La Cause du peuple*, cité précédemment, en témoigne parfaitement.

2. Le Mouvement de Libération Nationale Palestinien Fatah ne lutte pas contre les juifs en tant que communauté ethnique et religieuse. Il lutte contre Israël expression d'une colonisation basée sur un système théocratique raciste et expansionniste, expression du sionisme et du colonialisme [...]

Pourtant, le projet sioniste et sa matérialisation, l'État d'Israël, furent conçus par des hommes et des femmes qui étaient ouvertement athées. Le terme « théocratie » est donc inexact pour désigner cet État. Les antisionistes d'extrême-gauche étaient sûrement au courant de cette contradiction. Voilà sans doute pourquoi ils insistaient pour ajouter le terme « raciste » à celui de « théocratique ». Car si l'identité juive ne se limite pas à la religion, cette identité devient forcément ethnique. On peut donc en déduire que la nation s'avère être exclusive si les non-juifs ne peuvent la rejoindre à moins de passer par la conversion religieuse.

Voilà comment les choses apparaissent aux yeux des antisionistes d'extrême-gauche. Reconnaissons d'ailleurs qu'ils ont raison sur un point essentiel : il n'existe pas de naturalisation séculaire au sein du peuple juif. En effet, l'identité juive est prémoderne. Elle n'est pas tout à fait un « plébiscite du quotidien » pour parler comme Renan. Elle ne repose pas tout à fait sur un contrat social rousseauiste. Sa loi lui est transmise par Dieu, et ceux qui n'y croient pas mais qui sont tout de même issus d'une mère juive restent membres de la « tribu ». Voilà qui choque les penseurs politiques qui caractérisent la modernité par sa capacité à intégrer l'Autre. D'où les innovations telles que le cananéïsme, le postsionisme, etc. Elles découlent toutes du désir que les Juifs relèguent leur judéité dans la sphère privée.

Voilà pourquoi selon un « taxonomie libérale », si elle aspire à occuper un espace politique, l'identité israélienne, qui prétend incarner une judéité nationale, peut paraître quelque peu « théocratique » ou « ethnocratique ».

Quant aux marxistes, toutes tendances confondues mis à part les sionistes d'extrêmegauche (qui n'existent quasiment plus aujourd'hui), ils expriment un malaise encore plus grand face au fait religieux. Une identité nationale et religieuse à la fois leur parait inconcevable. La greffe ne prend pas.

Certes, il y eut et il y aura encore des innovations cherchant à créer des passerelles entre l'identité juive et la modernité. Pensons au judaïsme libéral par exemple, qui convertit beaucoup plus facilement que sa version orthodoxe. Il permet même d'ordonner des femmes rabbins. Certains, comme l'ancien ministre israélien de la justice, Yossi Beilin, ont même parlé d'introduire un processus de conversion laïque qui laïciserait enfin le processus d'intégration au sein du peuple juif¹⁶². Or, ces

[&]quot;Secular Conversions" Proposed », Jewish Telegraphic Agency, avril 1999, https://www.jta.org/1999/04/05/archive/secular-conversions-proposed-2 (9 juillet 2018).

¹⁶³ La philosophe Eva Illouz, affirme quant à elle que l'État d'Israël devrait permettre à tout un chacun d'innover en matière de judéité, en définissant cette identité de la manière qui lui convient le mieux,

passerelles ne parviendront jamais à effacer le caractère prémoderne et largement ethnoreligieux du judaïsme.

Évidemment, cela n'implique pas que les Juifs d'extrême-gauche qui ont en horreur l'idée d'une communauté politique juive sont des Juifs honteux. Mais à leurs yeux, la judéité n'a pas vocation à occuper l'espace public. Leur judéité est avant tout psychologique (sentiment d'être différent, familiale, philosophique ou éthique - en tant que Juifs qui avons été si longtemps opprimés, nous avons le devoir de défendre les opprimés, etc).

D'aucuns diront qu'il s'agit là d'une judéité résiduaire seulement, qui est souvent la cause de l'engagement politique des Juifs d'extrême-gauche. D'une certaine manière, on pourrait reprendre l'expression de « judéo-gentils » qu'utilise Edgar Morin pour les désigner¹⁶⁵. En effet, c'est leur judéité qui leur a servi de tremplin pour accéder à l'universel. Un jeune juif antisioniste d'une trentaine d'années, qui dirige une organisation juive antisioniste, m'a d'ailleurs confié, en entrevue, qu'en tant que Juif et petit-fils de déporté, même s'il sait pertinemment que dans le monde d'aujourd'hui il n'a plus rien d'un opprimé et qu'il bénéficie de « White privileges », il se doit de rester loyal au passé qu'a vécu sa famille en soutenant les Palestiniens, et ce, même si cela implique qu'il faille réclamer la disparition de l'État d'Israël.

3.6 Déradicalisation et retour à la judéité

Les personnes interrogées dans le cadre de ma recherche ont toutes fini par rompre avec le radicalisme de leur jeunesse. L'un des évènements qui mena de nombreux

que ce soit à travers la religion, la langue ou autre. Ainsi, un écrivain arabe israélien, écrivant directement en hébreu, contribuerait lui aussi au dynamisme de la vie juive sans devoir se convertir Eva Illouz, « Is Israel too Jewish? », Haaretz, 23 mai 2013, https://www.haaretz.com/.premium-is- israel-too-jewish-1.5235076>, (9 juillet 2018).

¹⁶⁵ E. MORIN, Le monde moderne et la question juive..., op. cit., p. 186.

Juifs d'extrême-gauche à une véritable remise en question fut les attentats de Munich, lors des Jeux olympiques de 1972. En effet, les gestes que les membres de la Gauche prolétarienne avaient cautionnés (le terrorisme, la lutte armée, etc.) débouchaient directement sur la mort de Juifs. Comme le dit B:

Nous tenions à la séparation antisémitisme / antisionisme donnant à l'antisionisme la destruction de l'État d'Israël pas de la société israélienne mais il y avait quand même une certaine tolérance à l'égard des dérapages qu'on entendait parmi les militants du MTA (mouvement des travailleurs arabes). Jusqu'à un moment qui a été tout à fait important de la dissolution de la gauche prolétarienne qui est la condamnation de l'attentat de Munich. Quand nous avons décidé de condamner l'attentat de Munich, on a assumé qu'il y avait des chances que cela allait faire exploser le travail que nous avons fait depuis des années pour construire un mouvement des OS (ouvriers spécialisés) arabes.

Dans le cas de la Gauche prolétarienne, ces évènements pousseront le leadership du groupe à l'autodissolution dès 1973, eux qui craignaient une dérive vers le terrorisme. À cela s'ajoutent les gestes posés par les travailleurs comme l'autogestion qui fut organisée à l'entreprise Lip. La direction de la Gauche prolétarienne prendra donc pour acquis que les masses étaient assez développées pour continuer elles-mêmes le travail révolutionnaire. B rappelle d'ailleurs que : « en même temps il se passe le Larzac en France, il se passe Lip et dans les deux cas ce n'est pas un état-major ».

Dans la seconde partie des années 70, la plupart des gauchistes se sont déradicalisés. Le journaliste, Jean Birnbaum, rédigea d'ailleurs, en 2009, un livre sur le sujet intitulé *Les Maoccident : un néoconservatisme à la française*, qui dresse le portrait de certains d'entre eux. Plus souvent qu'autrement, ces Juifs d'extrême-gauche finirent par conclure leur « virage à droite » en se rapprochant du Parti socialiste, comme le firent B et C notamment. D'autres, comme Benny Lévy, connaitront un chemin différent. Lévy se rapprochera de Sartre et découvrira la religion au point de devenir rigoureusement pratiquant. Plusieurs militants maoïstes, souvent non-Juifs, l'accompagneront dans ses cercles d'études talmudiques tels que Jean Schiavo qui

n'hésitait pas à réclamer la destruction d'Israël quelques années auparavant. D'autres feront un virage à 180 degrés pour embrasser la démocratie libérale et la défense de l'Occident contre l'URSS. On les appellera « Nouveaux philosophes ». Ils firent preuve d'un zèle anti-communiste qui n'avait rien à envier à l'intensité de leur gauchisme moins d'une décennie plus tôt. Ainsi, prétendre que ces anciens gauchistes étaient hostiles aux Juifs ne colle pas à la réalité de leur parcours 166.

Pourquoi évoquer leurs années post-gauchistes? Tout simplement parce qu'elles marquent leur retour à une judéité plus assumée. Pour certains, cela passera par une identification à l'État Israël et à la culture philosophique juive, comme le montrent l'exemple de Jean-Claude Milner, Bernard-Henri Lévy ou encore Alain Finkielkraut. D'autres feront un retour au religieux, tels que Benny Lévy, cité précédemment. Mais généralement, c'est à travers une exploration culturelle ou intellectuelle du judaïsme que les choses se feront. B, par exemple, se déradicalisera progressivement au cours des années 70. Il insiste lui aussi sur ce retour aux sources :

Il y a eu un moment où il y avait plein d'interrogations sur qu'est-ce que c'était qu'être juif d'ailleurs il y a eu un grand remue-méninge, dans ce cadre là j'ai dû dire cette phrase. Je me souviens d'un débat au centre, ce qui est devenu le centre de la rue Lafayette, le centre culturel juif de Paris à l'époque il était dans le 14^{eme} arrondissement. En gros, j'essayais de dire à l'époque ce que je pensais. C'était si les Israéliens ne profitent pas du fait qu'ils ont en face d'eux des gens comme Arafat qui sont en train de bouger, ils vont se retrouver tôt ou tard avec des barbus, c'était profondément ma pensée à l'époque. Peut-être que ça les arrangeait d'avoir les barbus. Je ne sais pas s'il y a des traces de ce débat, ce serait intéressant de les retrouver¹⁶⁷.

Ce témoignage est important car il montre aussi une réconciliation progressive avec le sionisme et l'État d'Israël. B se rendra justement en Israël dans les années 80, une quinzaine d'années seulement après son passage dans les camps de l'Organisation de

¹⁶⁶ J. BIRNBAUM, Les maoccidents un néoconservatisme à la française..., op. cit.

¹⁶⁷ Le centre de la Rue Lafayette se trouve en réalité dans le 10^e arrondissement.

libération de la Palestine (OLP) en Jordanie¹⁶⁸. On observe cependant que pour de nombreux Juifs qui se sont interrogés sur leur identité juive après leur départ du gauchisme, ce n'est pas une identification totale à Israël qui a pris le dessus, mais plus souvent une adhésion (sans qu'il y ait forcément un engagement associatif) aux idéaux de la gauche israélienne. Ils ne remettaient donc plus en cause l'existence de cet État. À présent, ils ne réclamaient que la libération des territoires palestiniens.

Mais règle générale, la plupart de ces Juifs seront plus à l'aise au sein d'un judaïsme diasporique dénué de dimension politique. Deux magazines seront publiés qui représenteront leurs valeurs : *Combats pour la diaspora*, et *Traces*, qui ne seront pas catégoriquement antisionistes, mais qui s'élèveront contre la prétention d'Israël de représenter tous les Juifs. Ces revues défendront également une judéité culturelle et transnationale; une identité hybride telle que prônée par l'écrivain George Steiner¹⁶⁹. En bref, ils resteront attachés à une judéité plutôt abstraite, culturelle, éthique et intellectuelle. Quoiqu'il en soit, il ne s'agissait pas d'un judaïsme politique tel que le promeut le sionisme.

Toutefois, ils ne qualifieront plus le fait national juif que prétend incarner Israël de « théocratique », « fasciste » ou encore « raciste ». Au contraire, il semble bien qu'ils aient appris à composer avec ce caractère bicéphale de l'identité juive dont il était question plus tôt (national et religieux) en optant plutôt pour ce que nous pourrions appeler une synthèse des deux. On pourrait même parler d'une judéité existentialiste. Pour citer B, « j'ai décidé d'être juif ». Ce faisant, ils apprirent à apprivoiser l'identité juive dans ce qu'elle a de plus complexe sans tenter de lui donner une dimension politique comme le font les sionistes, mais sans toutefois condamner les Juifs qui se sentaient plus à l'aise dans un cadre politique et national juif.

On comprend donc que ces Juifs d'extrême-gauche, en modérant leurs positions

¹⁶⁸ E. BEN-GAL, Mardi, chez Sartre..., op. cit., p. 275.

¹⁶⁹ Y. AURON, Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68..., op. cit., p. 292.

politiques, se sentiront progressivement plus à l'aise avec l'idée de renouer avec leur identité juive et même, jusqu'à un certain point, de renouer avec Israël. Cela vient renforcer l'hypothèse selon laquelle c'est bien leur gauchisme de jeunesse qui, d'une certaine façon, les poussait à réprimer ou plutôt à vouloir transcender leur judéité. Mais à partir du moment où le tiers-mondisme révolutionnaire perdra du terrain, leur judéité prendra plus d'importance et leur adhésion aux revendications les plus radicales de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) de l'époque, soit la disparition de l'État d'Israël, s'évaporera en même temps que leur gauchisme. Le lien de causalité apparait donc réel entre tiers-mondisme d'extrême-gauche et antisionisme radical.

3.7 Et l'antisémitisme?

Les Juifs soixante-huitards, qui faisaient l'impasse sur leur judéité avaient un réel problème d'identité. Non pas qu'ils avaient honte d'être Juifs. Bien au contraire, ils ne s'en cachaient pas. Cependant, leur adhésion aux idées d'extrême-gauche faisait en sorte que sur le plan identitaire, leur judéité était dévitalisée. En effet, l'identité juive n'était pas issue du tiers-monde. Il n'y avait donc aucune raison de la mobiliser. Pire encore, le tiers-monde s'opposait à Israël. Et comme ce tiers-monde était perçu comme un prolétariat de substitution par l'extrême-gauche, il fallait tout laisser lui laisser passer : l'antisémitisme des ouvriers maghrébins en France, le fait que l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP) voulait détruire Israël, etc. À cela s'ajoute le fait que les idéologies d'extrême-gauche rendaient suspecte toute affiliation à une « identité nationale juive », alors que selon la doxa marxiste, une identité religieuse ne peut servir de socle sur lequel créer une vie nationale.

Les Juifs soixante-huitards portaient en eux les cicatrices de leur judéité. Le fait d'avoir été des fils et des filles de survivants de la Shoah, par exemple, les empêchait

bien souvent de communier avec le reste de la société. Ils se sentaient ainsi toujours en marge. Cela les a souvent mené à développer une hypersensibilité en faveur des exclus et des opprimés. Ils avaient donc beau reléguer leur judéité à un rang secondaire de leur identité, ils n'en restaient pas moins le fruit sociologique de leur judaïsme d'origine; on pourrait même parler d'une judéité éthique – se ranger du côté des exclus par fidélité à l'oppression antisémite qu'a vécu leur famille. Cela n'entre aucunement en contradiction avec le fait qu'ils tentaient (de manière inconsciente semble-t-il) de transcender leur judéité.

Trois pistes de réflexion expliquent donc l'antisionisme des Juifs d'extrême-gauche de la génération 68 :

- 1) l'extrême-gauche soutenait le tiers-monde sans réserve car elle le percevait comme un prolétariat de substitution. Puisque les Palestiniens (symbole du tiers-monde) réclamaient la destruction d'Israël, il fallait bien la leur accorder, même si cette revendication constitue une réelle discrimination envers les Juifs qui deviennent par le fait même le seul peuple à devoir renoncer à son droit à l'autodétermination.
- 2) Il y a une réelle incompatibilité entre gauchisme et judéité au sens national du terme. Puisque la pensée marxiste limite le judaïsme à sa sphère religieuse, le Juif d'extrême-gauche en venait à reléguer cette judéité à un rang secondaire de son identité.
- 3) Pourtant, les Juifs soixante-huitards n'ignoraient pas que c'est justement leur judéité et le lourd bagage qui l'accompagne (les séquelles de l'antisémitisme encore vives, etc.) qui fera en sorte que plusieurs d'entre eux ne se sentiront jamais pleinement français. Leur non-appartenance à l'identité nationale française, ainsi que leur hypersensibilité face à l'injustice, sont des cicatrices de leur judéité qui expliquent largement leur tentation pour l'internationalisme d'extrême-gauche.

En d'autres termes, leur judéité faisait en sorte qu'ils avaient développé une empathie pour les déshérités. C'est ainsi que l'extrême-gauche fut plus particulièrement attirante pour eux. Mais une fois à l'extrême-gauche, ils se sont trouvés dans une famille politique mal à l'aise avec le fait national juif qui plus est, réclamait la destruction d'Israël. C'est ainsi que sans le vouloir, ils se sont retrouvés dans une famille politique qui les forçait à réprimer leur judéité. Contrairement aux Juifs honteux décrits par Theodor Lessing, ils n'étaient certes pas affligés par cette haine de soi, mais ils agissaient de manière qui s'opposait aux intérêts des Juifs – ils niaient leur droit de s'auto-définir comme un peuple, leur droit à l'autodétermination nationale, ils toléraient les excès antisémites des opprimés, etc. Bref, ils ne vivaient pas une judéité heureuse. Elle était même devenue incompatible avec leur idéologie politique.

CONCLUSION:

UN ORIENTALISME JUIF?

Nous avons défendu jusqu'à présent l'idée selon laquelle les Juifs d'extrême-gauche dont l'hostilité envers l'État d'Israël fut telle qu'ils en vinrent à réclamer la disparition de l'État d'Israël ne souffraient pas de cette fameuse haine de soi dont parlait Theodor Lessing. Ils étaient plutôt pris dans un carcan tiers-mondiste qui les contraignait à accorder au tiers-monde (donc aux Palestiniens) tout ce qu'ils réclamaient, y compris la destruction de l'État d'Israël. Nous avons également affirmé que le refus de la gauche radicale (autant ses membres d'origine juive que non-juive) de reconnaitre aux Juifs le droit de se définir comme un peuple ne provient pas d'une hostilité envers ceux-ci, mais simplement de l'impossibilité pour eux de concevoir un peuple dont l'identité reposerait sur un substrat religieux. Au risque d'utiliser un langage ampoulé, nous avons même parlé « d'incompatibilité taxonomique » entre judéité nationale et les différentes théories d'extrême-gauche, qui émanerait de l'obsession qu'a cette gauche radicale de privatiser la religion et de soutenir les institutions uniquement si elles peuvent s'avérer utiles à la réalisation du socialisme.

Cependant, les absoudre de l'accusation d'antisémitisme ne doit pas nous empêcher de poser un regard critique les Juifs soixante-huitards. En effet, la gauche israélienne

a procédé à un réel *mea culpa* qui l'a menée à désavouer les propos de son ancien leader, Golda Meir, qui affirmait en 1969 que le peuple palestinien n'existait pas. La gauche radicale n'a pas fait le travail inverse concernant les Juifs dont elle refuse toujours de reconnaitre l'existence nationale¹⁷⁰. Elle continue au contraire d'affirmer que le concept de peuple juif est fallacieux, qu'il est ontologiquement discriminatoire et exclusif. S'il en est ainsi selon les postsionistes et les antisionistes, c'est qu'en tant que « peuple-Église » pour citer Shmuel Trigano, les Juifs excluent automatiquement les non-juifs de leur identité qui se veut être plus qu'une simple confession religieuse¹⁷¹. Dans le cas d'Israël, cela veut dire qu'ils sont rejetés du corps national. Ainsi, c'est bien au nom des droits de l'homme que la gauche radicale veut en finir avec la notion de peuple juif.

Mais cette manière rigide de concevoir la nation fait tâche avec le pluralisme dont la gauche radicale postmarxiste et postmoderniste se réclame. En effet, cette gauche ultra-pluraliste réclame le droit de redéfinir les institutions pour intégrer les identités marginalisées qui n'entrent pas dans les catégories traditionnelles qui dominent en Occident. On n'a qu'à penser à son soutien pour le mariage homosexuel, le droit à l'adoption d'enfants par des couples homoparentaux, le droit de choisir son sexe, son genre, etc. Mais permettre au judaïsme, vieille religion ethnique, d'exister aussi sous sa forme nationale, semble impossible à ses yeux.

Dans L'Orientalisme, l'intellectuel palestinien, Edward Said, a longuement critiqué cette discipline telle qu'elle existait au XIX^e et au tournant du XX^e siècle, car cette « science de l'Orient » jugeait en réalité les non-Occidentaux à travers des critères eurocentriques qui faisaient en sorte que l'Orient était nécessairement vu comme

¹⁷⁰ Elon Gilad, « What Israelis Call Palestinians and Why It Matters », *Haaretz*, 19 novembre 2015, https://www.haaretz.com/israel-news/.premium-what-israelis-call-palestinians-and-why-it-matters-1.5424214, (9 juillet 2018).

¹⁷¹ S. TRIGANO, Politique du peuple juif..., op. cit.

étant déficient et inférieur¹⁷². Said y affirme même que l'orientalisme avait pour but de servir de couverture idéologique à l'impérialisme occidental afin de pouvoir mieux asservir les régions du monde dites « inférieures ».

Le concept saidien d'orientalisme est particulièrement fécond pour expliquer comment même inconsciemment, et avec les meilleures intentions du monde, il est possible de dénigrer une société en l'étudiant à travers un prisme d'analyse ethnocentrique.

Nous pouvons ainsi dire que la gauche radicale a développé envers les Juifs une vision orientaliste. Sous prétexte que leur identité est poreuse, et qu'elle oscille entre le national et le religieux, on la juge injustement ethnocentrique ou théocratique. La seule judéité qui est tolérée par l'extrême-gauche est une judéité religieuse, entièrement dénuée de toute caractère national confinée à l'espace privé; bref, une simple confession calquée sur le modèle protestant, qui est en rupture avec la nature bicéphale du judaïsme originel. L'extrême-gauche accepte également l'idée d'une identité juive qui se résumerait à la mémoire de l'oppression dont les Juifs furent l'objet autrefois. Ainsi, selon cette logique, en tant que descendants de gens qui furent persécutés, les Juifs ont le devoir de se ranger du côté des opprimés. Or, dans ce schéma, l'identité juive n'a aucune valeur en soi.

Visiblement, les Juifs soixante-huitards et les Israéliens postsionistes analysent eux aussi le judaïsme à l'aune de cette vision orientaliste, voulant que tout ce qui déroge de l'idéaltype wébérien occidental qui confine la religion dans l'espace privé serait théocratique. Plutôt que de vouloir plaquer des catégories eurocentriques aux Juifs, reconnaissons-leur plutôt leur autonomie et le droit de se définir tels qu'ils le souhaitent, en les laissant créer des « passerelles » citées un peu plus haut, rendant l'identité juive compatible avec la modernité. Autrement, la gauche radicale (y

¹⁷² E.W. SAID, L'orientalisme..., op. cit.

compris ses membres d'origine juive), sont condamnés à brimer les droits des Juifs. Le fait qu'ils n'éprouvent pas forcément d'hostilité envers eux n'y change absolument rien.

ANNEXE A CORRESPONDANCE AVEC LES PERSONNES RECRUTÉES POUR DES ENTREVUES

Objet : Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68 et la question israélo-palestinienne

Chère Madame, Cher Monsieur,

Ce projet de recherche porte sur les Juifs d'extrême-gauche en mai 68 et la question israélo-palestinienne. Je fais donc appel à vous car vous êtes d'origine juive, et vous avez milité à l'extrême-gauche dans la période de mai 68. Vous étiez donc une observatrice privilégiée du milieu gauchiste de l'époque et de son rapport à la question juive et du conflit israélo-palestinien.

Mai 68 (avec la montée de la « Nouvelle gauche »), marque un point de rupture entre la gauche et Israël. Même si l'extrême-gauche n'a jamais porté Israël dans son cœur (contrairement à la gauche sociale-démocrate qui a fortement soutenu ce pays jusqu'à la conquête des territoires palestiniens en 1967), elle ne commença à remettre en cause l'existence de cet État qu'à la fin des années 60.

C'est alors que les « Comités-Palestine » organisés par les maoïstes réclameront ouvertement la destruction de l'État d'Israël. Les trotskistes, les anarchistes et autres mouvances de l'ultragauche ont elles aussi remis en cause la pertinence du projet sioniste en proposant diverses formules politiques pour remplacer l'État juif au nom de la "Révolution palestinienne" telle que les « États-Unis socialistes du Moyen-Orient », une Palestine « laïque et démocratique », etc. Ils avaient ainsi pour but de réparer "l'injustice" faite aux Palestiniens par la création de l'État d'Israël.

Des Juifs qui militaient au sein de ces mouvements en vinrent eux aussi à remettre en cause l'existence de l'État d'Israël en tant qu'État juif – ils ne remettaient pas en cause l'existence de la société israélienne, mais ils souhaitaient néanmoins créer un nouveau cadre politique qui se substituerait à celui de « l'État juif ».

La littérature « pro-israélienne » analyse ce phénomène à l'aune du concept du « nouvel antisémitisme » développé par des historiens tels que Léon Poliakov, Robert Wistrich, Pierre-André Taguieff, etc. Selon les tenants de cette théorie, depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, la haine des Juifs (en tant qu'individus) est devenue

inadmissible socialement. Cette haine anti-juive se serait donc déplacée vers l'État d'Israël qui serait devenu le « Juifs des nations » pour citer Taguieff. Ainsi, à travers une diabolisation extrême de ce pays (allant jusqu'à réclamer sa destruction), les « antisémites contemporains » essaieraient "d'effacer le signe juif" pour reprendre l'expression de l'historien Georges Bensoussan. Nous verrons si cette théorie est pertinente pour expliquer ce phénomène.

Mes recherches préliminaires me permettent de douter de la validité de cette théorie. Les récits de vie d'anciens soixante-huitards d'origine juive suggèrent plutôt qu'ils en sont venus à épouser une forme radicale d'antisionisme (en allant jusqu'à remettre en cause l'existence de l'État d'Israël en tant qu'État juif) pour des raisons tiers-mondistes. Pour comprendre ce phénomène, il faut se resituer dans le contexte de l'époque. Alors que le prolétariat occidental se démobilisait politiquement et adoptait de plus en plus les valeurs consuméristes de la bourgeoisie, comme l'explique Herbert Marcuse dans L'homme unidimentionnel, les espoirs de l'extrême-gauche se sont tournés vers un tiers-monde fraichement sorti des luttes de libérations nationales pour mener une révolution mondiale contre le capitalisme et « l'impérialisme » occidental. Ainsi, pour de nombreux gauchistes, il fallait absolument satisfaire les revendications du tiers-monde (donc des Palestiniens) qui était perçu comme un prolétariat de substitution, même si cela impliquait de remettre en cause l'existence même de l'État d'Israël.

En acceptant de répondre à mes questions et de présenter votre « récit de vie » (il s'agit donc d'un questionnaire semi-dirigé), vous m'aiderez à infirmer ou confirmer le concept de « nouvel antisémitisme » comme cadre analytique pour analyser le phénomène de l'antisionisme d'extrême-gauche. Vous pourrez vous-même affirmer si elle est solide ou si elle fait fausse route, et ainsi, enrichir l'étude et la recherche sur l'antisémitisme - que ce soit en validant ou en rejetant cette théorie.

Merci encore de votre collaboration,

Bernard Bohbot Étudiant au 2e cycle en histoire à l'Université du Québec à Montréal

ANNEXE B QUESTIONNAIRE

État civil		
Ville de naissance	Pays de naissance	
Date de naissance/_/		
Situation actuelle : □veuf □marié □dive	orcé □remarié □célibataire	
Dans votre pays de naissance		
Quelle était la profession de votre professions)	père(merci d'indiquer s'il y a lieu, les	différentes
professions) 	nère (merci d'indiquer s'il y a lieu, les	s différentes
Quelle était votre activité ?		
Nombre de frère(s) et sœur(s) et votre p. Aîné-e	lace dans la fratrie :	
Cadet-tte		
Benjamin-e		
4°		
5° 6°		
etc		
Langue (s) maternelle (s)		
I angue(s) parlée(s) :		

Chez vos parents, respectiez-vous le chabbat ? ☐ oui☐non
Alliez-vous à la synagogue le shabbat? □Toutes les semaines □Fréquemment □Occassionellement □Rarement □Jamais
Consommiez-vous uniquement de la nourriture cacher ? ☐ oui☐non
Dans votre pays de naissance fréquentiez-vous des organisations juives ? Quelles étaient elles ?
□Synagogue □Organisation jeunesse. Nom □Mouvement sioniste Autre ? dites lesquelles :
Dans votre pays de naissance fréquentiez-vous des mouvements politiques ? Quels étaientils ?

Scolarité pays de naissance et/ou autres pays

Quel parcours scolaire avez-vous suivi? Indiquez pour chaque établissement scolaire fréquenté les informations suivantes :

	Nom de l'école	Ville	date d'entrée	date de sortie	diplôme
1 ^{er} établissement					
2 ^e établissement					
3° établissement					
1° établissement supérieur					
2 ^{ème} établissement supérieur					
3 ^{ème} établissement supérieur					

superiour					
Dans le cadı par qui, et q	olarité, avez-v	ous reçu des	bourses et aid	des d'études? S	i oui

- 1- Racontez-nous votre enfance, vos origines familiales, le milieu sociopolitique dans lequel vous avez baigné, etc.
- 2- Quand et comment avez-vous décidé de devenir militant d'extrême-gauche, et quel était votre rapport à votre judéité à l'époque ?
- 3- Pensez-vous que les Juifs furent surreprésentés au sein de l'extrême-gauche en mai 68 et dans les années qui ont suivi ?
- 4- Quel était votre rapport au sionisme et à l'État d'Israël à cette époque, et comment perceviez-vous le fait que l'extrême-gauche dans laquelle vous militiez remettait en cause l'existence-même de l'État d'Israël ?
- 5- Est-ce que votre antisionisme de jeunesse vous a marginalisé auprès de vos proches, au sein de la communauté juive, etc. ? Si oui, comment y avez-vous fait face ?
- 6- Qu'est-ce qui a mené à votre rupture avec l'extrême-gauche et l'antisionisme ?
- 7- Que pensez-vous du concept du nouvel antisémitisme selon lequel « l'antisémitisme nouveau » s'exprimerait à travers un antisionisme exacerbé qui va jusqu'à remettre en cause l'existence de l'État d'Israël ?
- 8- Êtes-vous d'accord avec moi si je dis que votre anti-israélisme de jeunesse a plus à voir avec vos penchants tiers-mondisme qu'avec une forme quelconque d'antisémitisme et de « haine de soi » ?

ANNEXE C FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Par la présente, je

déclare consentir à un programme de recherche mené par un étudiant travaillant sous la direction de Yolande Cohen, du Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal. (tél. 514) 987-3000 poste 8425, courriel : cohen.yolande@uqam.ca)

BUT DE LA RECHERCHE:

Le but de cette démarche est de comprendre pour quelles raisons les Juifs d'extrêmegauche de la génération de mai 68 furent si nombreux à s'engager dans la cause palestinienne au point de réclamer le démantèlement de l'État d'Israël.

Aussi, nous chercherons à vérifier si la théorie dite du "nouvel antisémitisme" (et de son pendant juif "la haine de soi') qui s'exprimerait par un antisionisme exacerbé qui nie à l'État d'Israël le droit d'exister, est plausible pour expliquer ce phénomène.

Cette théorie comprend certaines faiblesses même si elle jouit d'un certain prestige dans le milieu académique (même si elle est controversée, elle est prédominante aujourd'hui chez les historiens de l'antisémitisme). Sa plus importante lacune découle du fait que les principaux intéressés (soit les Juifs antisionistes qui souhaitent le démantèlement de l'État d'Israël) rejettent l'accusation d'antisémitisme et de "haine de soi" à leur égard. En interviewant d'anciens Juifs d'extrême-gauche qui ont rompu avec leurs idéaux de jeunesse, nous essayerons de comprendre les motivations qui les ont poussés à vouloir le démantèlement de l'État d'Israël il y a quelques décennies.

Nous interrogerons également des « observateurs privilégiés » qui ne partageaient pas forcément ces opinions anti-israéliennes, mais qui par leur militantisme de gauche, ont observé de près la scène pro-palestinienne française de l'époque.

S'il s'avère que la théorie du "nouvel antisémitisme" ne tient pas, j'aurais l'obligation de présenter une théorie alternative qui permettra peut-être de mieux cerner le

phénomène de "l'antisionisme radical".

Pour l'instant, le dépouillement des sources me laisse croire que ce désir de démanteler l'État d'Israël provient plus d'un tiers-mondisme exacerbé que d'une quelconque haine anti-juive. Les écrits de jeunesse des personnes interrogées permettent de le croire car il n'y a aucune référence anti-juive dans leurs écrits. Toutefois, leur désir de soutenir les revendications palestiniennes de A à Z, au nom de la solidarité envers les "peuples du Sud" est régulièrement évoqué. N'oublions pas que pour la gauche soixante-huitarde, le tiers-monde avait remplacé le prolétariat européen comme principal vecteur de changement social et de lutte contre le capitalisme occidental.

À cela s'ajoute le fait que la gauche radicale (marxiste surtout) a énormément de difficulté à reconnaitre la notion de peuple juif, et encore moins le droit à l'autodétermination de ces derniers. Elle a énormément de difficulté à accepter qu'un peuple puisse reposer sur un substrat religieux, elle qui est si attachée à une version contractualiste des rapports sociaux et politiques.

PROCÉDURES

Votre participation consiste à répondre à des questions sur votre vie et votre parcours. Cet entretien prendra environ deux heures de votre temps. Vous avez cependant la possibilité d'arrêter cet entretien à tout moment. Si besoin, des rencontres supplémentaires peuvent avoir lieu.

L'entrevue se déroulera à votre domicile ou dans n'importe quel autre lieu approprié de votre convenance.

Cette entrevue sera enregistrée audio numériquement avec votre permission. Une transcription sera réalisée afin de permettre l'analyse par le chercheur du projet.

RISQUES ET AVANTAGES

Votre participation à ce projet contribuera à l'avancement des connaissances dans le domaine de l'histoire juive contemporaines, de l'antisémitisme et de l'antisionisme.

Nous ne considérons pas qu'il y ait un risque d'inconfort significatif associé à votre participation à cette recherche. Néanmoins, il est vrai que certaines questions pourraient faire apparaître des émotions désagréables. Vous êtes libre de mettre un terme à l'entretien lorsque vous le souhaitez ou encore de demander des pauses. Une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation.

ANONYMAT ET CONFIDENTIALITE

Il est entendu que seuls les membres de l'équipe de recherche auront accès à l'entretien. Tout le matériel de recherche ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément en lieu sûr au bureau du chercheur responsable pour la durée totale du projet.

Afin de protéger votre identité et la confidentialité des données recueillies auprès de vous, vous pouvez décider d'être nommé dans les publications rédigées par le chercheur :

uniquement par votre
prénom ou
uniquement par un pseudonyme

Les enregistrements seront effacés un an après la publication de la dernière étude sur le projet. La transcription de l'entretien, qui ne contiendra que votre prénom ou votre pseudonyme, sera conservée pendant les cinq années suivant les dernières publications sur le projet.

PARTICIPATION VOLONTAIRE et DROIT DE RETRAIT

Votre participation à ce projet est volontaire et vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas, et à moins d'une directive contraire de votre part, les documents vous concernant seront détruits.

Votre accord à participer implique également que vous acceptiez que l'équipe de recherche puisse utiliser aux fins de la présente recherche (articles, mémoires et thèses des étudiants membres de l'équipe, conférences et communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition que votre nom ne soit divulgué

CLAUSE DE RESPONSABILITÉ

En acceptant de participer à ce projet, vous ne renoncez à aucun de vos droits ni ne libérez les chercheurs, le commanditaire ou les institutions impliquées de leurs obligations légales et professionnelles.

RECHERCHES ULTÉRIEURES

Au terme du présent projet, nous aimerions conserver les données recueillies auprès de vous pour conduire d'autres projets de recherche. Les règles d'éthique du présent projet s'appliquent à cette conservation à long terme de vos données. Vous êtes libre de refuser cette utilisation secondaire.

- □ J'accepte que mes données puissent être utilisées pour des projets de recherche ultérieurs
- □ Je refuse que mes données puissent être utilisées pour des projets de recherche ultérieurs

DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS

Pour des questions additionnelles sur le projet, sur votre participation et sur vos droits en tant que participant de recherche, ou pour vous retirer du projet, vous pouvez communiquer avec le Professeur Yolande Cohen, responsable du projet.

Le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM a jugé que son consentement n'était pas nécessaire quant à ce projet de recherche auquel vous allez participer. Néanmoins, nous avons décidé de nous soumettre à ses balises éthiques. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la présidence du Comité, par l'intermédiaire de son secrétariat au numéro (514) 987-3000 # 7753 ou par courriel à CIEREH@UQAM.CA

Votre collaboration est importante à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient à vous en remercier. Si vous souhaitez être informé des opérations de diffusion de la recherche (articles, organisations de colloques) menées dans le cadre du projet, veuillez ajouter vos coordonnées ci-dessous. Coordonnées du participant :

CONSENTEMENT	
Par la présente :	
a) je reconnais avoir	lu le présent formulaire d'information et de consentement;
· ·	airement à participer à ce projet de recherche;
c) je comprends les	objectifs du projet et ce que ma participation implique;
d) je confirme avoir de participer;	disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision
e) je reconnais aussi questions de mani	que le responsable du projet (ou son délégué) a répondu à mes ière satisfaisante;
· • •	e ma participation à cette recherche est totalement volontaire et mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni nner.
NATURE DE L'EN	VEMENT CE QUI PRÉCÈDE. JE COMPRENDS LA TENTE. JE CONSENS LIBREMENT ET NT À PARTICIPER À CETTE ÉTUDE.
INTERVIEWÉ/E :	
NOM (en lettres mou	lées) :
SIGNATURE :	

SIGNATURE:
DATE: Janvier 2018
DIRECTRICE DU PROJET : YOLANDE COHEN
SIGNATURE:
DATE Janvier 2018

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis au participant.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Presse périodique spécialisée de 1944, 1962 et de 1968 à 1973

WEINSTOCK, Nathan, « Palestine sionisme Israël mythes et réalités », *Rouge*, n° 46, 5 janvier 1970, pp. 8-9.

- « Après l'action de Septembre noir, déclaration à la Cause du peuple de La Nouvelle résistance populaire », La Cause du peuple, n° 27, 14 septembre 1972, pp. 6-7.
- « Le front populaire de libération de la Palestine », Rouge, n° 32, 29 septembre 1969, pp. 15.
- « Vague de solidarité et de soutien à la résistance palestinienne de la part des forces de gauche européennes. Des Juifs progressistes militent cote à cote avec les Arabes. », Rouge, n° 28-29, juillet 1969, pp. 13.
- « Vive la lutte de libération du peuple palestinien déclaration du FPDLP », *Rouge*, n° 24, 18 juin 1969, pp. 12.
- « Plate-forme politique des Comités-Palestine : encore une fois sur le sionisme et la question palestinienne », Rouge, n° 13, 1 mars 1969, pp. 14-15.
- « A Léon- La conception matérialiste de la question juive », *Rouge*, n° 11, 5 février 1969, pp. 15.
- « La résistance palestinienne », Rouge, n° 11, 5 février 1969, pp. 15-16.
- « Vive la lutte révolutionnaire du peuple palestinien », La Cause du peuple, 1 janvier 1969, pp. 6-7.
- « Israël », Lutte de classe, 1 mai 1962.
- « Pourquoi nous n'avons pas adhéré à la Résistance », La Vérité, 22 août 1944.

« Correspondance sur la question palestienne: réponse de Rouge », *Rouge*, 19 février 1969, n° 12, pp. 14-15.

Sources orales : entrevues

A : interviewé le lundi 8 janvier 2018. Durée de l'enregistrement : 68 minutes 18 secondes

B : interviewé le mercredi 10 janvier 2018. Durée de l'enregistrement : 70 minutes 18 secondes

C : interviewé le vendredi 12 janvier 2018. Durée de l'enregistrement : 22 minutes 15 secondes

Simon Epstein : interviewé le dimanche 10 juin 2018, par téléphone. Durée de la conversation téléphonique : environ une heure.

Journaux, Revues et Articles scientifiques

ALLOUCHE, Jean-Luc, « Ils étaient juifs, ouvriers et rouges », *Libération.fr*, 5 mai 2001, http://www.liberation.fr/tribune/2001/05/05/ils-etaient-juifs-ouvriers-et-rouges_363566>, (18 juillet 2018).

AXELRAD, Martin, « Auschwitz ou le grand alibi », *Programme communiste*, n° 11, 1960.

BIRNBAUM, Jean, «L'étincelle de la Torah», *Le Monde*, 2 mai 2008, http://abonnes.lemonde.fr/societe/article/2008/05/02/l-etincelle-de-latorah_1040545_3224.html, (9 juillet 2018).

COHN, Werner, « From Victim to Shylock and Oppressor: The New Image of the Jew in the Trotskyist Movement », *Journal of Communist Studies*, vol. 7, n° 1, 1991, pp. 46-68.

DARMON, Muriel, « Du paradoxe identitaire au paradoxe dialectique : genèse d'un nouveau culte. », *Controverses*, vol. 1, n° 4, 2007, pp. 15-45.

FOSSA, Matteo, « Entretien avec Léon Trotsky : la lutte anti-impérialiste », 23 septembre 1938,

https://www.marxists.org/francais/trotsky/oeuvres/1938/09/lt19380923.htm, (9 juillet 2018).

GILAD, Elon, « What Israelis Call Palestinians and Why It Matters », *Haaretz*, 19 novembre 2015, https://www.haaretz.com/israel-news/.premium-what-israelis-call-palestinians-and-why-it-matters-1.5424214, (9 juillet 2018).

GORENBERG, Gershom, « The Strange Sympathy of the Far Left for Putin », *The American Prospect*, 14 octobre 2016.

ILANY, Ofri, « Changing The World That Made The Holocaust », *Haaretz*, 12 mai 2008, https://www.haaretz.com/1.4979419, (9 juillet 2018).

ILLOUZ, Eva, « Is Israel too Jewish? », *Haaretz*, 23 mai 2013, https://www.haaretz.com/.premium-is-israel-too-jewish-1.5235076>, (9 juillet 2018).

JAKUBOWICZ, Alain, « Pas d'amalgame », *Libération*, 5 février 2003, http://www.liberation.fr/tribune/2003/02/05/pas-d-amalgame_429915, (9 juillet 2018).

LAGRANGE, Claude Salomon, « Les « juifs de négation » haïsseurs de leur peuple », 24 août 2014, http://www.europe-israel.org/2014/08/les-juifs-de-negation-haisseurs-de-leur-peuple-par-claude-salomon-lagrange/>.

LANÇON, Philippe, « Bernanos et les bien-pensants », *Libération*, 2 septembre 2008, http://www.liberation.fr/tribune/2008/09/02/bernanos-et-les-bien-pensants_79217, (9 juillet 2018).

MAUREL, Chloé, « « La question des races » Le programme de l'Unesco », *Gradhiva*, vol. 5, n° 1, 2007, pp. 114-131.

RODINSON, Maxime, « Israël, fait colonial? », Les Temps Modernes, vol. 253 bis, 1967, pp. 17-88.

SHAPIRA, Anita, « The Jewish-People Deniers », *The Journal of Israeli History*, vol. 28, n° 1, 2009, pp. 63-72.

SHARAN, Shlomo, « La haine de soi et la quête de la normalité », *Controverses*, vol. 1, n° 4, 2007, pp. 58-77.

SMITH, Anthony D., « Zionism and diaspora nationalism », *Israel Affairs*, vol. 2, n° 2, 1 décembre 1995, pp. 1-19.

STORA, Brigitte, « La dérive de Mélenchon n'est pas une continuité trotskiste », Centre communautaire laïc juif, 31 mai 2017, http://www.cclj.be/actu/politique-societe/derive-melenchon-est-pas-continuite-trotskiste.

- TRIGANO, Shmuel, « Les « JUIFS NON JUIFS » d'Isaac Deutscher à l'épreuve du temps présent », *Controverses*, vol. 1, n° 4, 2007, pp. 46-57.
- http://www.cclj.be/actu/politique-societe/simon-epstein-refus-melenchon-inscritdans-logique-ideologique>.
- « Les larmes de Besancenot », *Leparisien.fr*, 3 février 2003, http://www.leparisien.fr/politique/les-larmes-de-besancenot-03-02-2003-2003785954.php, (13 juillet 2018).
- « "Secular Conversions" Proposed », *Jewish Telegraphic Agency*, 5 avril 1999, https://www.jta.org/1999/04/05/archive/secular-conversions-proposed-2.
- « Un colloque de la revue « Passages » Le mouvement de mai 68 fut-il une « révolution juive » ? », Le Monde, 12 juillet 1988, , (9 juillet 2018).
- « Plate-forme du Comité Palestine », 1969, http://lesmaterialistes.com/plate-forme-comite-palestine-1969>, (9 juillet 2018).
- « Cette gauche qui n'ose pas critiquer l'islam », Le Monde, 8 mai 2015.

Monographies et ouvrages collectifs

AMIN, Samir, Le développement inégal; essai sur les formations sociales du capitalisme périphérique., Paris, Les Éditions de minuit, 1973, 365p.

ARON, Raymond, La Révolution introuvable, réflexions sur la Révolution de mai., Paris, Fayard, 1968, 191p.

AURON, Yaïr, Les Juifs d'extrême-gauche en mai 68: une génération révolutionnaire marquée par la Shoah, Paris, Albin Michel, 1998, 334p.

BALIBAR Étienne (éd.), Antisémitisme, l'intolérable chantage: Israël-Palestine, une affaire française?, Paris, La Découverte, 2003, 134p.

BATNITZKY, Leora Faye, How Judaism Became a Religion: An Introduction to Modern Jewish Thought, Princeton, N.J., Princeton University Press, 2011, 211p.

BAUER, Otto et al., La question des nationalités et la social-démocratie, Montreal; Paris, Guérin Litterature; Études et documentation internationales: Arcantère Éditions, 1987, 594p.

BAUER, Yehuda, The Jews: A Contrary People, Zürich; Berlin, Lit, 2014, 304p.

BEN-GAL, Ely, Mardi, chez Sartre: un Hébreu à Paris, 1967-1980, Paris, Flammarion, 1992, 332p.

BIRNBAUM, Jean, Les maoccidents un néoconservatisme à la française, Paris, Stock, 2009, 137p.

BIRNBAUM, Jean, Leur jeunesse et la nôtre: l'espérance révolutionnaire au fil des générations, Paris, Stock, 2005, 365p.

BRODKIN, Karen, How Jews Became White Folks and What that Says about Race in America, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1998, 243p.

BRUCKNER, Pascal, Le sanglot de l'homme blanc: Tiers-monde, culpabilité, haine de soi, Paris, Editions du Seuil, 1983, 309p.

BURUMA, Ian et Avishai MARGALIT, L'occidentalisme: une brève histoire de la guerre contre l'Occident, Paris, Climats, 2006, 160p.

BUTLER, Judith, Parting Ways: Jewishness and the Critique of Zionism, New York, Columbia University Press, 2012, 251p.

CHARBIT, Denis, Qu'est-ce que le sionisme?, Paris, Albin Michel, 2007, 314p.

DANIEL, Jean, La prison juive: humeurs et méditations d'un témoin, Paris, O. Jacob, 2005, 289p.

DEUTSCHER, Isaac et Tamara DEUTSCHER, The Non-Jewish Jew and Other Essays, London; New York, Oxford U.P., 1968, 164p.

DREYFUS, Michel, L'antisémitisme à gauche: histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours, Paris, La Découverte, 2011, 358p.

FATḤ (ORGANIZATION), La Révolution palestinienne et les Juifs., Paris, Éditions de Minuit, 1970, 71p.

FINKIELKRAUT, Alain, Le juif imaginaire, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 215p.

FRANCOS, Ania, Les palestiniens, Julliard, 1968, 314p.

GEISMAR, Alain, Mon Mai 1968, Paris, Perrin, 2008, 249p.

GOLDMAN, Pierre, Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France, Paris, Seuil, 1975, 279p.

HABERMAS, Jürgen, Après l'État-nation une nouvelle constellation politique, trad. par Rainer ROCHLITZ, Paris, Pluriel, 2013.

HAMON, Hervé et Patrick ROTMAN, Génération, Paris, Seuil, 1987, 624p.

HERMANN, Tamar, *The Israeli Peace Movement: A Shattered Dream*, New York, Cambridge University Press, 2009, 310p.

INGLEHART, Ronald, La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées, Paris, Economica, 1993, 576p.

LAQUEUR, Walter, The Changing Face of Antisemitism: From Ancient Times to the Present Day, New York, N.Y., Oxford University Press, 2006, 228p.

LARDINOIS, Philippe, De Pierre Victor à Benny Lévy une trajectoire saisissante, Bruxelles, L. Pire, 2008, 234p.

LASSNER, Jacob et S. Ilan TROEN, Jews and Muslims in the Arab World: Haunted by Pasts Real and Imagined, Lanham, Rowman & Littlefield, 2007, 393p.

LAZARE, Bernard, L'Antisémitisme, son histoire et ses causes, Paris, Archives Karéline – L'Harmattan, 2010, 200p.

LÉON, Abraham, Conception matérialiste de la question juive, Paris, Editions « Pionniers », 1946, 169p.

LESSING, Theodor et Maurice R HAYOUN, La haine de soi: le refus d'être juif, Paris, Berg international éditeur, 2011, 285p.

MARCUSE, Herbert, Eros et civilisation: contribution à Freud, suivi de, La notion de progrès à la lumière de la psychanalyse, Paris, Éditions de Minuit, 1970, 271p.

MATGAMNA, Sean. The Left in Disarray. Londres, Phoenix Press, 2017, 408p.

MARCUSE, Herbert, L'homme unidimensionnel, Paris, Minuit, 1968, 257p.

MEMMI, Albert, La libération du juif, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972, 262p.

MEMMI, Albert, Portrait d'un Juif, Paris, Gallimard, 1962, 352p.

MENDES, Philip, Jews and the Left: The Rise and Fall of a Political Alliance, 2014, 335p.

MILNER, Jean-Claude, Les penchants criminels de l'Europe démocratique, Lagrasse (Aude), Verdier, 2003, 155p.

MISRAHI, Robert, Marx et la question juive, Paris, Gallimard, 1972, 252p.

MORIN, Edgar, Le monde moderne et la question juive, Paris, Seuil, 2006, 263p.

MOSÈS, Stéphane et Heinz WISMANN, Walter Benjamin et l'esprit de la modernité, Paris, Les Éditions du Cerf, 2015, 258p.

NICK, Christophe, Les trotskistes, Paris, Fayard, 2002, 614p.

NIRENBERG, David, Anti-Judaism: The Western Tradition, New York, W.W. Norton & Co., 2013, 610p.

POLIAKOV, Léon, De l'antisionisme à l'antisémitisme, Paris, Calmann-Lévy, 1969, 188p.

POLIAKOV, Leon, *Histoire de l'antisémitisme: De Voltaire à Wagner*, Paris, Calmann-Levy, 1968, vol. 1, 508p.

RODINSON, Maxime, Peuple juif ou problème juif?, Paris, F. Maspero, 1981, 360p.

ROTMAN, Patrick et Laurence DEVILLAIRS, Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu: entretien avec Laurence Devillairs, Paris, Éditions du Seuil, 2008, 158p.

SAID, Edward W, L'orientalisme: l'orient créé par l'occident, Paris, Seuil, 1980, 392p.

SAND, Shlomo, Comment le peuple juif fut inventé: de la Bible au sionisme, Paris, Fayard, 2009, 446p.

SAND, Shlomo et Michel BILIS, Comment la terre d'Israël fut inventée de la Terre sainte à la mère patrie, Paris, Flammarion, 2014, 424p.

SAND, Shlomo et Michel BILIS, Comment j'ai cessé d'être juif: un regard israélien, Paris, Flammarion, 2013, 138p.

SARTRE, Jean-Paul, Réflexions sur la question juive, Paris, Gallimard, 1954, 185p.

SCHWARTZ, Laurent, *Un Mathématicien aux prises avec le siècle*, Paris, Editions Odile Jacob, 1997, 524p.

SEGRÉ, Ivan, La réaction philosémite, ou, La trahison des clercs, Paris, Lignes, 2009, 253p.

SÉNIK, André, Marx, les Juifs et les droits de l'homme: à l'origine de la catastrophe communiste, Paris, Denoël, 2011, 243p.

SHAPIRA, Anita et Derek Jonathan PENSLAR, Israeli Historical Revisionism: From Left to Right, Portland, Or., Frank Cass, 2003, 185p.

SHINDLER, Colin, Israel and the European Left: Between Solidarity and Delegitimization, New York, Continuum, 2012, 308p.

SLUCKI, David, *The International Jewish Labor Bund after 1945: Toward a Global History*, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 2012, 265p.

SMITH, Anthony D, *The Ethnic Origins of Nations*, Malden, Mass., Blackwell Pub., 1998, 312p.

SOEIRO, Ricardo Gil, Wounds of Possibility: Essays on George Steiner, Newcastle upon Tyne, UK, Cambridge Scholars Publishing, 2012, 452p.

SPERLICH, Wolfgang B., Noam Chomsky, Londres, Reaktion Books, 2006, 160p.

STALINE, Joseph, Le marxisme et la question nationale et coloniale, Paris, Éditions Sociales, 1950.

TAGUIEFF, Pierre-André, La judéophobie des modernes: des Lumières au jihad mondial, Paris, O. Jacob, 2008, 683p.

TRAVERSO, Enzo, La fin de la modernité juive: histoire d'un tournant conservateur, Paris, La Découverte, 2013, 188p.

TRAVERSO, Enzo, Les marxistes et la question juive: histoire d'un débat : (1843-1943), Paris, Kimé, 1997, 341p.

TRIGANO, Shmuel, Politique du peuple juif: les Juifs, Israël et le monde, Paris, Bourin, 2013, 338p.

WEBER, Henri, Vingt ans après: que reste-t-il de 68?, Paris, Éd. du Seuil, 1988, 220p.

WEILL-RAYNAL, Guillaume, Une haine imaginaire: Contre-enquête sur le nouvel antisémitisme, Paris, Colin, 2005, 237p.

WEINSTOCK, Nathan, Terre promise, trop promise: genèse du conflit israélo-palestinien, 1882-1948, Paris, O. Jacob, 2011, 506p.

WEINSTOCK, Nathan, Le pain de misère histoire du mouvement ouvrier juif en Europe. Tome 1: L'Empire russe jusqu'en 1914, Paris, La Découverte, 2002, 311p.

WEINSTOCK, Nathan, Le sionisme contre Israël, Paris, F. Maspero, 1969, 623p.

WISTRICH, Robert S, Anti-Judaism, Antisemitism, and Delegitimizing Israel, Lincoln, Nebraska, University of Nebraska Press, 2016, 314p.

WISTRICH, Robert S, From Ambivalence to Betrayal: The Left, the Jews, and Israel., Lincoln, University of Nebraska Press, for the Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism (SICSA), the Hebrew University of Jerusalem, 2012, 625p.

WISTRICH, Robert S, A Lethal Obsession: Anti-Semitism from Antiquity to the Global Jihad, New York, Random House, 2010, 1184p.

WISTRICH, Robert S, *The Left Against Zion: Communism, Israel, and the Middle East*, London; Totowa, N.J., Vallentine, Mitchell; Distributed by Biblio Distribution Center, 1979, 309p.

WISTRICH Robert S et Institute of Jewish Affairs (éd.), Anti-Zionism and Antisemitism in the Contemporary World, New York, New York University Press, 1990, 213p.

ZIEGLER, Jean, La haine de l'Occident, Paris, Albin Michel, 2008, 299p.

ZOMERRSZTAJN, Nicolas, « Simon Epstein : ''Le refus de Mélenchon s'inscrit dans une logique idéologique'' », Centre communautaire laïc juif, 27 avril 2017,

Sources électroniques

« MATZPEN: The Socialist Organization in Israel », http://www.matzpen.org/english/>.

« Modern Jewish History: The New Left », *Jewish Virtual Library*, http://www.jewishvirtuallibrary.org/the-new-left.

WOLFTHAL, Maurice, « "What Would Yiddish Be Without Hebrew?": A 20th-Century Debate », YIVO Institute for Jewish Research, 8 septembre 2016, https://www.yivo.org/What-Would-Yiddish-Be-Without-Hebrew.

Films

BERRI, Claude, Le vieil homme et l'enfant, 1967.